



SAS [074] – Les fous de Baalbek

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 74



LES FOUS DE BAALBEK

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-74

LES FOUS DE BAALBEK

CHAPITRE PREMIER

John Guillermin essaya de franchir d'un bond une immense mare coupant largement la chaussée de l'avenue de Paris, mais il glissa et retomba dedans, sous l'œil ironique d'un Marine joufflu enroulé dans une parka verte. Celui-ci, en faction devant un blockhaus de béton et de sacs de sable érigé en plein milieu de l'avenue protégeant l'immeuble ocre vieillot qui abritait provisoirement une partie des services de l'ambassade américaine, mâchonnait un bubble-gum rose.

En des jours meilleurs, cette corniche dominant la mer était souvent comparée à la promenade des Anglais de Nice. Aujourd'hui, déserte, sous les rafales violentes qui soufflaient d'une Méditerranée grisâtre, avec ses palmiers déchiquetés, décapités par les bombardements, les blockhaus verdâtres tous les cent mètres, les chevaux de frise en travers de la chaussée, les rails anti-chars formant à chaque extrémité des chicanes en principe infranchissables, les plaies béantes dans les immeubles, causées par les obus israéliens, elle évoquait plus un champ de bataille qu'un lieu de détente.

Impression renforcée par l'absence de véhicules et les rares piétons. Depuis l'attentat qui avait transformé l'ambassade américaine située à la limite est de l'avenue de Paris en millefeuille de béton, toute circulation automobile était interdite du Bain Jamal, petite plage en face de l'ambassade détruite, jusqu'à l'hôtel *Riviera*, un kilomètre plus loin.

Les véhicules blindés américains embossés le long des immeubles, les sentinelles casquées, engoncées dans des gilets pare-balles, tapies derrière leurs M16, guettant d'une oreille inquiète les explosions lointaines de l'artillerie druze pilonnant les quartiers chrétiens, à l'est, ajoutaient encore à la tension. La fière avenue de Paris était devenue un no man's land sinistre où seuls quelques piétons se risquaient, afin d'éviter le détour par l'université américaine.

Aussi la mésaventure de John Guillermin n'eut-elle d'autre témoin que le Marine qui en fit éclater son bubble-gum de joie. Avec son imper bleu trop long, ses boots de caoutchouc et son regard noyé derrière de grosses lunettes d'écaille, l'Américain avait une allure plutôt godiche.

Il secoua ses pieds trempés et gagna le trottoir dominant le bord de mer. De courtes vagues venaient se briser sur les rochers en

contrebas de la promenade. À perte de vue, ce n'était que barbelés et blockhaus. La rumeur de Beyrouth Ouest qui continuait à vivre malgré les bombardements et les roquettes était couverte par le grondement de la mer. John Guillermin serra les pans de son imperméable contre lui et se retourna, le dos à la mer. Son visage chevalin était imprégné de tristesse et ses cheveux gris ondulés, décoiffés par le vent, lui donnaient l'air d'un poète.

À part lui et les soldats, la promenade était absolument déserte : celui qu'il attendait était en retard. Peut-être ne viendrait-il même pas ... John Guillermin y était résigné. Ce n'était pas un foudre de guerre. Seulement la voiture piégée du 18 avril qui avait détruit l'ambassade US avait décapité du même coup la CIA de Beyrouth, y compris le Deputy Director du Middle East Desk, venu de Langley.

Depuis, la Company avait raclé ses fonds de tiroir, propulsant même ses analystes à la recherche du renseignement. C'est ainsi que John Guillermin était passé de la rédaction des synthèses au métier beaucoup plus délicat de « traitant » ...

Appuyé à la rambarde, l'Américain regarda, pour se donner du courage, le drapeau qui claquait dans la bourrasque, au-dessus de l'immeuble décrépi où se trouvait la « Company ». Depuis le 18 avril, les services de l'ambassade s'étaient répartis entre cet immeuble, celle de Grande-Bretagne, et la résidence de l'ambassadeur, à Baabda, qui abritait aussi le chiffre.

À gauche, un véhicule blindé Bradley était embusqué, prêt à intervenir. Un peu plus loin, vers l'ouest, la majestueuse ambassade de Grande-Bretagne, retranchée derrière une rangée d'énormes cubes de béton, était recouverte d'une immense « moustiquaire » descendant du cinquième étage au sol : un filet anti-grenades.

Une voiture se présenta à la chicane est, fut autorisée à passer et s'approcha lentement. Le Marine sortit de son blockhaus, M16 braqué et commença une inspection du coffre, du moteur et du laissez-passer. Il avait affaire à un officier de l'armée libanaise.

John Guillermin tâta dans la poche de son imper le Colt 45 qui l'alourdisait. Les gens de la « Company » avaient pour consigne d'être toujours armés et de se déplacer le moins possible dans Beyrouth. C'était une des raisons pour lesquelles il avait donné rendez-vous à son informateur dans cette zone hyperprotégée. L'Américain fit quelques pas, frigorifié. Vivement qu'il retrouve son bureau bien chauffé ... Le poids du 45 tirait son imper du côté droit, lui donnant un air bizarre. Il frissonna. Quel pays ! Même les Israéliens en avaient eu assez. Il se retourna, scrutant le large et reçut en plein visage une bouffée d'air glacial qui lui fit monter les larmes aux yeux. Les navires de la VI^e Flotte croisant en face de Beyrouth étaient noyés dans la brume. Invisibles. De temps en temps, les obus de 420 du croiseur *New*

Jersey transformaient en parking un village druze, puis le calme retombait.

Une silhouette apparut enfin, venant du Bain Jamal. Un homme qui marchait rapidement, nu-tête, les mains enfoncées dans les poches de son blouson. John Guillermin plissa les yeux derrière ses lunettes. Pour lui, tous les Arabes se ressemblaient. Quand l'arrivant ne fut plus qu'à une dizaine de mètres, son attention se relâcha. Ce n'était pas son informateur. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Encore cinq minutes et il rentrait.

L'homme arriva à sa hauteur, un jeune Arabe aux cheveux frisés.

D'un geste très naturel, il sortit la main droite de son blouson. Elle était prolongée par un pistolet automatique, muni d'un gros silencieux cylindrique noir. Sans hésiter, l'homme leva le bras et, presque à bout touchant, tira une première balle dans la nuque de John Guillermin.

L'Américain baissa la tête sous le choc, tournoya sur lui-même. Aussi la seconde balle pénétra-t-elle dans son oreille droite, traversant le crâne de part en part. Foudroyé, John Guillermin mit un genou en terre, puis s'effondra sur le côté. Le faible bruit des détonations avait été emporté par le vent et la sentinelle, absorbée par l'inspection de la voiture, n'avait rien entendu.

Le tueur rentra son arme dans son blouson et s'agenouilla près de John Guillermin, le fouillant rapidement et jetant ce qu'il trouvait sur le pavé au fur et à mesure. Jusqu'à un mince carnet noir qu'il retrouva, referma aussitôt et empocha. Il se redressa juste au moment où la sentinelle se retournait.

Le regard du Marine alla du tueur au corps étendu. Les quelques secondes qu'il lui fallut pour réaliser le drame suffirent au meurtrier pour filer en direction de l'hôtel *Riviera*, protégé par les énormes cubes de béton parsemant la chaussée. Le Marine épaula son M16 et lâcha une rafale en direction du fuyard.

Coudes au corps, le jeune Arabe détalait. Il fit un brusque écart, évitant les projectiles et redoubla de vitesse.

Le crépitement du M16 fit l'effet d'une baguette magique sur le palais de la Belle au Bois dormant. Les sentinelles jaillirent de derrière leurs sacs de sable, sur toute la longueur du périmètre protégé, prêtes à tirer, ignorant ce qui se passait. À ce moment, le tueur eut une idée de génie : il cessa de courir et se mit à marcher lentement, le long du bord de mer. De cette façon, il n'attirait pas l'attention des sentinelles en éveil : aucune ne l'avait vu tirer sur John Guillermin.

Le Marine qui avait lâché une rafale dans sa direction s'était précipité vers le corps de l'agent de la CIA, ne réalisant pas vraiment

ce qui se passait, et regrettant déjà d'avoir tiré. Il n'avait entendu aucun coup de feu : l'Américain pouvait avoir été victime d'un malaise. Pourvu qu'il n'ait pas commis une bavure en tirant sur un civil innocent ... Ses doutes se dissipèrent devant le sang qui inondait le visage de John Guillermin. Le Marine se redressa, gesticulant en direction du véhicule blindé protégeant l'ambassade.

— *Go for him !* hurla-t-il. *He killed him* ⁽¹⁾ !

L'engin blindé rugissait déjà. Les soldats postés autour y montèrent en voltige et il démarra en trombe, arrachant un bout de trottoir, filant à la poursuite de l'Arabe. La sentinelle le regarda s'éloigner, tordu de rage. Il ne pouvait abandonner son poste. Il regagna son blockhaus et hurla dans sa radio :

— *Mr Guillermin has been shot ! He is dead* ! ⁽²⁾

Le meurtrier se trouvait à la hauteur de l'ambassade de Grande-Bretagne, lorsqu'il se retourna et vit l'engin blindé foncer vers lui, le drapeau planté à l'arrière flottant au vent. Il se remit à courir, mais pas trop vite. Devant lui, les deux Marines chargés de garder l'entrée ouest du périmètre émergèrent de leur blockhaus, indécis devant ce civil qui avait l'air affolé. Un des deux, un grand Noir, se planta à tout hasard en travers de son chemin et cria :

— *You stop !*

Sans cesser de courir, le tueur sortit son pistolet et au jugé, vida ce qui restait de son chargeur sur le Marine. Plusieurs projectiles atteignirent son gilet pare-balles, et leur faible calibre les fit s'écraser dessus mais, sous le choc, le Marine fut projeté en arrière. La rafale de son M16 se perdit dans le ciel. Le tueur s'accroupit à l'abri d'un énorme cube de ciment et, avec un sang-froid extraordinaire, mit un chargeur neuf dans son arme. Il regarda par dessus son épaule : le Bradley arrivait dans un fracas d'enfer, suivi d'une jeep bourrée de Marines.

Le tueur risqua un œil. Le soldat qu'il avait atteint, sonné, gisait encore à terre, le second le guettait, retranché derrière ses sacs de sable. Il était pris entre deux feux. Portant deux doigts à sa bouche, il poussa un sifflement strident qui couvrit le bruit des chenilles du blindé. Aussitôt, quatre hommes jaillirent d'une Volvo grise arrêtée dans la rue du Nigéria, petite voie montant le long du parc de l'ambassade de Grande-Bretagne, juste à la limite du périmètre de sécurité. Les nouveaux venus débouchèrent dans le dos du Marine indemne et ouvrirent le feu au Kalachnikov.

Le soldat s'effondra, le blindé s'arrêta net pour le secourir. Dans la confusion, le meurtrier de John Guillermin traversa la chaussée en biais, zigzaguant entre les cubes de béton, et rejoignit ses complices.

Tous se replièrent vers la rue du Nigéria, lâchant de courtes rafales pour couvrir leur fuite. Les Marines sautèrent de la jeep et se

déployèrent à leur poursuite, protégés par le Bradley qui s'était remis à avancer. Ce dernier, écrasant les rouleaux de barbelés, fonça vers la petite rue. Cent mètres plus loin, en face de l'hôtel *Riviera*, les soldats d'un poste libanais s'agitaient sans vraiment intervenir. Les claquements secs des M16 se mêlaient à ceux plus sourds des Kalachnikov. Les terroristes ne semblaient pas fuir le combat. Ils se repliaient sans hâte, se couvrant les uns les autres, sans vraiment chercher à rompre le contact. Ils atteignirent enfin la Volvo grise et s'y entassèrent, continuant à tirailler par la lunette arrière brisée, tandis que le véhicule commençait à remonter lentement la rue du Nigéria.

Le Bradley dut s'arrêter à l'entrée de la rue, gêné par une voiture en train de déboîter de sa place de parking. La Volvo se trouvait maintenant à cent mètres. Elle stoppa et, posément, un de ses occupants, descendit et ouvrit le feu sur les soldats. Ceux-ci, abrités derrière les blocs de béton du périmètre de sécurité, hésitaient un peu à s'aventurer plus loin. Apercevant le Bradley bloqué, leur sergent-chef hurla :

— Poursuivez-les, bon Dieu !

Une douzaine de Marines commencèrent à progresser, dépassant le véhicule blindé. Le mitrailleur du Bradley, voyant la Volvo redémarrer, hurla :

— Je vais me les payer ! Laissez !

Il prit fébrilement la voiture grise dans la ligne de mire de sa M60. Seulement, il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente. Une Fiat 132 rouge, garée près de la voiture qui manœuvrait, en bas de la rue du Nigéria, s'embrasa, se transformant en une énorme boule de feu qui avala les soldats les plus proches. Une explosion assourdissante fit trembler le sol, arrachant le mur de l'ambassade de Grande-Bretagne sur vingt mètres et projetant des débris divers jusque dans la mer. Le Bradley tournoya sur ses chenilles et prit feu. Le véhicule qui manœuvrait n'était plus qu'une partie du brasier.

Puis un silence pesant tomba d'un coup. Des volutes de fumée blanchâtre montaient vers le ciel, la chaussée était parsemée de corps inertes, déchiquetés. Le mitrailleur du Bradley serrait toujours la poignée de sa M60, mais il n'avait plus de tête.

Robert Carver, chef de station de la Central Intelligence Agency, présidait une réunion consacrée à la sécurité lorsqu'une explosion toute proche secoua la baie vitrée de la pièce. Un silence de mort interrompit les conversations.

— *Oh, no !* murmura l'Américain pour lui-même, en se levant.

Il ouvrit, se pencha à la fenêtre et aperçut un panache de fumée

qui montait plus haut que l'ambassade de Grande-Bretagne, mêlé de flammes rouges. Il se rua dans l'escalier, se heurta à un garde qui lui annonça la mort de John Guillermin. Dehors, cela grouillait de soldats, de gardes en civil avec des talkies-walkies. On le mena au corps de John Guillermin. Il vit les poches retournées, les papiers emportés par le vent, se demanda ce que l'assassin avait recherché. Robert Carver partit en courant vers le lieu de l'explosion avec son escorte, dépassé par un Bradley avec une dizaine de Marines accrochés à son blindage.

Au moment où il parvenait à l'entrée de la rue du Nigéria barrée par les flammes, la fumée, des coups de feu claquèrent et, aussitôt, les Marines se mirent à rafaler comme des fous. Quand le calme revint, on s'aperçut qu'ils avaient tué deux pompiers libanais accourus, cachés par le rideau de fumée. Les premiers coups de feu venaient de rafales tirées en l'air par des miliciens du quartier pour écarter les curieux ...

Le cœur dans la gorge, Robert Carver avança vers l'entonnoir de quatre mètres creusé à l'emplacement de la voiture piégée. Les balcons de l'immeuble voisin étaient retombés en pluie fine, avec les corps déchiquetés de ceux qui s'y trouvaient ... La carcasse d'une voiture achevait de se consumer. À l'intérieur, l'Américain aperçut un escarpin contenant encore un magma de chairs et d'os. Des Marines s'agitaient dans tous les sens, secourant leurs camarades blessés. Le sergent qui avait donné l'ordre d'avancer passa près de Robert Carver, le visage ruisselant de larmes, parlant dans le vide.

Un hurlement de femme couvrit le remue-ménage. La vendeuse d'une boutique située à côté du *Riviera* découvrait, horrifiée, ce qui venait d'atterrir dans son magasin : une main d'homme coupée net au poignet.

Un des gardes tira Robert Carver en arrière :

— Sir, venez, ce n'est pas sûr.

L'Américain repartit sans mot dire, passa devant le corps de John Guillermin recouvert d'un poncho vert, se fit remettre toutes les affaires du mort et monta directement au bureau de ce dernier. Il le fouilla systématiquement, ouvrit les coffres, les tiroirs, interrogea la secrétaire effondrée et dut se rendre à l'évidence. Non seulement, on avait assassiné John Guillermin, mais le meurtrier avait aussi volé le carnet où il avait noté tous ses contacts. Par quelle aberration le portait-il sur lui ?

Tous les téléphones sonnaient en même temps. Le nuage de fumée blanchâtre se dissipait doucement, indiquant l'explosif utilisé : de l'hexogène, trois fois plus puissant que le TNT. Hébété, un rescapé du Bradley fut amené dans le bureau du chef de station, pour un compte rendu.

Robert Carver, écouteur à l'oreille, suivait distraitement la conversation de l'ambassadeur, hystérique, cherchant à déterminer

l'ampleur de la catastrophe. Les hurlements des innombrables sirènes des ambulances accourant de partout lui vrillaient les nerfs. Dans un grondement rassurant, un gros hélicoptère se posa sur la promenade, déversant de nouveaux Marines.

Bien entendu, la Volvo grise avait depuis longtemps disparu, échappant sans peine aux barrages-passoire de l'armée libanaise. Cela serait le travail du chef de station de la retrouver. Aussi facile que de chercher une aiguille dans une botte de foin.

CHAPITRE II

Beyrouth !

Le visage appuyé au hublot du vieux 707, Malko regardait grandir les immeubles grisâtres et plats, l'enchevêtrement des rues étroites et tortueuses, piquetées de quelques gratte-ciel qui, depuis les combats de la guerre civile, n'étaient plus que des carcasses vides. Depuis huit ans, les différentes factions libanaises s'expliquaient au 155, de quartier à quartier.

Pourtant, du ciel, tout semblait normal : des rubans de voitures agglutinées dans les ruelles sinueuses de cette agglomération chaotique, poussée anarchiquement, entre la rivière Beyrouth et la mer. Depuis 1975, la ville était coupée en deux. À l'est, entre la rivière Beyrouth et le centre-ville, le réduit chrétien. À l'ouest, les musulmans et les progressistes, tous unis contre les chrétiens. Au milieu, ce qu'on avait surnommé la « ligne verte », depuis des années, un no man's land mortel, franchissable seulement au péril de sa vie. Aujourd'hui, la situation était plus calme et les deux parties de Beyrouth avaient recommencé à communiquer timidement.

Cependant, les chrétiens demeuraient sur leurs gardes, avec en plus la nouvelle menace des quartiers de la banlieue sud, des musulmans chiites rassemblés sous la bannière d'Amal⁽³⁾, l'organisation ralliée aux adversaires des chrétiens. Ceux-ci, serrés frileusement autour de la colline d'Achrafieh, centre de leur réduit, priaient, sans trop y croire pour que cette trêve précaire se prolonge.

Le 707 vira légèrement, se rapprochant du sol, et Malko découvrit quelques ruines déchiquetées bordant la grande promenade du bord de mer terminant Beyrouth Ouest. Il était curieux et excité de retrouver le charme pervers, sulfureux et secret de cette cité laide comme Saigon et tout aussi grouillante de mille trafics, combines, guerres intestines, fourmillante de coups tordus à l'orientale. Les Américains devaient y être perdus comme dans une autre galaxie ... Une voix veloutée et quand même un peu rauque troubla sa méditation :

— Attachez votre ceinture, monsieur.

Avec un sourire pareil, on aurait attaché n'importe quoi. Il suivit des yeux les jambes superbes de l'hôtesse brune qui lui souriait depuis Chypre. De quoi agréablement pimenter les risques de Beyrouth. Petit

cocktail explosif qui lui faisait déjà passer un frisson délicieux dans la colonne vertébrale.

Il revint au hublot. Les toits plats de Jnah semblaient à portée de la main. Ils firent place à des zones non construites bordant la mer. L'appareil des Middle East Airlines, descendant vers l'aéroport de Khaldé, au sud, évitait prudemment de survoler les quartiers chiïtes, pour ne pas tenter un excité du RPG 7⁽⁴⁾. D'ailleurs, depuis belle lurette, aucune compagnie civilisée ne se posait à Beyrouth, où l'aéroport n'ouvrait que lorsque la pluie d'obus n'était pas trop dense.

Son voyage avait été une épopée. D'abord, l'aéroport de Beyrouth étant fermé, il avait été question de passer par Chypre et de là continuer en ferry jusqu'à Jounieh, port contrôlé par les chrétiens ...

Il en avait profité pour aller renouveler la garde-robe d'Alexandra à Paris.

Et, miracle, l'aéroport de Beyrouth avait rouvert ! Hélas aucun vol ne partait de Paris. Il fallait gagner Chypre via Le Caire. Malko s'était retrouvé dans le nouveau vol Air France pour Riyad, qui s'arrêtait tantôt à Damas, tantôt au Caire, selon les jours. Hélas, si l'Airbus d'Air France s'était posé au Caire avec une ponctualité de coucou, il avait découvert en arrivant que le vol Middle East pour Chypre était retardé de plusieurs heures. Bien sûr, cela lui permettait une sieste digestive, afin d'éliminer le foie gras et le bordeaux servis en première, mais l'aérogare cairote offrait des charmes limités.

Il avait résolu son problème : grâce à un somptueux bakchich versé par l'employé de Budget à un policier de l'immigration, Malko avait obtenu un visa d'entrée temporaire. Et en avant pour les pyramides ! La circulation en Égypte était toujours aussi anarchique, mais la Peugeot de Budget lui avait permis de retrouver le site impressionnant des pyramides et de se remémorer sa mission au Caire⁽⁵⁾.

Second miracle : le 707 des Middle East Airlines avait fini par arriver ! Assiégé par une meute de passagers exaspérés. Évidemment, là, il n'y avait pas d'enregistrement séparé pour les premières. Tout le monde avait fini par se caser et le vieux 707 avait pris le chemin de Chypre.

Maintenant, il basculait dans un autre monde. Train sorti, le 707 virait au-dessus du camp des Marines. Le regard de Malko glissa vers les collines à l'est, le Chouf, massif courant du nord au sud, le long de la cuvette du Grand Beyrouth. Quelques champignons noirâtres surgissaient par-ci, par-là : des impacts d'obus. La guerre civile continuait.

Les roues touchèrent le sol et le 707 ralentit progressivement. Puis il reprit soudain de la vitesse, comme s'il s'apprêtait à redécoller. La voix suave et rauque de l'hôtesse annonça aussitôt :

— Le commandant de bord demande aux passagers de ne pas s'inquiéter. Plusieurs obus de 155 viennent de tomber à l'entrée de la piste et il s'éloigne de la zone dangereuse le plus vite possible. Merci de votre compréhension.

Aucun des passagers ne manifesta la moindre surprise. C'était le Liban. L'hôtesse raccrocha son micro, souriant à Malko comme si elle ne s'adressait qu'à lui. Elle avait vraiment un corps de rêve, sous un visage un peu irrégulier, éclairé par un regard brûlant, comme si elle avait fumé du hasch dans les toilettes, entre deux prestations. Repérant le regard insistant de Malko, elle ondula jusqu'à son siège.

— Vous avez besoin de quelque chose, monsieur ?

— Je me demandais seulement comment vous vous appelez, dit-il en souriant.

— Mona, monsieur. Nous sommes arrivés.

Le 707 venait de s'immobiliser avec une petite secousse. Les portes s'ouvrirent, laissant entrer une rafale de pluie. Tandis qu'il traversait le tarmac jusqu'à l'aérogare, Malko entendit les coups sourds de départs d'artillerie, ébranlant le silence à intervalles réguliers.

L'état pitoyable de l'aérogare lui serra le cœur : les plafonds défoncés pendaient lamentablement, la plupart des vitres avaient disparu et les murs étaient criblés d'impacts de tous les calibres. Les passagers se hâtaient de s'éloigner comme si tout allait sauter d'un moment à l'autre. Malko suivit la foule et retrouva dehors la pulpeuse Mona qui traînait une lourde valise à roulettes d'un jaune criard, se frayant un chemin pour atteindre le minibus réservé à l'équipage. Fatalité : il démarra sous son nez ! Plusieurs chauffeurs de taxi assaillaient Malko, en français et en anglais :

— Beyrouth, Sir ?

Il se dirigea vers l'hôtesse, qui semblait désespérée avec sa grosse valise. Prêt à faire sa BA.

— Je peux vous déposer ? demanda-t-il. J'ai vu qu'on vous avait oubliée. Je vais à Beyrouth.

Elle l'enveloppa d'abord d'un regard ambigu, puis eut un sourire éclatant, plein de vie.

— Très enchantée ! Cela ne vous dérange pas ?

Ils se retrouvèrent dans une Buick qui avait connu des jours meilleurs, filant le long d'un énorme mur de terre, renforcé de massifs blocs de ciment : le camp des Marines US. Mona croisa ses superbes jambes et alluma une cigarette, regardant d'un œil distrait les mesures de Bordj El Braneh et les M113⁽⁶⁾ de l'armée libanaise embusqués tous les cinq cents mètres. Brusque ralentissement : un barrage. Des soldats libanais filtraient les voitures selon des critères mystérieux, qui semblaient inspirés du Loto. Le chauffeur mit La Voix du Liban. Une

speakerine à la voix placide annonça que des missiles Grad⁽⁷⁾ venaient de tomber sur le port, et que l'artillerie druze et les phalangistes chrétiens dialoguaient au 155. Des inconnus avaient tiré à la roquette sur la tour Murr ... Un jour banal à Beyrouth.

— Cela ne vous fait pas peur de rentrer à Beyrouth ? demanda Malko à la jeune hôtesse.

Elle secoua ses boucles brunes.

— Oh, non, je suis habituée. Nous sommes tous habitués. Cela fait huit ans que ça dure ...

Ils franchirent le barrage et reprirent de la vitesse, glissant entre les maisons en ruines de Sabra et Chatila, éclairées de temps à autre par la tache blanche d'un blindé italien. Il y eut une zone hérissée de blockhaus le long de la Forêt des Pins, jadis orgueil de Beyrouth, dont il ne restait que des troncs calcinés, déchiquetés, puis les innombrables immeubles transformés en millefeuilles de béton, éventrés, troués, des façades sans rien derrière. Et une animation incroyable, une circulation anarchique, surtout des Mercedes et des vieilles américaines. Sur la corniche Mazraa, la grande artère coupant Beyrouth d'est en ouest, on se serait cru aux Champs-Élysées un samedi soir. Et puis, soudain, au milieu des néons, il y avait le trou noir d'un immeuble dévasté. L'hôtesse fixait tout cela d'un air indifférent. Elle se tourna vers Malko :

— Vous venez faire quoi à Beyrouth ?

— J'importe de l'électronique.

— Vous feriez mieux d'importer des générateurs ou des vitres. C'est ce qui marche ici ...

— Les bombardements ont détruit les centrales électriques et les câbles. Les francs-tireurs empêchent de réparer. (Elle rit.) Du moins, c'est ce qu'on dit. Parce que la principale centrale se trouve en zone chrétienne. Seulement, les dirigeants d'Électricité du Liban sont aussi les importateurs de générateurs japonais. Alors, ils écoulent d'abord leurs stocks. Vous verrez, après, le courant reviendra par miracle ...

La guerre ne faisait pas que des victimes ... Pas un seul feu de signalisation ne canalisait la circulation démente. Des policiers placides harcelés de klaxons écoulaient tant bien que mal le flot des véhicules. Ici, pas la moindre trace de guerre. Il leur fallut presque une heure pour arriver au centre de Beyrouth. Mona demanda :

— Cela ne vous dérange pas de me déposer à Achrafieh ?

Elle donna en arabe l'adresse au chauffeur et ils prirent le Ring, autoroute urbaine courant d'est en ouest bordée de ruines. Il n'y avait plus un seul immeuble debout. Là on s'était vraiment battu. Tous les deux cents mètres, la chaussée était barrée par un poste militaire avec ses chicanes et ses sacs de sable. Ensuite, ils escaladèrent la colline d'Achrafieh, fief des chrétiens maronites, débouchant dans une rue

calme, étroite, bordée d'immeubles modernes avec très peu de trous. Pas une lumière, sauf quelques lumignons. Le taxi s'arrêta.

— C'est là.

— Laissez-moi porter votre valise jusqu'à l'ascenseur, proposa Malko, galant.

Mona rit de bon cœur de sa naïveté.

— Il n'y a pas d'ascenseur ! Je vous l'ai dit : les obus de Valentin le Désossé ont détruit la centrale.

— Qui est Valentin le Désossé ?

Le chauffeur était en train d'extraire l'énorme valise jaune canari.

— Walid Jumblatt, le chef des Druzes, expliqua Mona. Laissez, j'habite au septième ...

— Raison de plus, fit Malko, héroïque. C'est calme, ici, vous avez de la chance ...

— Regardez, fit l'hôtesse de l'air, avec un sourire.

Son doigt désignait une sorte de sculpture abstraite fraisée dans l'asphalte.

— Un obus de 155 a atterri ici et n'a pas explosé, expliqua-t-elle. Un jour où je rentrais, comme aujourd'hui. Heureusement, les jumblattistes utilisent beaucoup de munitions égyptiennes. Elles ne sont pas très bonnes ...

Malko bénit les Égyptiens et empoigna la valise. Sept étages plus tard, le cœur cognant contre ses côtes, après avoir tâtonné, guidé par le briquet de Mona, il la posait, essoufflé. La jeune hôtesse poussa la porte d'un petit appartement, où elle alluma aussitôt une lampe tempête. Malko se laissa tomber dans un fauteuil.

— Vous êtes un amour ! dit-elle. Vous voulez un verre ?

Il accepta une vodka. Elle se servit un cognac Gaston de Lagrange. Le temps de le boire, Mona avait troqué son uniforme contre un jean et un pull qui moulait encore plus son corps parfait. Malko se sentait un peu étourdi. Une sourde explosion, pas très loin, lui envoya un petit picotement dans la colonne vertébrale, mais Mona le rassura aussitôt.

— Ce n'est rien. Du côté de Baabda.

À regret, il se leva. Le chauffeur attendait en bas.

— Nous pouvons dîner un soir ? proposa-t-il. Je vous appelle ?

Mona secoua la tête avec un sourire désolé.

— Impossible, je n'ai plus le téléphone. Une fusée Grad a détruit le central de la rue. Où êtes-vous ?

— Au *Commodore*.

Tous les grands hôtels avaient été détruits, il n'en restait plus qu'une poignée, tous dans Beyrouth Ouest.

— Alors, ce soir, dit-il, je vous emmène ?

Il ne commençait à travailler que le lendemain.

— Je ne peux pas.

Elle avait dit cela visiblement à regret. Ils restèrent quelques secondes à se regarder en souriant. Ce qu'il lut dans les yeux de la jeune Libanaise encouragea Malko. Il posa les mains sur les hanches de Mona et l'attira doucement. Leurs lèvres se touchèrent et ils s'engagèrent dans un baiser interminable. Lorsqu'il glissa ses doigts sous le pull, effleurant la masse tiède des seins, Mona, un peu haletante, recula, le bassin encore collé à Malko, une lueur ambiguë dans le regard.

— Vous êtes fou ! dit-elle mollement.

Comme Malko ne la lâchait pas, elle ajouta :

— Il faut que vous partiez ! Mon Jules va venir me chercher. Il sait que je reviens.

— Demain soir alors ?

— J'essaierai. Je vous appelle au *Commodore*. Ou je viens directement si je ne peux pas téléphoner.

Ils échangèrent un dernier baiser et il s'engouffra dans l'escalier sombre. Son séjour à Beyrouth ne commençait pas trop mal. Le chauffeur du taxi semblait nerveux. Il montra sa montre qui indiquait sept heures trente.

— *The curfew* !⁽⁸⁾ lança-t-il.

Dès huit heures, interdiction de circuler ... Ils repartirent vers Beyrouth Ouest, un dédale de rues toutes semblables bordées des mêmes cubes de béton, pas trop abîmés.

Les hôtels où Malko descendait jadis étaient en ruines : le *Saint-Georges*, le *Phoenicia*, et même l'*Holiday Inn*, détruit à peine inauguré ... Le *Commodore*, modestement, n'avait pris qu'un obus de 155 qui avait projeté deux chambres avec leurs occupants dans la piscine, d'ailleurs à sec.

Au moment où Malko s'arrêtait à la réception, un sifflement strident le fit sursauter. Il s'immobilisa, glacé : un obus qui allait s'abattre ... Pourtant dans le hall animé, personne ne bronchait. Les journalistes, qui composaient quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la clientèle, n'avaient même pas levé les yeux ...

Le sifflement s'arrêta sans explosion. Puis reprit, encore plus brillant. Devant l'expression de Malko, le réceptionniste se pencha vers lui :

— Ce n'est rien, monsieur, c'est le perroquet. Depuis les bombardements israéliens, il est un peu dérangé ... Tenez, il est là-bas, près du bar.

Malko se retourna, aperçut un perroquet dans sa cage, dressé tout droit sur son barreau. Brusquement, il se laissa aller en arrière, accroché par les pattes, la tête en bas, imitant le sifflement aigu d'une bombe. Qu'est-ce que cela devait être pour les humains si les animaux

étaient traumatisés à ce point.

Les classeurs métalliques entassés sur le sol boueux de la petite cour, protégés de la pluie par des bâches en plastique, accentuaient encore l'impression de débâcle, de désorganisation. L'entrée principale était condamnée pour des raisons de sécurité, tout le monde devait utiliser l'entrée de service située dans l'étroite rue Rifahi. Une pancarte écrite au stylo feutre accrochée à la grille, juste en face du portique de détection magnétique, avertissait : « Attention ! Ne donnez aucune information à qui que ce soit sur les Marines ! »

Un chauve aux yeux bleus aigus, avec des traits anguleux et la bouche mince, traversa avec précaution le cloaque de la cour et tendit la main à Malko avec un sourire en coin qui n'était pas vraiment gai.

— Mr Linge, bienvenue dans l'antichambre de la mort ...

Malko prit la main tendue.

Robert Carver était parti répondre à une communication téléphonique à l'autre bout de l'ambassade US quand, le 18 avril, trois cents kilos d'hexogène avaient transformé en chaleur et en lumière la plupart de ses collègues de la station de la CIA à Beyrouth. Ce qui lui avait valu une promotion, certes méritée mais précipitée, au rang peu envié dans cette ville inhospitalière de chef de station ...

— Venez, dit-il à Malko.

L'intérieur du bâtiment était un fouillis pire que la cour. Ils aboutirent dans un bureau encombré de coffres, de piles de dossiers, de cartons.

Une rangée de sacs de sable verdâtres doublait les murs à hauteur d'homme, donnant à la pièce l'apparence d'un blockhaus. Robert Carver eut un sourire d'excuses.

— Si ça pète encore, expliqua-t-il, ces sacs empêcheront peut-être le plafond de s'écraser. Ici, il faut s'attendre à tout ...

Il alla à la fenêtre et tira d'épais rideaux, verts eux aussi, puis alluma une lampe et s'assit, le visage dans l'ombre.

— Ça non plus, dit-il, ce n'est pas une précaution inutile, regardez.

Il poussa vers Malko un cendrier plein de débris : des balles écrasées et déformées.

— Ils tirent d'un immeuble derrière nous, expliqua le chef de station. C'est ce qu'on a ramassé dans la cour depuis le début de la semaine.

Encourageant. L'ambiance crépusculaire de ce bureau n'incitait pas à l'euphorie. Malko regarda la carte de Beyrouth fixée au mur, au-dessus des sacs de sable, découpée en un patchwork compliqué, reflétant les secteurs tenus par les différentes milices : à l'est, les

kataeb chrétiennes, à l'ouest et au sud, le grouillement de tous les opposants au gouvernement Gemayel : PSP progressistes de Walid Jumblatt, morabitounes pro-nassériens, parti communiste libanais, et surtout Amal, les milices chiites qui tenaient la banlieue sud, en compagnie des derniers Palestiniens agglutinés dans Sabra et Chatila.

Le regard de Malko se reporta au bureau, sur un sac en plastique fermé d'un sceau de cire rouge.

— Les affaires personnelles de ce pauvre John Guillermin, commenta Robert Carver. Je dois les renvoyer à sa famille. J'espère que vous n'êtes pas superstitieux.

Beyrouth n'était pas vraiment l'endroit où avoir des états d'âme. Pourtant, sur ses notes intérieures, l'administration de Langley considérait encore le Liban comme « environnement favorable ». En retard d'une guerre. Le chef de station fixait Malko de son regard aigu. Pour une fois, la Company n'avait pas dissimulé la vérité, lorsqu'on l'avait appelé au château de Liezen. « Nous avons un sale boulot, avait annoncé le chef de station de Vienne, et vous êtes libre de ne pas le prendre. Beyrouth. »

— Je suppose que je viens reprendre le flambeau de John ... dit Malko.

— ... Guillermin, compléta le chef de station. On ne peut rien vous cacher. C'était un type super, gentil, peut-être pas assez méfiant. Avec ces salopards, il faut s'attendre au pire ... Dehors, les chenilles d'un Bradley dérapèrent avec un bruit strident et sinistre. Comme pour rappeler qu'on était en guerre.

— L'attentat était bien monté, remarqua Malko.

— Nous avons eu sept morts et quatre blessés, dont un a toujours un éclat dans la tête, reconnut sombrement Robert Carver. Ils avaient tout conçu pour attirer le maximum d'hommes vers la voiture piégée. Ça a marché.

— Et l'enquête ?

Robert Carver eut un soupir désabusé.

— On aura les résultats dans dix ans ! L'armée libanaise a bouclé le quartier et n'a arrêté personne, comme d'habitude. L'enquête, c'est vous qui allez la continuer.

— Comment ? demanda Malko, plutôt surpris.

Robert Carver se pencha, mettant son visage dans la lumière.

— Derrière la Volvo dans laquelle se sont enfuis les terroristes, il y avait une voiture avec deux femmes. Nous avons leur identité. Une certaine M^{me} Masboungi et sa fille. La Sûreté libanaise prétend que ces deux témoins n'ont pas relevé le numéro de la Volvo des terroristes. Ils n'ont pas dû leur demander avec beaucoup d'insistance. Vous pourrez les interroger à nouveau.

— C'est très probablement un faux numéro, remarqua Malko.

— Probable, reconnu l'Américain, mais pas certain. Ces salauds sont tellement sûrs d'eux ! Ils sont peut-être venus de Bordj El Braïneh, dans la banlieue sud. Si c'est ça, ni l'armée, ni la police, ne peuvent intervenir. C'est dans le coin tenu par Amal. Les chiïtes ont juré que l'armée de Gemayel n'y mettrait jamais les pieds. Comme soixante-cinq pour cent des soldats de cette armée sont chiïtes, ils ne veulent pas se battre contre leurs frères de race.

— Les Libanais n'ont pas de service de renseignements ?

— Si, le B2 militaire. Ils travaillent bien et ont beaucoup d'informateurs. Seulement, ils sont paralysés par la politique. Quand notre ambassade a sauté, ils ont arrêté une dizaine de types. Dès le lendemain : ils les connaissaient tous et savaient qu'ils préparaient quelque chose. Seulement, personne n'a voulu donner l'ordre d'intervenir avant.

— C'est seulement pour reprendre cette enquête que l'on m'a fait venir ici ?

— Non. Mais c'est le premier fil conducteur, vers quelque chose de plus important. Ce dont s'occupait John Guillermin.

— Pourquoi moi ?

Robert Carver alluma un cigare et sourit :

— Ne soyez pas modeste. Votre palmarès parle pour vous. Et puis, dans une ville où on écrit sur tous les murs « À mort les USA », le fait de ne pas être américain est plutôt un avantage, non ?

Encourageant.

Alexandra, l'éternelle fiancée de Malko, était sincèrement inquiète en le voyant partir pour Beyrouth. Ils en avaient fait l'amour avec encore plus d'intensité. Excités par l'odeur de la mort. Il avait semblé à Malko apercevoir des larmes dans les yeux de la jeune femme quand elle l'avait accompagné à Schwechat, l'aéroport de Vienne. Ce n'était pas seulement le froid ... Alexandra était demeurée au château de Liezen, en compagnie d'Elko Krisantem, toujours pas remis de ses aventures pakistanaises⁽⁹⁾. Bien sûr, un musulman était toujours utile à Beyrouth, mais Malko, ignorant ce qu'on attendait de lui, ne l'avait pas emmené. Quitte à le faire venir plus tard. Le vieux maître d'hôtel-garde du corps était toujours prêt à reprendre du service pour assassiner un peu ...

Robert Carver observait Malko. Un jet passa au ras des toits, les assourdissant. Le visage de l'Américain était de nouveau dans l'ombre et Malko avait la sensation désagréable de subir un interrogatoire. Le silence se prolongea quelques secondes, puis il le rompit :

— De quoi s'occupait donc John Guillermin ?

— De vérifier une information hautement critique, répliqua Carver. Il y a quinze jours, un vol spécial de l'armée iranienne a atterri à Damas, venant de Téhéran. À son bord, il y avait une cinquantaine

d'hommes dont l'un a été identifié par un témoin. Il se fait appeler Abu Nasra et c'est un vieux routier du terrorisme. Les autres sont des « Hezbollahis », des « Fous de Dieu », fanatiques de l'ayatollah Khomeiny. Tous ces gens ont gagné Baalbek, dans la vallée de la Bekaa, qui est devenue la base des Iraniens. Nous avons toutes les raisons de croire que ce groupe est en train de préparer un attentat spectaculaire. Votre boulot, c'est d'essayer de savoir quoi et de les en empêcher.

CHAPITRE III

— Simplement ! s'exclama Malko. Vous me prenez pour Superman ...

Robert Carver agita son cigare.

— Non. J'ai besoin d'un chef de mission de premier ordre, comme vous, qui sente les choses et qui possède du métier. John est mort parce qu'on lui faisait faire quelque chose qu'il ne connaissait pas bien. Quant aux gens du B2, ils sont paralysés et ne se mouilleront pas.

— Pour arriver jusqu'à vous, remarqua Malko, j'ai dû franchir dix barrages ... Vous êtes mieux gardé que Fort Knox.

— Avec ces mesures, nous arrêtons quatre-vingt-dix pour cent des attentats. Il reste dix pour cent, imparables, les plus dangereux. Il suffit qu'un seul réussisse pour que deux cents Congressmen montent à l'assaut du Président et le forcent à modifier sa politique, sous le coup de la trousse.

Mon job c'est que cela n'arrive pas. Sinon, je saute. Au propre comme au figuré.

Je ne peux pas bouger d'ici, car je suis connu comme le loup blanc. Le colonel Ali Rifi, le patron des Services syriens, a mis ma tête à prix. En plus, je suis noyé sous la paperasse. Alors, j'ai besoin d'un type comme vous. Si vous acceptez ... parce que vous avez plus de chances de prendre un RPG 7 dans la gueule que de recevoir la Médaille du Congrès.

Un ange passa, un peu engoncé dans une cuirasse rouillée. Un coup sourd et assez proche fit légèrement trembler les vitres.

— Évidemment que j'accepte, dit Malko. Je ne suis pas venu ici faire du tourisme.

— Bien, bien, fit l'Américain, avec un soulagement non dissimulé. Je vais donc vous briefer sérieusement. En dépit de sa relative inexpérience, John Guillermin avait fait du bon boulot. Il avait rendez-vous avec un de ses informateurs, qui devait lui apporter des précisions sur ce qui se tramait. Son contact a dû être repéré et neutralisé. Ce sont les autres qui sont venus à sa place ...

— Vous saviez sur quoi il travaillait ?

— En partie seulement. Comme tous les néophytes, il tenait à ses petits secrets. Il n'imaginait pas qu'on puisse l'abattre brutalement,

juste en face de chez nous. Alors, il a laissé un puzzle incomplet. Des fils qui sont reliés à des détonateurs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Qu'aucun des contacts pris par John n'est utilisable.

— Pourquoi ?

Le soupir venu du visage dans l'ombre ressemblait au souffle d'un fantôme.

— John Guillermin avait sur lui la liste de ses informateurs quand on l'a tué, avoua l'Américain. Une faute de sécurité grossière. Son assassin s'en est emparé ...

— *Mein Gott !* s'exclama Malko.

Inutile de s'appesantir.

— Votre premier job, continua Robert Carver, c'est justement de prévenir un agent israélien sur qui j'avais branché John. Il était absent de Beyrouth et doit revenir demain matin. Je ne pense pas que son nom se trouvait sur le carnet de John, mais il faut être prudent.

L'ange repassa, agitant des sonnettes d'alarme. C'était de mieux en mieux.

— Vous avez beaucoup de surprises comme ça en réserve ? demanda Malko.

— Non, non, heureusement. Le type dont je vous parle se fait appeler le « colonel Jack ». Il tient depuis trois ans une petite bijouterie rue Hamra, juste à côté de *l'Eldorado*. Allez-y demain matin de ma part et dites-lui la vérité.

— Après cela, je doute qu'il soit très coopératif, remarqua Malko.

— Je sais, fit Robert Carver. Nous avons encore quelques armes. Mon réseau à moi, qui n'a pas été « infecté » par John. Dieu merci ! ... D'abord, une source que j'ai tamponnée moi-même, Neyla, une chiite ravissante, un peu pute, que j'ai laissée en sommeil. C'est le moment de l'activer. Elle a des contacts avec les gens d'Amal dans la banlieue sud. Si vous lui offrez une babiole de chez Vanessa, la boutique à la mode de la rue Hamra, elle va s'ouvrir. Dans tous les sens.

— C'est un peu léger, fit remarquer Malko. Je vais mettre des semaines à remonter votre filière. Ils auront le temps de tout faire sauter dix fois.

— Je sais, admit le chef de station. Mais ce n'est pas tout. Ce que je vais vous dire, maintenant, est hyper-hermétique.

— Je n'en parlerai même pas à mon ombre, promit Malko.

Robert Carver se pencha de nouveau dans la lumière, révélant ses traits anguleux et ses yeux perçants.

— Je viens de recevoir l'autorisation de Langley d'utiliser une source que les chrétiens libanais et les Israéliens considèrent comme « polluée » : parce que c'est un Palestinien et qu'il était notre adversaire. Maintenant, c'est devenu un modéré ... et il est plutôt de

notre côté.

— Rien n'est simple au Liban, remarqua Malko.

Robert Carver soupira bruyamment :

— Comme vous dites ! En théorie, c'est clair. Nos alliés sont les Israéliens et les chrétiens. Nos adversaires, les Syriens, les Iraniens et tous les mouvements d'opposition libanais : Progressistes, Amal, Morabitounes, communistes. Les Palestiniens se sont divisés. Les « durs » ont choisi le camp syrien, les « modérés », Arafat, notre camp. Seulement, les Syriens et les Israéliens ont des accords secrets et ils s'entendent sur un point : liquider totalement les Palestiniens. Donc, certains de nos amis sont leurs ennemis. Voilà pourquoi votre collaboration avec ma source palestinienne doit demeurer secrète.

— Comment s'appelle-t-il et que fait-il ?

— Nazem Abdelhamid, nom de code, « Johnny ». Il est demeuré à Beyrouth pour recueillir des informations pour le compte de Yasser Arafat. La Company a passé un accord secret avec Arafat. Nous l'aidons financièrement et politiquement, et nous profitons de son réseau de renseignements, qui est le meilleur au Liban.

— Comment puis-je le joindre ?

— Il faut lui laisser un message à l'immeuble Shamandi, dans la rue Ibn Sina. À l'appartement 4, au troisième étage. De ma part. Laissez *votre* numéro au *Commodore*.

— Comme ça, c'est *moi* qui sauterai ...

— Je vous dis que c'est notre allié, même s'il a un peu assassiné dans le passé.

C'était vraiment la foire aux crabes ! Mentalement, Malko essayait de cerner les ennemis et les amis. Chose qui n'était pas toujours évidente à Beyrouth.

— Et les phalangistes ? demanda-t-il. Il n'y a rien à en tirer ?

— Oh, là là ! fit l'Américain. Là, on est en terrain miné ... Parce que les phalangistes embrassent les Israéliens sur la bouche et ne leur cachent rien. Et les Israéliens divergent de nous sur pas mal de points. Dont les Palestiniens. Justement, je voulais vous prévenir : Moralement, je suis obligé de vous mettre en contact avec les Services de renseignements phalangistes. Ils savent déjà que vous êtes là et voyaient John Guillermin régulièrement. Je vais vous envoyer à une « *pasionaria* » qui n'est pas dépourvue de charmes mais à qui il ne faut pas se confier : Jocelyn Sabet. Ne dépassez pas le stade du baise-main et tout ira bien. Parce que les chrétiens sont pollués à la fois par les Israéliens et par l'autre côté ... À prendre avec des pincettes.

Tout ceci était hautement encourageant. Malko enregistrerait ce petit manuel de la survie beyrouthine.

— Eh bien, avec tout ça, je suis armé, fit Malko. Je n'ai plus qu'à louer une voiture.

— *Hold it*⁽¹⁰⁾ ! fit l'Américain. Vous ne connaissez pas Beyrouth. Les seuls qui peuvent circuler dans toutes les zones contrôlées par les diverses milices sont les journalistes. Alors, on a fait de vous un journaliste. Grâce à une station de radio du Maryland où nous avons des amis : Metro-media. Votre carte de presse et vos accréditations sont dans cette enveloppe, avec la façon de joindre vos contacts.

Il poussa à travers le bureau une grosse enveloppe jaune.

— Heureusement, Budget loue aussi des voitures avec chauffeur. Il vous attendra tout à l'heure à votre hôtel, continua le chef de station. Un Libanais qui travaille avec nous, Mahmoud. Il est musulman sunnite, mais se fait passer pour chiites quand il le faut. Très malin. Très cher. Il vous conduira aux permanences des différentes milices, connaît tout le monde et sait comment franchir les barrages. Il conduit souvent de vrais journalistes, donc n'attire pas l'attention. En plus de ses fonctions de chauffeur, je lui donne une petite mensualité comme informateur. Ça crée des liens ... Même s'il ne me remet que le huitième carbone. Les autres vont d'abord aux Palestiniens, aux Syriens, aux Phalangistes, à Amal, etc.

C'est ce qu'on appelait une éthique professionnelle intransigente.

— Sans parler arabe, vous ne feriez pas dix mètres hors de la zone contrôlée par l'armée libanaise, poursuivit l'Américain. Mahmoud vous servira d'interprète ... Bien sûr, avec vos papiers, il ne faudrait pas essayer d'entrer en Union Soviétique. Vous risqueriez de terminer vos jours à Vorkouta ... Mais ici, ça peut tenir quelques jours. Deux de nos agents ont vécu à Beyrouth avec cette couverture et s'en sont bien tirés. La plupart des gars à qui vous aurez affaire ignorent tout du monde occidental. Mahmoud vous servira de caution morale ... Il sait que si vous étiez démasqué, on le considérerait comme complice et que sa peau ne vaudrait pas cher. C'est votre meilleure garantie. Simplement, moins il en saura, mieux cela vaudra.

— Vous n'avez pas plus de détails sur ce qui se prépare ?

— Pas grand-chose. L'échelon principal se trouve à Baalbek, dans la zone syrienne et la base opérationnelle, ici, à Beyrouth, très probablement dans la banlieue sud.

— Admettons que je remonte cette filière, demanda Malko, qu'est-ce que je fais ensuite ?

Robert Carver se leva, puis écrasa ce qui restait de son cigare dans le cendrier plein de balles de Kalachnikov.

— Nous aviserons à ce moment-là. J'espère obtenir l'autorisation de mener une action clandestine de destruction. Ou même ouverte. Nous avons ce qu'il faut ici ... Surtout, n'oubliez pas de prévenir le Schlomo.

— Pardon ? fit Malko.

— Oui, le colonel Jack. Ici, on appelle les Israéliens des

« Schlomos » ...

Le téléphone sonna et il répondit, puis raccrocha.

— L'ambassadeur me réclame. Encore une merde. Il faut que j'y aille. Nous ne nous verrons pas trop. Inutile de vous carboniser. Si vous avez besoin de me joindre, il y a deux numéros notés dans le dossier. Ah, j'allais oublier ...

Il plongea sous le bureau et en sortit un paquet qu'il donna à Malko. Un bon kilo.

— Colt Python 357 Magnum, précisa-t-il. Ici, ce n'est pas inutile. Un peu léger même ... Ne l'emmenez pas dans la zone syrienne. Cela pourrait vous faire fusiller. Mahmoud vous attend à l'hôtel pour vous faire suivre le parcours du combattant, la comédie des laissez-passer. Première chose avant de vous mettre au boulot. N'oubliez pas, vous travaillez pour une radio. Il y a même un magnétophone Nagra dans la voiture de Mahmoud. Ensuite, au boulot. Retrouvez Abu Nasra. Avant qu'il ne vous trouve ... Le fantôme de John Guillermin traversa discrètement le bureau.

La poignée de main de Robert Carver broya les phalanges de Malko. Une rafale de vent le décoiffa en sortant. Il tombait un fin crachin sur Beyrouth et il ne trouva un taxi qu'après avoir parcouru presque un kilomètre après le Bain Jamal.

Un grand Libanais à la moustache conquérante fonça sur Malko dès qu'il demanda sa clef du *Commodore*.

— *My name is Mahmoud*, annonça-t-il.

Il semblait intelligent et plein d'humour. Malko se mit d'accord avec lui pour commencer la tournée des permanences des différentes milices. Sur la banquette arrière d'une Oldsmobile grise, Malko trouva un Nagra en parfait état de marche. Mahmoud lui adressa un clin d'œil complice et se jeta dans la circulation chaotique de Beyrouth Ouest. Première station : le PC de Walid Jumblatt, dit Valentin le Désossé.

Malko étala sur son lit la moisson de sa tournée. Six laissez-passer, ce qui lui permettait sans trop de risques de se déplacer dans le Grand Beyrouth. L'Armée libanaise pour la circulation après le couvre-feu, les Phalanges pour la zone est, le PSP de Jumblatt s'il désirait aller dans le Chouf, Amal pour la banlieue sud, le ministère de l'Information pour les bâtiments officiels, les Marines, au cas où il aurait voulu visiter leur taupinière ...

Mahmoud s'était révélé gouailleur, débrouillard, diplomate. Ponctuant les embouteillages de sonores « Jésus-Christ », ce qui semblait étrange dans la bouche d'un musulman.

Malko avait palabré des heures avec des assassins bien polis qui avaient examiné sous toutes les coutures ses accréditations de journaliste. Les permanences étaient à peu de choses près, semblables.

Des immeubles lépreux immergés dans des quartiers populaires, gardés par des civils hérissés de Kalachnikov et de RPG 7, méfiants comme de vieilles vierges. Ensuite, chaque fois, il fallait parler, sourire, donner des photos et assurer tous les assassins souriants de sa sympathie.

Mahmoud avait été parfait. Il se disait sunnite, mais semblait étrangement bien avec les chiites et les Palestiniens. Ses convictions tenaient plus du caméléon que de la vraie foi. Il lui rappelait un peu Elko Krisantem. Son Oldsmobile restait encore debout et était d'une propreté raisonnable. Malko consulta sa Seiko-Quartz : quatre heures. Il avait encore le temps de faire trois ou quatre choses avant le couvre-feu.

Il retrouva Mahmoud et lui demanda de le conduire au *Saint-Georges*.

— Mais il n'y a plus rien ! protesta le chauffeur. Juste un poste militaire.

— Ça me rappelle des souvenirs, dit Malko.

Nouvelle plongée dans la circulation. Les gens faisaient la queue devant les cinémas. La dernière séance était à cinq heures, à cause du couvre-feu. Ils rejoignirent le bord de mer. Devant la carcasse calcinée de ce qui avait été le plus bel hôtel du Moyen-Orient, Malko eut le cœur serré. Des chicanes interdisaient la circulation des véhicules, bien qu'on puisse se demander ce qu'il restait à détruire. Ici, on s'était battu féroce­ment, pendant des mois. Il descendit et partit à pied, puis remonta la rue de Phœnicie, naguère le centre le plus animé de Beyrouth. Les *Caves du Roy*, l'ancienne discothèque à la mode, étaient fermées depuis des années et les boutiques éventrées, vides. Il prit à gauche dans la rue Ibn Sina, qui courait parallèlement à la mer. Un poste de l'armée libanaise surveillait mollement le carrefour Phœnicie-Ibn Sina. L'immeuble Shamandi se dressait un peu plus loin, entre deux terrains vagues. Du linge pendait aux balcons.

Malko pénétra dans l'immeuble qui sentait le moisi et l'huile rance. Des gosses jouaient partout. Il monta au troisième étage, trouva la porte numéro 4 et frappa.

Un jeune barbu en polo, jeans et baskets entrouvrit la porte, scrutant Malko d'un œil méfiant.

— J'ai un message pour « Johnny », dit ce dernier. Qu'il appelle ce numéro.

Il avait préparé un papier qu'il glissa dans la main de son interlocuteur. Le barbu le prit, referma, sans que Malko sache même s'il l'avait compris.

Mahmoud dévorait un *chawarma*⁽¹¹⁾ dégoulinant de graisse, arrosé de Pepsi, acheté à un marchand ambulant, lorsqu'il le retrouva.

— Nous allons rue El Salam, annonça Malko.

C'était en plein Achrafieh. Il avait décidé de commencer son enquête tout seul. Ils redescendirent vers le sud, traversant ce qui avait été jadis le centre ville, le quartier le plus vivant avec, les souks, et la place des Martyrs.

Tranches de mouton rôti, enveloppées dans des galettes.

L'herbe poussait dans les immeubles détruits, envahissant les façades aveugles dans un enchevêtrement de débris, avec parfois, une baignoire en équilibre, à la façon d'un tableau surréaliste.

Ils se retrouvèrent sur le Ring reliant l'est et l'ouest de Beyrouth. À côté de cette désolation, Achrafieh, malgré quelques immeubles écroulés, semblait presque pimpant. Pas de chars, pas de soldats, ni de sacs de sable. La rue El Salam était bordée de résidences modernes avec de grandes terrasses et de vieux hôtels particuliers un peu décrépis. Malko vérifia l'adresse : M^{me} Masboungi, 40 rue El Salam. Le nom était sur la boîte aux lettres. Quatrième étage. Bien entendu, pas d'électricité ... Donc pas de sonnette. Il dut frapper à coups redoublés avant que la porte ne s'ouvre.

— Désolée, j'étais au téléphone. Qui êtes-vous ?

C'était une femme de grande taille, au port altier, un corps superbe, mais avec un curieux visage d'oiseau de proie grêlé de trous comme si elle avait reçu une charge de plombs. Les yeux étaient rapprochés, enfoncés, vifs. Ses talons la grandissaient encore.

— Madame Masboungi ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je suis journaliste, dit Malko. J'enquête sur le dernier attentat à l'ambassade américaine. Je crois que vous en avez été témoin ... La femme lui jeta un regard intrigué, sembla hésiter, puis ouvrit la porte.

— Entrez, dit-elle simplement.

L'appartement avait dû être luxueux, mais il ne restait presque plus de meubles sur le sol de marbre blanc. Ils s'assirent chacun au bout d'un grand canapé blanc, M^{me} Masboungi alluma une cigarette, croisant de longues jambes superbement galbées. Vraiment dommage qu'elle ait cette tête.

— Excusez-moi, dit-elle, je déménage. Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez vu la voiture des terroristes, je crois ?

Elle tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Qui vous a dit cela ?

— Des enquêteurs. C'est vrai ?

— C'est exact.

Elle parlait d'un ton calme, avec une voix agréable. Tout à coup, le son d'un orgue s'éleva dans la pièce voisine. M^{me} Masboungi dit aussitôt :

— C'est mon mari. Il joue souvent, cela lui détend les nerfs. Il était chirurgien, mais il n'exerce plus : sa clinique a sauté ...

— Madame Masboungi, demanda Malko, avez-vous vu le numéro d'immatriculation de cette Volvo ?

Elle sourit, découvrant des dents éblouissantes.

— Les policiers doivent l'avoir découvert, non ?

— Non.

— Ah ...

— L'avez-vous vu ?

Elle tira encore une bouffée de sa cigarette. L'orgue invisible jouait *La vie en rose*.

— Bien sûr, dit-elle, je l'ai vu et je m'en souviendrai toute ma vie.

— Pouvez-vous me le dire ?

Silence, troublé par l'orgue. Les yeux d'oiseau se posèrent sur Malko.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle, et cela m'est égal. Ce qui est amusant, c'est que vous êtes le premier à me poser cette question.

— La police ...

— Non. Et je ne leur aurais pas répondu. Je ne suis pas sûre d'eux. Seulement, je m'en vais dans trois jours et je ne reviendrai jamais à Beyrouth. Alors, je vais vous le donner. J'espère que cela servira à quelque chose. (Elle ferma les yeux et dit lentement :) 57396 Liban.

Malko nota le numéro sous l'œil curieux de son interlocutrice. L'orgue s'arrêta. Elle se leva et le raccompagna.

— Bonne chance.

— Merci.

Ainsi les Libanais n'avaient même pas cherché à remonter la piste de la Volvo grise. Il y avait quelque chose de pourri à Beyrouth ... Au moment où il mettait le pied sur le trottoir, une explosion sourde le fit sursauter. Mahmoud lui adressa un grand sourire.

— C'est sur le port. Tous les soirs vers cette heure-ci. On ne va pas par là-bas ?

— Non, dit Malko, direction l'avenue de l'Indépendance.

Le chauffeur lui jeta un regard intrigué.

— Chez les phalangistes ?

— Oui.

Il fallait exploiter l'information qu'il venait de recueillir. Et, du même coup, faire connaissance avec l'alliée de Robert Carver, Jocelyn Sabet. La « passionaria » chrétienne. Même « polluée », elle pouvait lui rendre le service qu'il attendait d'elle.

L'immeuble abritant le quartier général des phalanges était moderne, propre, sans garde apparente. Malko montra le mot remis par Robert Carver et un jeune homme le fit pénétrer dans une petite

pièce où on lui amena aussitôt du café à la cardamome. Un sourd grondement fit trembler les vitres. Une fusée Grad qui n'était pas tombée très loin. Il commençait à s'endormir lorsque la porte s'ouvrit sur un homme jeune en cravate qui lui fit signe de le suivre. Il s'effaça devant Malko et murmura à son oreille :

— La responsable de la Sécurité va vous recevoir ...

La pièce était encombrée de dossiers, assez petite. Une jeune femme brune, les cheveux retenus par un bandeau, des dents éblouissantes, un visage mobile, des yeux brillants s'avança la main tendue :

— Bonjour, je suis Jocelyn Sabet.

Elle avait une poignée de main chaude, énergique comme celle d'un homme.

— Enchanté, fit Malko. Je suis Malko Linge.

— Asseyez-vous. Robert m'a annoncé votre visite.

Devant le regard de Malko qui la détaillait, une lueur furieuse passa dans ses prunelles sombres, tout de suite transformée en sourire ironique.

— Ici, chez les maronites, les femmes font l'amour *et* la guerre. Je suis responsable des questions de Sécurité depuis trois ans déjà. Il y a eu deux attentats contre moi et ma sœur a été assassinée avec une voiture piégée. Une partie de ma famille est restée ensevelie dans les décombres de notre maison écrasée sous les obus jumblattistes. Cela vous suffit comme référence ?

Malko se sentit rougir. La véhémence et les mots amers trahissaient une sensibilité à fleur de peau. Difficile de soupçonner de double-jeu quelqu'un d'aussi entier. Peut-être Robert Carver avait-il une mauvaise appréciation de la jeune femme ? Jocelyn Sabet s'assit en face de lui, croisa les jambes très haut, comme pour lui montrer qu'elle était aussi une jolie femme. Son chemisier était déformé là où il le fallait et finalement elle avait beaucoup de magnétisme.

— Très bien, dit-il, parlez-moi de Abu Nasra.

Sans répondre, elle ouvrit un tiroir, y fouilla, lui tendit une photo et alluma une cigarette avant qu'il ne puisse l'y aider. Il regarda le document. Un Arabe, avec une grosse moustache, les cheveux courts, le nez cassé, pas rasé, les sourcils très rapprochés, de grosses lèvres. La trentaine.

— Cela date de 1973, prévint-elle, depuis, personne n'a pu le photographier.

— Vous savez où il est ?

— Oui. À Baalbek.

— Il vient à Beyrouth ?

— D'après nos renseignements, pratiquement jamais. Les Israéliens ont mis sa tête à prix.

Elle se mit à fumer nerveusement en le fixant de ses grandes prunelles noires.

— Que savez-vous de plus sur lui ? demanda Malko.

La jeune phalangiste eut un rictus amer.

— Pourquoi ? Vous voulez vous attaquer à lui ?

— En principe, oui.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Bravo ! J'espère que vous dites la vérité. Les Américains sont toujours pleins de bonnes intentions, ensuite, ils ne font rien.

Sauf se faire tuer.

— Je n'ai pas beaucoup de temps maintenant, enchaîna-t-elle, mais je vous invite à dîner. Il y a une soirée amusante chez des amis. Ensuite, nous parlerons ...

Malko se rappela la mise en garde de Robert Carver. Cependant, une soirée mondaine ne pouvait pas beaucoup l'engager. D'une voix autoritaire, Jocelyn poursuivit :

— Je vous attendrai à huit heures et demie au coin de la rue Hamra et de la rue Sadoul. Il y a le couvre-feu, personne ne nous verra, c'est mieux ainsi. Si vous voulez vraiment trouver Abu Nasra, je pense pouvoir vous aider.

Il y avait plus d'énergie dans cette petite femme que dans beaucoup d'hommes.

— Pourriez-vous recouper une information pour moi ? demanda encore Malko. Trouver le propriétaire d'une voiture dont je vous donne le numéro.

— Donnez-le-moi.

Elle le nota sur un bloc et se leva :

— Je vous communiquerai la réponse ce soir. Vous êtes en voiture ?

— Oui.

Elle lui tendit la main.

— Alors, à ce soir.

Mahmoud et Malko se retrouvèrent au passage du Musée, célèbre carrefour de la Mort, du temps où Beyrouth était partagé en deux. Un embouteillage indescriptible, le mur ocre de la Résidence des Pins, hérissé de barbelés, et, de l'autre côté, des immeubles vides et détruits. Dans le concert de klaxons, Malko n'arrivait pas à se détendre. Où allait le mener la piste de la Volvo ?

CHAPITRE IV

Malko traversa le hall du *Commodore*, poursuivi par les sifflements du perroquet fou. La rue de Baalbek devant l'hôtel était déserte, vidée par le couvre-feu. À huit heures vingt. Il s'engagea à pied dans la rue Rachid Nehme qui rejoignait la rue Hamra. Atmosphère oppressante, contrastant avec l'animation de la journée ... Ses pas résonnaient dans le silence. Il aperçut une voiture rouge, une Mitsubishi Lancer, garée au coin de Hamra. Elle fit un appel de phares. Jocelyn Sabet était à l'heure. Au même moment, des pas pressés se firent entendre derrière lui. Une brusque poussée d'adrénaline le glaça. Il avait laissé au *Commodore* le 357 Magnum, cadeau de Robert Carver. C'est ainsi qu'on se faisait tuer. Il se retourna, vit quelqu'un qui courait dans sa direction. Il lui fallut encore quelques secondes pour reconnaître dans la pénombre une femme avec un manteau blanc.

— Excusez-moi, je suis en retard !

C'était Mona, l'hôtesse de l'air ! Perchée sur des escarpins bleus, outrageusement maquillée, sa bouche presque phosphorescente dans la pénombre. Elle s'accrocha, essoufflée au bras de Malko.

— Heureusement que le chasseur vous a vu partir à pied ! Où allez-vous ?

Malko maudit intérieurement le chasseur. Le parfum de Mona le grisait d'un nuage agréable. Soudain, un faisceau de lumière aveuglante les enveloppa. Les phares de la voiture rouge. Mona cligna des yeux.

— Une patrouille ! s'exclama la jeune Libanaise. Vous avez un laissez-passer ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Les phares s'éteignirent et la portière de la voiture rouge s'ouvrit. Jocelyn Sabet sortit et se dirigea vers le couple d'un pas décidé. Mona resta quelques secondes déconcertée, puis eut un petit rire sec.

— Eh bien, cette salope avec sa voiture de pompiers vous a déjà mis le grappin dessus !

Apparemment, elles se connaissaient. Jocelyn Sabet arriva à leur hauteur, arborant un sourire éblouissant et se jeta dans les bras de Mona.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tu es revenue de Paris ?

— Hier Comme je suis contente de te voir ! roucoula l'hôtesse de l'air. Justement, nous cherchions un taxi. Nous allons chez Serge.

— Tiens, moi aussi, fit Jocelyn, imperturbable. Je venais chercher mon ami Malko. Allons-y tous ensemble.

Après quelques roucoulements de plus, ils montèrent dans la Lancer rouge. Mona s'installa à l'arrière, laissant ostensiblement Malko à côté de Jocelyn Sabet. Celle-ci démarra comme si c'était les 24 heures du Mans, filant à travers les rues sombres et désertes, sans un feu rouge, sans un piéton. Sa Mitsubishi était une petite bombe. Un kilomètre plus loin, premier barrage de l'armée. Plafonnier allumé. Sourire à un soldat emmitouflé. On brandit les laissez-passer et on repart.

Devant eux s'ouvrait l'autoroute urbaine déserte, bordée de buildings détruits, noirs et sinistres.

— Le Ring, annonça Jocelyn.

Il se terminait par le sempiternel barrage de vieux pneus, de blockhaus en sacs de sable et de soldats nerveux. Quatre barrages encore avant qu'ils ne s'arrêtent dans une rue étroite, en face d'un hôtel particulier blanc d'où sortait de la musique pop.

— Ils ont de la lumière, eux, remarqua Malko.

L'absence à peu près totale d'éclairage public accentuait le côté tragique des ruines, et l'atmosphère oppressante des rues désertes. Jocelyn leva le bras et Malko aperçut un gros câble noir tendu en travers de la rue.

— Ils se débrouillent, annonça la Libanaise, ils piquent de l'électricité sur une clinique qui a un groupe. Serge sait y faire ... Venez.

D'autorité, elle prit la main de Malko et le guida dans un sentier sombre serpentant dans un jardin en friche, laissant Mona trébucher derrière eux. Un valet noir comme de l'antracite, impeccablement sanglé dans une tenue blanche, leur ouvrit la porte d'un hall de marbre, décoré comme une villa hollywoodienne. Débarrassée de son vison, Jocelyn enveloppa Malko d'un regard gourmand et lança à la cantonade :

— Je crois que nous allons passer une excellente soirée.

La musique venait de la pièce voisine.

Apparemment, la guerre civile n'était pas venue à bout du goût de vivre des Libanais.

Mona révéla une jupe jaune, des bas noirs et ses escarpins bleus. Elle pénétra dans le salon d'une démarche balancée permettant de faire admirer une chute de reins à damner le plus sage des ascètes.

Malko s'arrêta sur le pas de la porte. Dans le premier de trois salons en enfilade, meublés de grands canapés, de poufs, tous occupés par une cohue joyeuse, une énorme table croulait sous un buffet somptueux. Jamais on ne se serait cru dans une ville en guerre. Les femmes rivalisaient de bijoux et d'élégance, les hommes n'étaient pas en reste. Tout ce petit monde riait, dansait, flirtait et surtout, buvait ... Trois Noirs semblables à celui qui leur avait ouvert la porte, circulaient avec des plateaux d'argent chargés de bouteilles, remplissant inlassablement les verres. Par contre les meubles, style Farouk XIV, étaient tout simplement atroces. Du doré, du bois sculpté, nacré, travaillé outrageusement. Un grand jeune homme aux cheveux frisés de pâtre grec s'agitait tout seul dans une sorte de danse arabe, au milieu du premier salon, pour la plus grande joie d'un paquet de jolies filles qui l'encourageaient en claquant dans leurs mains.

Apercevant Jocelyn et Malko, il se précipita sur eux, baisant la main de la jeune femme et lançant une œillade assassine à Malko. La vraie folle, les yeux soulignés par une fine ligne de kohl ...

— Bienvenue dans ma modeste demeure ! minauda-t-il. Pardonnez-nous, la fête a déjà commencé.

Il virevolta, reprit sa danse. Mona était déjà vautrée sur les genoux d'un grand brun qui caressait distraitement sa cuisse gainée de noir. Jocelyn se fit verser un demi-litre de J & B dans un verre de cristal.

— Vodka, demanda Malko.

Le Noir n'en avait pas. Jocelyn entraîna Malko dans la pièce voisine. Une alcôve servait de bar. C'était hallucinant : des centaines de bouteilles étaient entassées sur des étagères : une pour la Stolitchnaya, une pour le J & B, sans parler des cartons de Moët et Chandon, d'un assortiment complet de cognacs. Jocelyn versa à Malko une rasade de Stolitchnaya à étendre raide un cosaque. Elle-même avait déjà très sérieusement entamé son J & B.

Elle sourit, montrant les stocks :

— À Beyrouth, il faut être prêt à soutenir un siège. Serge est prudent.

— Que fait-il ?

— Décorateur. Il passe sa vie à refaire des appartements qui sont aussitôt détruits par des bombardements. Les gens s'accrochent, ils ne veulent pas vivre dans les gravats. Alors, Serge travaille beaucoup. Comme il est un peu honteux de gagner autant d'argent avec ça, il le claque dans des fêtes. Et puis, ici, on ne sait jamais de quoi le lendemain sera fait ...

Malko l'observait. Sa bouche était soulignée de deux plis amers, elle semblait tendue, comme un félin aux aguets, avec une lueur dure dans ses prunelles noires. Une corde à violon, qui pouvait aussi bien grincer que chanter harmonieusement. Elle buvait son J & B méthodiquement, par petites gorgées, comme on avale une potion. Quand son verre fut vide, elle en attrapa un autre sur un plateau qui passait.

— À propos, demanda Malko, vous avez eu les informations que ...

Elle se tourna, vive comme un chat dont on a marché sur la queue.

— Plus tard ! Je n'ai pas envie de parler business maintenant. Cela ne changera rien. Profitons-en, c'est une nuit calme. Ils ne nous ont envoyé que quelques obus.

— C'est tous les soirs ainsi ?

Les coins de sa bouche s'abaissèrent.

— J'ai couché quatre mois de suite dans un abri sans électricité, avec des obus qui tombaient toutes les minutes et des blessés qui mouraient autour de nous parce qu'on ne pouvait pas les opérer. Ça peut recommencer demain.

Sa voix était âpre, sèche. Elle passa soudain son bras sous celui de Malko.

— Venez, le buffet nous attend.

Jocelyn Sabet reposa son verre sur une table basse si violemment qu'il se cassa ! Dieu merci, il était vide. Malko dut se résoudre à regarder la vérité en face. Sa cavalière était saoule comme une Polonaise, et peut-être plus ... Depuis qu'elle avait grignoté du caviar et du saumon, avec des mézés de toutes les sortes, elle avait changé le J & B pour le Gaston de Lagrange. Aux mêmes doses ...

Elle éclata d'un rire vaguement hystérique et tourna vers Malko un visage changé, aux traits amollis, à la bouche moins amère. Les

prunelles noires brûlaient d'une flamme presque gênante.

— Venez, j'ai envie de danser.

Ils passèrent près de Mona, lovée dans les bras de son barbu. Sa position découvrait des jambes admirables presque jusqu'à l'ombre du ventre.

— Tiens, remarqua Jocelyn d'une voix amusée, Mona s'est réconciliée avec son Jules. Elle avait pourtant juré de le châtrer.

— Pourquoi ?

Jocelyn noua ses bras autour de la nuque de Malko, leva son visage vers lui et laissa tomber d'une voix neutre :

— Il a un truc énorme et la peau délicieusement douce. Toutes les bonnes femmes en sont folles. Elle était jalouse. Au fond, elle ne peut pas s'en passer.

La voix rauque de Diana Ross envoya une secousse agréable dans l'épine dorsale de Malko. Jocelyn Sabet dansait avec souplesse, très près de lui. Au bout de trois minutes, ils étaient littéralement encastés l'un dans l'autre et le pubis de la jeune femme s'incrustait impérieusement en lui. Les autres couples se livraient d'ailleurs au même exercice. Malko se laissa aller au plaisir sensuel de cette danse érotique. Jocelyn s'accrochait comme une noyée. Elle leva le visage, le regard impénétrable, avec un étrange sourire lointain et son ventre se fit encore plus pressant contre le sien. Leurs lèvres s'effleurèrent et brutalement, les dents de Jocelyn se refermèrent sur sa lèvre inférieure et elle le mordit jusqu'au sang !

Malko eut un brusque recul. Elle demeura dans la même position, puis murmura à son oreille :

— Je vous fais bander maintenant, mais vous pensez à cette petite salope de Mona. C'est avec elle que vous aviez prévu de faire l'amour ce soir ...

Le contraste entre la trivialité de son langage et le ton posé de sa voix avait quelque chose de prodigieusement excitant.

— Je vous assure ... commença Malko.

Elle le mordit de nouveau. Sauvagement.

— J'ai horreur qu'on me mente ! gronda-t-elle à voix basse. Elle est plus belle que moi. Mais c'est moi qui vous fais bander en ce moment. Alors, je vous interdis de penser à elle ...

Elle sembla se calmer et ils échangèrent un vrai baiser sans qu'elle lui déchiquette les lèvres. Par contre, des ongles glissés sous sa chemise lui arrachèrent quelques lambeaux de peau. Jocelyn était un vrai volcan. Si elle mettait autant de fougue dans son travail ... Ils oscillaient sur place, n'ignorant plus rien de leurs anatomies réciproques. Quand la musique s'arrêta, ils s'embrassèrent violemment. Puis Jocelyn s'écarta, sans souci des gens autour d'eux, fixant Malko de ses grandes prunelles noires.

— Ça vous excite de baiser une Arabe ? demanda-t-elle brutalement.

Décidément ... Malko n'eut pas le temps de lui préciser que d'abord il n'était pas vraiment raciste et qu'ensuite, elle était simplement une femme à ses yeux. Une musique justement arabe s'élevait de la pièce voisine. Jocelyn l'entraîna. Tout le monde s'était assis en cercle autour de trois filles lancées dans une danse orientale endiablée, rythmée par les claquements de mains des invités. Malko et Jocelyn s'installèrent sur des coussins dans un coin sombre. Spectacle assez étonnant dans cette ville officiellement morte. Les filles s'en donnaient à cœur joie. L'œil de Malko accrocha les jambes gainées de noir de Jocelyn.

— Vos collants sont très fins ! remarqua-t-il.

— Mes collants !

Ses ongles rouges relevèrent la jupe noire jusqu'à ce qu'il aperçoive le serpent sombre d'une jarretelle et la peau blanche au-dessus du bas gris. Elle rabattit sa jupe et dit d'une voix indignée :

— Vous nous prenez pour des sauvages à Beyrouth ! Je ne porte de collants que pour travailler.

L'alcool rosissait ses pommettes et, visiblement, lui ôtait tout complexe.

Épuisées, les danseuses s'étaient laissé tomber dans les bras de leurs cavaliers qui en profitaient outrageusement. Pourtant la musique continuait. Il y eut un moment de flottement ... Soudain, Jocelyn poussa un rugissement :

— Mona, danse !

La plupart des invités firent aussitôt chorus. Mona sourit modestement, la large main de son amant posée sur sa cuisse. Jocelyn lui jeta une longue tirade dans un arabe guttural, découvrant soudain son appartenance à deux mondes. D'autres interjections fusèrent. Finalement, Mona se leva avec une lenteur calculée et le silence se fit aussitôt.

Elle gagna le centre du cercle, un sourire lointain aux lèvres. Posément, d'une brusque secousse de la cheville, elle se débarrassa tour à tour de ses escarpins bleus, promenant un regard amusé sur ses admirateurs. Puis, encore plus posément, elle ôta la grosse ceinture qui enserrait sa taille, la jeta à son amant. Des cris sauvages éclatèrent lorsqu'elle fit glisser avec une lenteur exaspérante la fermeture Éclair de sa jupe jaune. Celle-ci tomba sur le sol et Mona l'envoya promener d'un coup de pied précis. Pendant quelques secondes, elle virevolta, montrant ses bas noirs accrochés très haut sur ses cuisses fuselées, le slip de nylon noir, le porte-jarretelles accroché à la taille. Puis une amie lui tendit un grand foulard rouge et elle le noua sur ses hanches.

Malko n'avait jamais vu un tel spectacle ! Les professionnelles du

Sheraton du Caire pouvaient aller se rhabiller. Mona commença à faire le tour du cercle des invités, à tout petits pas, présentant son ventre secoué de saccades sensuelles à chacun des spectateurs, dans une mimique parfaitement réussie de l'acte sexuel, ses bras ondulant comme des écharpes dans le vent. Un sourire de salope ravie illuminait son visage. Ses hanches semblaient montées sur roulements à billes. Elle paraissait frotter son ventre à un sexe invisible. Accélérait, ralentissait, tournait, mimant l'orgasme. Par vagues, les mains claquaient, des hurlements faisaient trembler les murs, et elle continuait, impavide, déchaînant le désir de tous les mâles et de quelques femelles.

— Elle vous excite, non ? souffla Jocelyn à l'oreille de Malko.

Comme si Mona l'avait entendue, sa danse la mena doucement en face de lui. Là, elle entreprit un numéro spécial, descendant lentement sur ses genoux pliés, tout en ondulant, ses yeux dans ceux de Malko, ses mains tendues vers lui, de plus en plus près. Son ventre se balançait rapidement. Il aurait pu poser la main sur elle pour la masturber sans effort.

Sans cesser ses ondulations, d'un geste provocant, elle ouvrit son chemisier, découvrant deux seins bronzés aux pointes interminables, libres de toute entrave. Qui se mirent à danser eux aussi, comme pour narguer Malko. Maintenant elle était à quelques centimètres de lui. Il pouvait sentir son parfum. Son regard explicite lui disait « voilà ce que tu perds ». Peu d'hommes auraient pu résister à son magnétisme. Malko en avait la bouche sèche. À côté de lui, Jocelyn Sabet buvait du petit lait. Avec la même lenteur, Mona se redressa puis regagna le centre du cercle, une rigole de transpiration coulant entre ses seins. Son Jules avait les yeux hors de la tête.

La musique s'arrêta brusquement et les applaudissements couvrirent les cris. Mona s'éclipsa modestement. Malko vit son Jules l'empoigner et ils disparurent. Jocelyn se releva. Elle paraissait aussi excitée que Malko. Ils se remirent à danser et, peu à peu, s'éloignèrent de la pièce la plus occupée. Jocelyn Sabet semblait avoir entrepris de faire jouir son cavalier sur place. Soudain un cri leur parvint, venant d'un couloir qui s'ouvrait sur leur gauche. Un cri de femme qui n'était pas de douleur.

Malko croisa le regard de Jocelyn. Celle-ci s'arrêta de danser, prit sa main et l'entraîna.

Ils traversèrent un petit hall encombré de manteaux et s'immobilisèrent à l'entrée d'une pièce éclairée uniquement par deux grands chandeliers à quatre branches. Un nouveau cri rauque fit sursauter Malko. C'était une salle à manger, avec une longue table de marbre sur laquelle Mona était allongée à plat dos, les jambes relevées à la verticale. Son Jules, debout, le pantalon sur les chevilles, installé

entre ses cuisses lui tenait les jambes à deux mains. Il s'écarta un peu, puis de nouveau, d'un seul élan, son sexe monstrueux pénétra le ventre offert et Mona s'écartela avec un soupir de joie. Puis ses dents mordirent sa lèvre inférieure. Son bras droit pendait dans le vide de l'autre côté de la table. Malko découvrit alors un second homme assis sur une chaise dans la pénombre. La main de Mona semblait reposer sur ses genoux. Mais la grande glace murale renvoya à Malko l'image d'un dard charnu qui raidissait sous la pression indiscrete des ongles de la jeune hôtesse.

— Quelle salope ! souffla Jocelyn. Elle se venge !

Ce spectacle hautement érotique semblait l'avoir dégrisée d'un coup. Elle se détourna et ils gagnèrent le hall. Jocelyn prit son vison au passage. Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à l'extérieur. Malko avait du mal à effacer de sa rétine la vision de Mona transpercée par son amant, tout en donnant du plaisir à un autre homme.

Un silence absolu régnait sur Beyrouth. La Lancer glissait dans les rues noires et désertes comme un fantôme. Le plafonnier éclaira les traits mobiles de Jocelyn, comme ils stoppaient à un barrage. Le soldat examina à peine son laissez-passer. Puis ce fut à nouveau le Ring, noir comme un four, et le dédale des rues tortueuses de Beyrouth Ouest. Ils se retrouvèrent soudain devant le *Commodore*.

« Quelle garce ! » pensa Malko. Il se pencha sur Jocelyn qui l'embrassa puis le mordit.

— Vous venez ? demanda-t-il.

— Non.

Le laisser dans l'état où il se trouvait ...

— Pourquoi ?

— Je préfère que vous restiez seul, pour mieux penser à Mona, fit-elle d'un ton caustique.

Plus salope, c'était difficile. Il l'embrassa encore, la caressa, atteignit son ventre qu'il sentit ouvert. Elle se dégagea aussitôt, le repoussa, ses ongles enfoncés dans sa chair.

— Bonne nuit ! fit-elle. Je n'aime pas les restes.

Elle avait déjà ouvert la portière. Malko se raccrocha à sa mission.

— Nous devons parler, objecta-t-il. Avez-vous trouvé le propriétaire de la Volvo ?

Jocelyn eut un sourire carnassier.

— Oui. Mais cela ne vous mènera à rien ...

— Pourquoi ?

— La voiture appartient à un certain Karim Zaher. Un député communiste. Nous le connaissons, il est lié au terrorisme. Il va jurer qu'on lui a volé sa voiture ... Et, de toute façon, il habite dans un quartier où la Sûreté ne peut pas mettre les pieds ... Il faudrait dire à

vos amis américains de nous prêter des Marines.

C'était incroyable. Beyrouth était vraiment un monde à part.

— Et Abu Nasra ?

— Il serait à Beyrouth. Sous les ordres d'un certain Nazem Abdelhamid, un Palestinien très dangereux.

C'était le nom réel de « Johnny ». Malko n'en croyait pas ses oreilles. Heureusement que Robert Carver l'avait mis en garde contre les magouilles beyrouthines.

Jocelyn bâilla ostensiblement :

— J'ai sommeil. Dînons ensemble demain. Je vous en dirai plus.

Elle lui tendit sa main à baiser. Malko descendit et elle démarra en trombe.

Malko était déjà à demi assoupi lorsque le téléphone sonna dans sa chambre.

— Vous dormiez ? demanda la voix de Jocelyn.

— Presque, fit Malko surpris, et vous ?

— Non, fit-elle. Je me caressais. En pensant à vous.

Clac, elle avait raccroché.

Un soleil radieux brillait enfin sur Beyrouth. Malko, du fond de l'Oldsmobile, la tête lourde, regardait défiler les boutiques de la rue Hamra. Il avait vidé une bouteille de Contrex durant la nuit pour atténuer la brûlure de la vodka. Premier job, contacter le mystérieux colonel Jack.

Ensuite, il irait voir la chiite recrutée par Robert Carver.

Il avait mal dormi, obsédé par la soirée décadente de Serge, et l'exhibition de Mona. Quelle frustration ...

Hamra grouillait d'animation. Il n'y avait à Beyrouth Ouest ni voitures piégées ni bombardements. Juste quelques actions ponctuelles de miliciens chiites tirant de temps à autre une roquette contre un objectif militaire. Malko aperçut cependant un magasin éventré.

— Il y a eu une bombe ici ? remarqua-t-il.

Mahmoud eut un sourire malin.

— C'était un magasin chrétien. C'est le racket pour le faire partir et racheter à bas prix ... Ça passe dans le terrorisme ...

Même dans Beyrouth en guerre, le commerce ne perdait pas ses droits. Malko se souvint qu'un Libanais lui avait confié dans un moment de sincérité que la principale cause de meurtre au Liban étaient les commissions non-payées ... On pouvait estourbir toute une famille pour des raisons politiques, cela se rachetait, mais une commission étouffée déclenchait une vendetta sur plusieurs générations ... Il descendit.

— Attendez-moi ici, dit-il à son chauffeur.

Il partit à pied, remontant la rue Hamra, longeant les magasins de

luxue. Des élégantes flânaient devant les vitrines, l'œil charbonneux et humide.

Il y avait presque autant de commerces à même le trottoir. Des coffres de voitures grand ouverts servaient d'étals à des marchands de chaussures, de lingerie ou de bonneterie ...

Malko prit la précaution d'entrer dans plusieurs bijouteries vendant toutes la même camelote à quatorze carats.

La petite boutique du colonel Jack ne payait pas de mine, serrée entre un magasin de tissus et un restaurant. Le rideau était encore baissé cachant la vitrine. À côté, un changeur surgi d'une échoppe grande comme un placard à balais, le raccola avec des trémolos dans la voix :

— *Change, dollars ... forty-five to-day ...*

À côté, un peu plus loin, un cuisinier imperturbable débitait son *chawarma*, à toute vitesse, roulant ensuite les lamelles de viande de mouton dans des galettes aussitôt arrachées par une foule d'affamés. Le hamburger local – Moins cher et meilleur.

Une jeep passa, bourrée de soldats casqués, engoncés dans des gilets pare-balles, le doigt sur la détente de leurs mitrailleuses lourdes. Visiblement pas à l'aise. En tendant l'oreille, on entendait le grondement de la canonnade dans le sud de la ville.

Un homme était en train de remonter le rideau de la bijouterie.

Quand Malko s'approcha il leva sur lui un regard perçant de rat inquiet. Un homme corpulent, aux cheveux blancs frisés, le nez écrasé, le teint bistre, pouvant très bien passer pour un Arabe. Une grosse gourmette en or entourait son poignet gauche. Malko lui adressa un sourire engageant :

— Vous êtes ouvert ?

— Dans une seconde, fit le bijoutier.

Malko entra. Une jeune employée, probablement libanaise, époussetait les comptoirs. Le bijoutier rentra et elle disparut dans l'arrière-boutique. Il s'essuya les mains et demanda :

— Que cherchez-vous exactement ? Nous avons de très belles chevalières en quatorze carats. Pas chères.

— Je cherche le colonel Jack, dit Malko. Je viens de la part de Robert Carver.

Le bijoutier ne broncha pas. Juste un sourire à peine esquissé.

— Allons prendre un café, proposa-t-il. Mais d'abord laissez-moi sortir ma poubelle. Par chance, en ce moment la voirie fonctionne. À Beyrouth, c'est un miracle ...

Il disparut dans l'arrière-boutique, et revint portant à deux mains une grosse poubelle verte en plastique. Il sortit et l'amena au bord du trottoir. À ce moment une Mercedes arriva à la hauteur de la bijouterie et ralentit. Le colonel Jack lui tournait le dos. Figé

d'horreur, Malko vit apparaître par la glace baissée, un bras prolongé par un pistolet équipé d'un silencieux. Un coup de klaxon couvrit le bruit de la première détonation. Le colonel Jack lâcha brusquement sa poubelle et se redressa avec une grimace de douleur, comme pris d'un lumbago subit. L'oreille exercée de Malko perçut dans le brouhaha de la circulation plusieurs « ploufs » étouffés.

L'Israélien tituba, les bras écartés, puis tomba en avant, la tête dans la poubelle pleine. Malko bondit hors de la bijouterie, juste à temps pour apercevoir le visage du tueur : un jeune Arabe aux cheveux frisés, à l'arrière de la voiture, une Mercedes verte.

CHAPITRE V

Déjà, la voiture repartait dans un hurlement de pneus. Personne ne semblait avoir encore remarqué le meurtre dans la rue Hamra. D'un coup d'œil, Malko aperçut le dos de l'Israélien couvert de sang. Atteint de cinq ou six projectiles. Il lui releva la tête, vit les yeux fixes. La Mercedes du tueur dut ralentir, cent mètres plus loin, à cause d'un embouteillage. Malko partit en courant, à la recherche de sa voiture, bousculant les passants indifférents. Pour se heurter presque à Mahmoud.

— M. Malko, je suis là ! fit le Libanais.

Il avait eu la bonne idée de rapprocher sa voiture. Malko plongea dans l'automobile.

— Vite, suivez la Mercedes verte, là-bas !

Mahmoud démarra, passant devant la boutique du bijoutier. Quelques badauds étaient déjà attroupés devant le corps. La Mercedes tourna à gauche dans la rue Antoine Gemayel. Mahmoud l'imita. Il n'y avait plus que deux véhicules entre eux. Ils roulaient au pas, dans un concert de klaxons. La pluie se remit à tomber brutalement. Malko distinguait le numéro de la Mercedes du tueur. Il le nota, se demandant comment intervenir. Il aurait fallu tomber sur un poste de l'armée libanaise. Et encore.

La circulation se débloqua et les voitures accélérèrent.

La Mercedes filait vers le sud. Mahmoud se retourna :

— Pourquoi vous la suivez ?

— Un de ses occupants vient d'abattre quelqu'un, dit Malko.

Le Libanais changea de couleur.

— Jésus-Christ ! murmura-t-il. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Voir où ils vont, dit Malko.

Cette sagesse sembla rassurer Mahmoud. Il n'ouvrit plus la bouche. Un peu plus tard, ils passèrent devant l'hôtel *Bristol* puis redescendirent vers la rue de Verdun, filant vers l'est. De nouveau, ce furent les embouteillages. Devant eux, la Mercedes ne semblait même pas se presser ! Malko n'en revenait pas, de cette audace. Ils croisèrent des soldats, des blindés, mais le temps de s'expliquer, les assassins seraient loin. Malko remâchait son amertume. La gaffe de John Guillermin venait d'avoir des conséquences tragiques.

L'Américain avait noté sur son carnet le nom du colonel Jack. Il était trop tard pour lui adresser des reproches ...

Ils longeaient la Résidence des Pins et s'engagèrent, à la suite de la Mercedes, dans la rue Omar Beyhum.

L'environnement était de plus en plus apocalyptique, entre les pins réduits à l'état d'allumettes, les blindés à chaque carrefour, les grands immeubles détruits, les tas de gravats. La place Omar Beyhum était hérissée de sacs de sable. La Mercedes verte tourna et s'engagea à gauche dans une voie boueuse serpentant entre des petites maisons basses.

— Nous sommes à Chiyah, annonça Mahmoud d'une voix sépulcrale.

Il freina. Trente mètres devant eux, trois jeunes gens, Kalachnikov à l'épaule, filtraient tous les véhicules. Le conducteur de la Mercedes baissa sa vitre, échangea quelques mots avec une des sentinelles et la voiture fila, vira dans une ruelle et disparut. Mahmoud se retourna, l'œil inquiet.

— Vous voulez passer ?

— Si on peut ...

Ils arrivaient sur le barrage. Un des miliciens qui portait, épinglée sur son pull-over, une photo de l'imam Moussa Sadr, chef spirituel des chiites, s'approcha, l'air méfiant. Discussion en arabe avec Mahmoud, qui se retourna vers Malko :

— Il dit qu'on ne peut pas continuer. Même avec votre laissez-passer. Il y a une réunion des responsables d'Amal. Ils ne reçoivent pas.

Impossible de savoir s'il disait la vérité. La rage au cœur, Malko dut renoncer. Au soulagement visible de Mahmoud, qui tenait à son Oldsmobile ... Penser que l'assassin du colonel Jack se trouvait à

portée de la main. Il se consola en se disant que ce devait être un simple exécutant qui ne savait probablement même pas qui était sa victime. Celui qu'il devait retrouver, c'était Abu Nasra.

— Nous allons à l'ambassade de Grande-Bretagne, dit-il

Trois voilures noires, des Chevrolet Caprice, stationnaient dans la petite rue en pente desservant l'ambassade US. Malko, venu à pied depuis le Bain Jamal, se heurta presque à Robert Carver qui sortait, un attaché-case à la main. Une lueur inquiète passa dans les yeux bleus de l'Américain.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une grosse merde, annonça sobrement Malko.

— Montez dans ma voiture, fit Carver, je suis en retard. On vous ramènera.

Entre les deux voitures de protection, il avait douze personnes pour le garder. Les trois véhicules étaient reliés par radio et, en plus, à un PC opérationnel. Tandis qu'ils filaient le long de l'avenue de Paris déserte, Malko raconta ce qui venait de se passer.

— *Holy shit !* soupira Robert Carver. Je vais avoir les Schlomos sur le dos. Et ils ne nous fileront plus rien. Vous pourriez reconnaître le tueur ?

— Bien sûr.

L'Américain sourit amèrement.

— C'est idiot, ce que je dis ... Personne ne va à Chiyah. C'est comme s'il était sur la lune. Ces enfants de salauds vont vite. Vous avez bien fait de ne pas intervenir. Même si on l'avait arrêté, cela n'aurait servi à rien. Nous n'avons aucun pouvoir de police.

La Chevrolet ralentit brutalement. Ils étaient pris dans la circulation de la corniche Mazraa. Aussitôt, les gardes du corps des deux autres véhicules sautèrent à terre et se mirent à courir le long de la voiture, armes à la main. Ce qui faisait un effet étrange, mais ne provoquait aucune curiosité de la part des passants. Ils en avaient vu d'autres.

— Il y a plus grave, dit Malko. Votre ami « Johnny » ...

Le chef de poste écouta, le visage fermé, le rapport de Malko sur sa rencontre avec Jocelyn Sabet. Le bout de son nez pointu en frémissait. Il arrêta Malko d'un geste :

— J'espère que vous n'avez pas gaffé ! À part vous, personne ne sait ici que je suis en rapport avec « Johnny ». Pour les maronites, le mot « Palestinien » est un mot obscène. Tout ça, c'est de l'intox. Il travaille vraiment avec nous. Ne vous laissez pas manipuler. C'est le seul sur qui je compte vraiment dans cette histoire, maintenant que le

colonel Jack est *out*. Mais cela doit rester hermétique, entre vous et moi.

— Et votre contact chiite ?

— Là, vous pouvez y aller ! assura Robert Carver. Je n'ai jamais parlé de Neyla à John Guillermin. *My God*, heureusement ...

— La Volvo, dit Malko, j'ai le nom du propriétaire. Karim Zaher.

Ils arrivaient à la hauteur de la Télévision, gardée par des M113 de l'armée libanaise. La Chevrolet stoppa, mais Robert Carver ne bougea pas, la main sur la poignée de la portière.

— Encore lui ! explosa-t-il.

— Vous le connaissez ?

— Et comment ! J'ai une fiche sur lui, longue comme l'annuaire du téléphone. C'est un des plus dangereux. L'immeuble où il vit à Chiyah est un véritable nid de vipères. Les Israéliens l'avaient déjà détruit en 73. Il abrite, d'après le B2, une équipe terroriste mixte d'Amal et d'Iraniens, avec quelques dissidents palestiniens formés par Abu Nasra. Il faudrait ... Un des deux téléphones de la voiture l'interrompt. Il écouta quelques instants et raccrocha, le visage sombre.

— C'était le B2. Le colonel Jack a pris six balles dans le dos. (Il secoua la tête et continua :) Voyez-vous, dans un pays normal, on téléphonerait à la police, qui cernerait l'immeuble, passerait ses occupants au peigne fin, arrêterait Karim Zaher, le propriétaire de la voiture, interrogerait le chauffeur et j'en oublie. Seulement, voilà, nous sommes à Beyrouth ...

— Les Libanais ne feront rien ?

— Si je gueule assez, une descente chez Karim Zaher. Après avoir prévenu les occupants pour ne pas faire de vagues. On trouvera quelques Kalachnikov, la presse phalangiste s'extasiera sur l'efficacité de la jeune armée libanaise, les politiciens se rengorgeront et la seule chance de détruire un terroriste sera qu'il s'étrangle de rire ...

Sous l'ironie cinglante, Malko sentait la rage et le désespoir du responsable de la CIA. Il avait vu de ses yeux les ruines de l'immeuble où avaient été ensevelis deux cent quarante-cinq Marines, le bureau vide en face de celui de Robert Carver était celui de John Guillermin. Le prochain coup pouvait être pour eux.

Une ambulance passa à toute vitesse, sirène hurlante, suivie d'une jeep bourrée de soldats.

— Ils nous tirent comme des lapins, conclut amèrement l'Américain.

Il ouvrit la portière, faisant entrer le bruit de la circulation, puis ajouta :

— Méfiez-vous de Jocelyn Sabet. Je vous l'ai dit. C'est une excitée et elle parle trop. Tellement pleine de sa cause qu'elle croit que tout le

monde pense comme elle. Finalement, la petite chiite est la plus « saine ». À ma connaissance, elle n'est pas « infectée ». Mais nous la mettons sacrément en danger. Ne lui en demandez pas trop.

Malko chercha le regard de l'Américain.

— Supposons que je réussisse à trouver Abu Nasra. Que faisons-nous ?

Robert Carver sourit froidement :

— Je vais trouver mon copain le major Edwards et je lui demande ses vingt meilleurs Marines. Ensuite, on liquide ces salauds ; il passe en conseil de guerre et je suis viré. Mais quel pied ...

Il descendit et la Chevrolet emportant Malko fit demi-tour seule, laissant sur place les deux véhicules de protection. La vie d'un simple « contractuel » de la « Company », même de luxe, ne valait visiblement pas celle d'un chef de poste ...

La rue Clémenceau, dans la partie longeant l'ambassade de France, aurait pu s'appeler « la rue sans joie ». Tous les accès en étaient interdits par des cubes de ciment surmontés de barbelés flanqués d'empilements de sacs de sable derrière lesquels étaient retranchés des soldats français à l'air farouche. Malko s'arrêta devant la boutique de décoration où travaillait Neyla, le contact de Robert Carver.

La plupart des vitres avaient été remplacées par des planches et les gravats de toutes espèces donnaient un air particulièrement lugubre à l'immeuble. Le seul signe de vie venait d'un coquet petit bunker, juste en face, protégeant l'entrée de l'ambassade. Malko se demanda quels clients pouvaient venir jusque-là ... il poussa la porte, découvrant un bric à brac de poufs, d'horreurs en cuivre, de djellabas *made in Japan*, d'objets artisanaux d'une laideur consternante. Une caissière mafflue lui jeta un regard torve et étonné. Un vieux Libanais dans un coin ne daigna pas se déranger. Malko s'engagea dans l'escalier montant au premier étage.

À mi-palier, il y avait une sorte de caverne d'Ali Baba avec des entassements de tapis, des tissus, des nappes. Une vieille femme en tripotait une, guidée par une vendeuse. Celle-ci se retourna, entendant du bruit. Malko vit un ravissant visage encadré de cheveux courts, avec de grands yeux de biche perverse en amande, une petite bouche épaisse et un regard accrocheur qui l'analysa en une fraction de seconde.

Un sourire chaleureux découvrit une petite incisive cassée, les yeux de biche décochèrent une œillade à embraser un vieux tas de cendres et la voix douce lança avec une intonation langoureuse :

— Je suis à vous tout de suite ...Derrière la formule banale, il y avait plus que de la politesse commerciale. Neyla séduisait comme d'autres respirent. Malko suivit du regard son déhanchement encore maladroît mais prometteur. Elle portait un pull recouvert d'un châle et un pantalon bouffant. C'est tout juste si elle n'arracha pas la nappe des doigts de la cliente potentielle ... Trois minutes plus tard, elle se campait devant Malko, enroulant ses épaules dans son châle d'un geste gracieux.

— Que cherchez-vous, monsieur ?

— Vous, dit Malko, je suis un ami de Robert Carver.

Une lueur effrayée passa dans son regard et elle murmura :

— Il ne faut pas venir ici.

— Où alors ?

Une femme apparut, majestueuse, l'air digne, drapée dans une robe noire. Elle sourit à Malko :

— Je peux vous aider ? Neyla ne connaît pas tout.

— Elle a l'air de se débrouiller très bien, affirma Malko en souriant à son tour.

La femme remonta les escaliers et Neyla chuchota aussitôt :

— Je sors dans une heure. Devant le cinéma Jeanne d'Arc, rue Sidani. Maintenant, partez.

La trépidation des groupes électrogènes secouait le trottoir comme un marteau-piqueur. Adossé à la vitrine du cinéma Jeanne d'Arc, Malko examinait les passants. Une heure et demie, et pas de Neyla ! Apparemment, la série noire continuait. Devant lui stationnait une longue limousine décorée de rubans blancs et de gerbes d'œillets : un mariage. La mariée apparut, avec sa traîne, sortant d'un immeuble dont il manquait la moitié de la façade ...Son regard revint à la rue. Il avait profité de son répit pour récupérer le 357 Magnum au *Commodore*. Le meurtre du colonel Jack était un avertissement assez précis. La main dans la poche de son trench-coat, il dévisageait chaque passant, examinant chaque voiture. Il sursauta quand une voix fraîche et essoufflée fit derrière lui :

— Pardonnez-moi, je suis en retard.

Neyla était métamorphosée. Le pantalon bouffant avait laissé la place à une jupe de cuir noir dont on voyait la souplesse à l'œil nu, soulignant des hanches en amphore et s'arrêtant très haut sur les cuisses bien galbées. Sous la veste, de cuir également, un chemisier de soie moulait une lourde poitrine qui bougeait librement. Le maquillage sortait tout droit de *Vogue*.

— Vous êtes superbe ! commenta Malko, sincèrement admiratif.

Neyla rougit comme une écolière et prit familièrement son bras.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je dois aller à l'université et avant passer dans une boutique.

Il se demanda ce qui lui restait encore à apprendre de la vie.

Comme beaucoup de Libanais, elle parlait un français un peu ampoulé, guindé. Ils remontèrent à pied jusqu'à la rue Hamra et elle poussa la porte d'une boutique de mode : Vanessa. Neyla se mit à discuter en arabe devant un sac de cuir noir, pour finalement sortir un billet de cinquante livres libanaises.

— Que faites-vous ? demanda Malko.

— Je donne des arrhes ...

Il prit le sac et le posa sur la caisse avec un sourire.

— Ce sera mon cadeau de bienvenue ...

— Vous êtes fou, il ne faut pas, protesta mollement Neyla.

Protestation purement symbolique. À peine le sac payé, elle transvasa ses affaires dedans et mit le vieux dans un paquet.

Quand ils ressortirent de la boutique, elle se pendit au cou de Malko et l'embrassa spontanément.

— Ce que vous êtes gentil !

Neyla savait y faire. Si elle était aussi bonne espionne que bonne femelle ... Elle soupira : Mon Dieu, je n'ai plus beaucoup de temps !

— Vous ne voulez pas déjeuner ?

Elle lui adressa un sourire provocant :

— Je ne déjeune jamais. La ligne. Mais nous pouvons prendre un verre au *Bristol*. Ils ont de bons cocktails.

Ils trouvèrent facilement un taxi. Le bar du *Bristol*, tout en boiserie, était aussi calme que sinistre. Neyla commanda un Bloody-Mary et se mit à aspirer des pistaches et des amandes à une vitesse impressionnante. Ce n'était pas la peine de ne pas déjeuner. Malko l'examinait, intrigué. Neyla était chiïte, comme les Iraniens. Une religion plutôt stricte. Or, la jeune vendeuse semblait se moquer des règles islamiques comme de son premier ayatollah. Tout en elle respirait l'Occident : le maquillage, les vêtements et la façon brûlante dont elle regardait les hommes. Elle avala un second Bloody-Mary.

— Vous habitez dans la banlieue sud ? demanda Malko.

Neyla secoua la tête.

— Oh non, j'habite pas loin d'ici, rue Clémenceau, avec ma famille. Toute seule je ne pourrais pas, les loyers sont trop chers.

— Ils vous laissent sortir ?

— Nous sommes très libres, dit-elle évasivement. Je fais des études en plus de mon travail. Je viens du sud, de Sidon, là-bas, c'est différent.

— Qu'est-ce que vous pensez des Iraniens ?

Elle pouffa :

— Ce sont des fous ! Des fous dangereux. Ils veulent que toutes les femmes portent le tchador, même les petites filles. Qu'on n'aille pas à la plage, des choses comme ça, qu'on ne danse pas. Jamais je ne pourrais vivre comme ça. Il y a plein d'agitateurs à Baalbek, dans la banlieue sud et même ici, à Beyrouth Ouest.

— J'aurais voulu bavarder avec vous plus longtemps, dit Malko. Êtes-vous libre pour dîner ?

— Il y a le couvre-feu.

— J'ai un laissez-passer.

Elle lui jeta un regard intrigué.

— Ainsi, vous travaillez pour M. Carver ?

— C'est un peu cela, dit Malko. Je suis sûre que vous pouvez m'aider. Je suis au *Commodore*.

— Très bien, dit-elle, je serai là à sept heures et demie. Maintenant, je file à l'université.

L'alcool avait rosi ses joues et elle avait encore plus de charme. De nouveau, elle l'embrassa en le quittant, appuyant cette fois ses lèvres sur les siennes un peu plus longtemps. Comme pour lui donner un avant-goût de ce qui l'attendait. Avant de monter dans son taxi, elle se retourna et lui adressa encore une œillade brûlante.

Il n'avait plus qu'à rentrer à pied au *Commodore*. Et à attendre que le mystérieux « Johnny » donne signe de vie. C'était, avec Neyla, pratiquement son seul fil conducteur, tout le reste étant « infecté », comme disait Robert Carver.

La nuit venait de tomber. Malko n'en pouvait plus d'attendre. Pour tromper le temps, il avait fait un tour avec Mahmoud dans le quartier des souks. Il acheta à la librairie du hall la dernière édition de *l'Orient-Le Jour*. Tout de suite un titre lui sauta aux yeux.

ATTENTAT À ACHRAFIEH.

Il lut l'article, la gorge nouée. Des inconnus avaient tiré une roquette de RPG 7 dans un appartement, tuant deux femmes : M^{me} Eliane Masboungi et sa fille.

Quand il reposa le journal, il avait envie de hurler de rage. Ce ne pouvait pas être une coïncidence. Il se rua sur le téléphone : le numéro de Jocelyn Sabet ne répondait pas. Il chercha également à joindre Robert Carver. Sans plus de succès. Mahmoud traînait dans le hall. Malko voulait aller à Achrafieh. Savoir ce qui s'était passé. Si Jocelyn, aussi, était à ce point sujette à caution, la situation était encore pire que le tableau brossé par Robert Carver.

CHAPITRE VI

La rue El Salam était aussi calme que lors de sa première visite. Il leva la tête vers l'immeuble où demeuraient les Masboungi, ne vit aucune lumière. Cette fois, il s'était muni d'une torche électrique, accessoire indispensable à la survie beyrouthine. Le 357 Magnum à la ceinture, il entreprit l'escalade des quatre étages plongés dans l'obscurité.

Le faisceau de sa torche éclaira sur le palier du quatrième une porte à demi arrachée de ses gonds. En même temps, un son connu se fit entendre : quelqu'un jouait de l'orgue, comme la veille. Il frappa, mais personne ne répondit, il poussa le battant et pénétra dans l'appartement. La musique s'amplifia. Il balaya de sa torche la pièce où il avait été reçu et aperçut tout de suite sur le mur l'impact d'une roquette. La pièce était jonchée de débris, la grande baie vitrée pulvérisée, le canapé où il s'était assis, déchiqueté.

Il régnait une odeur à la fois âcre et fade. Celle du sang et de l'explosif. Il appela :

— Il y a quelqu'un ?

L'orgue jouait toujours, une sorte de musique religieuse. Il se dirigea vers le fond de l'appartement, guidé par le son. Au bout d'un couloir, il aperçut une faible lueur. Un homme, assis devant un orgue sur lequel était posé un candélabre où brûlaient quatre bougies, lui tournait le dos. Des caisses et des valises encombraient un coin de la pièce. Il s'approcha et dut appeler :

— Monsieur Masboungi.

L'homme cessa de jouer et se retourna lentement. Il était presque chauve, avec un gros nez, des traits épais pleins de bonté, de lourdes poches soulignant les yeux et un regard éteint. Celui-ci se posa sur Malko, absent, ailleurs, sans la moindre curiosité.

— Bonsoir. Je ne vous avais pas entendu.

La scène était irréelle. Il parlait à Malko comme s'il le connaissait, les mains toujours posées sur le clavier.

— Monsieur Masboungi, dit Malko, je suis venu hier voir votre femme. Elle m'a communiqué une information importante. Je voudrais savoir ce qui s'est passé.

— Ce qui s'est passé ? répéta d'une voix lente le vieil homme. Ils ont tiré une roquette à partir de l'immeuble d'en face. Ma femme a été

touchée à l'épaule, déchiquetée, ma fille a reçu plusieurs éclats dans la tête. Elle est morte aussi. C'est tout. Moi, j'étais ici, comme toujours.

— Pourquoi a-t-on voulu les tuer ?

M. Masboungi fronça un peu les sourcils :

— Pourquoi ? Le savez-vous ?

Malko n'osa pas lui répondre, la gorge nouée. M. Masboungi secoua la tête avec accablement, et murmura :

— Moi, je ne le sais pas ... Nous devons partir après-demain. Définitivement. Tenez, je vais vous montrer ma clinique.

Il se leva, prit un album de photos et le posa sur l'orgue, le feuilletant devant Malko. Des ruines, des salles d'opérations dévastées, des planchers arrachés, des ouvertures sans fenêtre. Le chirurgien referma l'album et dit de la même voix absente :

— Je suis désolé, je n'ai rien à vous offrir à boire. Avant, nous étions très bien organisés ...

Comme si son visiteur n'existait pas, il se remit à jouer de l'orgue. Le même air lancinant. À quoi bon insister ? Le malheureux ne semblait plus avoir toute sa tête. Malko battit en retraite. Les deux femmes étaient mortes à cause de lui. Quelqu'un avait su qu'elles avaient parlé. Poursuivi par la musique, il regagna l'escalier. Mahmoud somnolait à son volant.

— Au *Commodore*, dit Malko.

Dès qu'il fut à l'hôtel, il se rua sur le téléphone. Ni Jocelyn ni Robert Carver n'étaient joignables. Dégouté, il n'avait même plus envie de voir Neyla. Impossible, pourtant, de décommander la jeune chiite. La sonnerie du téléphone le fit sursauter.

— Allô ?

Silence, puis une voix inconnue dit en anglais :

— C'est « Johnny ». C'est vous qui m'avez contacté ?

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite.

— Oui. Il faut que ...

— Demain, venez à cinq heures à la Cité Sportive Camille Chamoun. Il y a un char détruit au centre de la pelouse. Attendez là.

Malko ne put en savoir plus : « Johnny » avait déjà raccroché. Cela semblait en tout cas plus sérieux que ses contacts actuels. Pourtant, il ne pouvait pas négliger entièrement Neyla. Il avait prévenu Mahmoud qu'il avait fait la connaissance d'une fille ravissante et qu'il l'emmènerait dîner. À cause du couvre-feu, il avait besoin du chauffeur. De cette façon, il espérait que le Libanais ne se poserait pas de questions. Inutile qu'il en sache trop.

Quelques sifflements flatteurs saluèrent l'entrée de Neyla dans le

hall du *Commodore*. La jeune chiite arborait fièrement le sac offert par Malko et avait ajouté à sa tenue des bas noirs qui la rendaient encore plus provocante.

Même le perroquet en perdit la voix. La jupe de cuir noir, sur elle, était un véritable appel au viol.

— Où allons-nous dîner ? demanda Malko.

Elle eut une moue devant le restaurant chinois de l'hôtel où s'entassaient quelques journalistes.

— À l'ouest, il n'y a pas grand-chose. Il faut aller à l'est. *La Closerie*. C'est assez sympa.

Ils traversèrent tout Beyrouth en un temps record, dans des rues vidées par le couvre-feu, pour aboutir à une petite place provinciale, au cœur de la colline d'Achrafieh. *La Closerie* n'était éclairée que par des bougies et presque toutes les tables étaient occupées. Un grand bar sombre, près de l'entrée, abritait un bruyant groupe d'Américains. Malko et Neyla s'installèrent face à face. La jeune chiite posa sa main sur celle de Malko.

— Merci encore pour le sac.

Il n'osa pas lui dire qu'il attendait d'elle des choses beaucoup plus importantes qu'un remerciement. Sous la table, la jambe de Neyla frôla la sienne qui ne se déroba pas. Malko commanda une vodka, essayant de chasser de son esprit l'appartement dévasté des Masbouni et le vieil homme désespéré qui jouait de l'orgue.

La consommation d'alcool de Neyla aurait donné un infarctus à Khomeiny. À deux, ils étaient venus à bout de deux bouteilles de vin de la Bekaa, un rouge assez lourd, mais de bonne tenue.

Les doigts de Neyla étaient entrelacés aux siens et son regard brûlant ne le quittait pas. Ils échangèrent leur premier baiser par-dessus la table, et une coulée de plaisir glissa le long de l'épine dorsale de Malko. Le regard de Neyla chavira.

— Comme j'aimerais danser !

— Il y a encore des discothèques ?

— Une, fit-elle, le *Rétro*.

— Eh bien, allons-y !

Lui aussi avait envie de prolonger la récréation. À Beyrouth, on ne vivait pas au jour le jour, mais heure par heure. Il aurait le temps de « briefer » Neyla, avant qu'ils se séparent ...Dehors, l'Oldsmobile était la dernière. Mahmoud émergea d'un sommeil réparateur. Dès le premier virage qui les jeta l'un contre l'autre, Neyla demeura dans les bras de Malko. Même le passage d'un barrage, plafonnier allumé, n'interrompt pas son baiser.

L'entrée du *Rétro* évoquait plus la ligne Maginot qu'une boîte de nuit. Un M113, des sacs de sable, des soldats endormis ou envieux, dans un passage bordé de maisons détruites qui ressemblait à un coupe-gorge.

Il y avait plus de monde à l'extérieur qu'à l'intérieur : le *Rétro* était totalement vide, à part le personnel ... Une discothèque au demeurant moderne et bien décorée. Malko commanda une bouteille de Moët et Chandon et après l'avoir sérieusement entamée, ils se mirent à danser. Ou plutôt à se frotter comme des malades, sous le regard intéressé des garçons désœuvrés. Neyla respirait d'une façon saccadée, collée étroitement à Malko. Sa lourde poitrine s'écrasait contre lui et le cuir souple de sa jupe n'était pas un grand obstacle. Sur cette piste au sol lumineux, ils avaient la sensation irréaliste d'être seuls au monde au cœur de cette ville fantôme. Malko en eut soudain assez de cette exhibition.

— Rentrons, proposa-t-il.

Neyla suivit docilement. Les soldats n'avaient pas bougé. Mahmoud, impassible, les ramena. Beyrouth semblait calme, à part le cérémonial de barrages. Neyla s'était assoupie sur l'épaule de Malko. Elle se réveilla en sursaut quand la voiture s'arrêta.

— Où sommes-nous ?

— Au *Commodore*.

— Ah bon !

Enroulée à Malko, elle traversa le hall désert sans un regard pour le réceptionniste. Dans la chambre, elle se réveilla d'un coup, arrachant presque la chemise de Malko. Emmêlés comme des pieuvres, ils se déshabillèrent mutuellement. Neyla glissa à genoux, promenant sa bouche épaisse sur tout le corps de Malko pour engloutir finalement sa virilité qu'elle se mit à flatter à petits coups de langue pressés. Elle avait un corps lourd, ferme, avec des seins coniques et durs qui jaillissaient de son chemisier comme des animaux vivants. Elle se mit ensuite à secouer furieusement le membre de Malko, comme si elle voulait l'arracher puis, le mordit, et finalement, le supplia avec des mots crus de le lui enfoncer dans le ventre ... À peine l'eut-il pénétrée que dix griffes se plantèrent dans son dos, striant ses épaules, ses hanches, ses reins tandis qu'elle se démenait sous lui comme un cheval qui veut se débarrasser de son cavalier.

Ses cris devaient traumatiser encore plus le perroquet fou. Malko la retourna et la heurta, durci, au creux des reins, puis la reprit. À chaque coup de boutoir, Neyla bondissait, avec un grognement furieux, griffant le drap. Elle lui échappa, se remit sur le dos et l'étreignit sauvagement, lui labourant la nuque, les yeux fous. Ses seins coniques semblaient bourrés de silicone, tant ils étaient durs, les pointes dressées comme des crayons marron. Puis, elle le repoussa et

l'enjamba, se laissant tomber sur lui. Elle se mit alors, au paroxysme de l'excitation, à remuer d'avant en arrière, les deux mains crispées sur ses seins, jusqu'à ce qu'elle s'effondre avec un cri sauvage, trempée de sueur.

Un volcan !

Malko avait l'impression d'être passé dans une essoreuse. Si Neyla se donnait toujours ainsi, ce n'était pas étonnant qu'elle soit bien habillée. Maintenant, elle gisait sur le ventre, les cheveux collés par la transpiration en travers du lit, respirant lourdement comme si elle était atteinte d'asthme. Il voulut la secouer, mais elle ronflait déjà, l'orgasme se combinant avec le vin de la Bekaa et le champagne pour faire un puissant somnifère.

Il alla prendre une douche : son corps était strié de marques rouges comme s'il avait été fouetté.

À son tour, il se coucha, prêtant l'oreille à quelques lointaines explosions. Quelle journée !

Une exquise morsure lui transperça le bas-ventre et il ouvrit les yeux. Avec la lenteur hiératique d'une hétaire consciencieuse, Neyla était en train d'engloutir sa très belle érection matinale. À jeun et sans maquillage, elle paraissait encore plus sensuelle, avec ses traits enfantins et ses yeux de biche cernés. Malko crut qu'il allait défaillir dans sa bouche. Il la caressa à son tour et découvrit que l'aube n'empêchait pas les sentiments. Elle commença à gémir, à se tordre pour lui échapper mais, au summum de sa forme, il entra en elle d'un coup, lui arrachant un rugissement de plaisir.

Ce fut une cavalcade sans faute jusqu'à ce que l'orgasme de Neyla le soulève du lit. Ils se rendormirent et c'est le téléphone qui les réveilla. Robert Carver. Neyla, appuyée sur un coude, parcourait tendrement sa poitrine de petits coups de langue, tandis qu'il parlait au chef de station. Malko écourta par discrétion.

— C'est bon de faire l'amour avec toi, dit-elle ensuite. J'ai eu l'impression de mourir de plaisir ... Beaucoup d'hommes me prennent pour une pute, mais ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais fait semblant.

Les cernes mauves sous ses yeux plaidaient en sa faveur. Elle s'étira, faisant saillir ses seins coniques.

— Tu ne risques pas de problèmes avec tes parents ? demanda Malko.

Elle secoua ses boucles défrisées par la transpiration.

— Non, à cause du couvre-feu, je reste souvent dormir chez des copines. Je n'ai pas de laissez-passer, moi.

— Je pourrais probablement t'en avoir un, dit Malko. Il faudrait

que tu m'aides avant de ...

Il s'interrompit devant l'expression de Neyla. Ses prunelles s'étaient assombries. Ses lèvres se mirent à trembler et ses yeux s'humectèrent. Les épaules secouées de sanglots, elle s'effondra sur le lit, hoquetante. Il dut la consoler de longues minutes avant qu'elle ne consente à relever un visage ruisselant de larmes.

— Qu'y a-t-il ?

Elle eut une moue enfantine.

— J'avais oublié. Je pensais que je te plaisais. Que tu avais envie de faire l'amour avec moi, de me faire des cadeaux.

— Les deux sont vrais, assura Malko. Tu fais merveilleusement bien l'amour. Je n'ai pas voulu gâcher notre soirée en parlant d'autre chose. Mais ...

Elle se leva et alla s'essuyer le visage. Puis, elle lui fit face, les yeux rouges, les lèvres gonflées.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tu as entendu parler de John Guillermin ? L'Américain qui a été assassiné.

— Oui, par les journaux.

— Je recherche celui qui l'a tué. Le meurtre a été commandé à partir de la banlieue sud. Karim Zaher y est mêlé. Il se prépare autre chose, d'encore plus grave. As-tu une possibilité de savoir quelque chose ?

— Peut-être, dit-elle, l'air effrayé.

— Tu connais quelqu'un ?

— Oui. Un garçon. Un chiite. Il est amoureux de moi. C'était un des gardes du corps de Karim Zaher. Maintenant il est chez Amal. Il me téléphone souvent.

— Fais attention, dit Malko. Ils sont sur leurs gardes.

— Je sais. Je les connais mieux que toi.

Elle enfila son chemisier, puis ses escarpins et commença à se coiffer. Malko avait un peu honte. Ses coups de griffes le brûlaient comme un reproche muet. Il revit en un éclair le colonel israélien basculer dans la poubelle, six balles dans le dos. Il confiait à Neyla une mission éminemment dangereuse. Mortelle. Seulement, lui tout seul était incapable de pénétrer le quartier chiite. Il rejoignit la jeune femme dans la salle de bains. Elle achevait de se maquiller. Leurs regards se croisèrent dans la glace. Doucement, il emprisonna ses seins dans ses mains, les caressant d'un mouvement presque imperceptible. Instinctivement, elle se cabra contre lui, collant ses fesses pleines à son ventre, jusqu'à ce que sa vigueur lui revienne.

— Je suis pressée, fit-elle, la boutique va ouvrir.

Sans répondre, il la fit pivoter. Les yeux de biche étaient encore troublés par le plaisir et les larmes. Il éprouva quelque chose de

profond, soudain. Leurs bouches s'écrasèrent l'une contre l'autre. Leurs ventres se trouvèrent et il la pénétra, elle sur la pointe des pieds, le dos appuyé au lavabo. Ils firent l'amour lentement, jusqu'à ce qu'ils explosent ensemble. Malko n'arrivait plus à se rassasier de son corps. C'est Neyla qui le repoussa avec un sourire d'excuse.

— Il faut que je parte. Ce soir, j'irai à Bordj El Brajne. Je t'appelle ensuite.

La pluie, le cloaque. Des trombes d'eau noyaient de nouveau Beyrouth. Du coup, les bombardements avaient cessé. L'Oldsmobile de Mahmoud se traînait sur la corniche Maazra, bordée des vestiges des immeubles détruits, en direction de l'ambassade US.

Un coup de klaxon impérieux força l'Oldsmobile à se ranger. Une BMW blanche les doubla, et une fille blonde adressa à Malko de grands signes en souriant. La voiture était conduite par un homme. La BMW s'arrêta un peu plus loin et la fille, par gestes, lui fit signe d'en faire autant. Intrigué, Malko jeta à Mahmoud :

— Arrêtez-vous.

Il descendit, bravant les rafales de pluie et de vent et courut jusqu'à la BMW. La porte arrière était ouverte. La fille souriante lui cria quelque chose qui se perdit dans le grondement de la circulation. Malko fut croisé par une espèce de clochard qui dansait tout seul sous la pluie, nu-tête, avec un chandail de marin, essuyant au passage les pare-brise des voitures en stationnement, en dépit du déluge ! Il s'approcha de la fille.

— Que voulez-vous ?

Elle sourit.

— Faire votre connaissance.

Il n'eut pas le temps de répondre. Quelqu'un venait de le saisir par-derrière, avec une force herculéenne, le décollant du sol, lui immobilisant les bras le long du corps. Tandis qu'il se débattait, celui qui le tenait – il sentit l'odeur mouillée de la laine – le faisant tourner, lui heurta brutalement le crâne au montant de la BMW. Du coin de l'œil, il vit Mahmoud qui courait vers lui, puis il eut un éblouissement, ses jambes se dérobèrent sous lui. Déjà, son agresseur l'enfourna dans la BMW, la tête la première ! Au passage, il aperçut le visage de la fille blonde qui ne souriait plus du tout. Il sentit vaguement qu'elle basculait sur lui et que la voiture démarrait en trombe. Puis deux pouces habiles appuyèrent sur ses carotides. Ceux de la fille. Son cerveau, privé de sang, cessa de fonctionner, un voile noir passa devant ses yeux et il perdit connaissance.

CHAPITRE VII

Malko éprouva d'abord une sensation d'étouffement, comme s'il était en train de se noyer, puis cela se transforma en une angoisse diffuse, rappelant un cauchemar d'enfant, lorsqu'on tombe dans un puits sans fin. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'il avait les yeux grands ouverts mais qu'il ne distinguait qu'un noir si opaque qu'il en semblait presque solide. La tête lui tournait.

Il voulut bouger, mais n'y parvint pas. Là encore, il lui fallut un long moment pour définir sa position. Attaché de façon très serrée sur un siège très dur, le cou pris dans un lien souple qui lui laissait tout juste la liberté pour respirer. Il ne souffrait pas, à part une vague nausée et une migraine. Il essaya en vain d'ouvrir la bouche : un large sparadrap était collé sur ses lèvres. Il prit soudain conscience du plus étonnant : il n'entendait rien ! Cette absence de sensations essentielles provoquait une impression bizarre d'apesanteur, de vide.

Peu à peu la mémoire lui revint. La corniche, son kidnapping. Où se trouvait-il ? Qui l'avait enlevé ? Depuis combien de temps était-il là ? Autant de questions auxquelles il ne pouvait répondre ... Il sentit un contact contre son cou, puis brutalement, une lumière éblouissante remplaça le noir, à tel point qu'il eut un mouvement de recul. On venait de retirer la cagoule qui l'encapuchonnait, comme on libère un faucon pour la chasse ! Puis, on arracha le sparadrap et des boules de mastic enfoncées dans ses oreilles.

Il lui fallut d'interminables secondes, pour comprendre que la lueur aveuglante venait d'un projecteur braqué sur lui, dont le faisceau se mit à chauffer douloureusement son visage. Derrière, il devina plusieurs silhouettes. Puis le projecteur s'éteignit. Des taches brillantes continuèrent à danser dans ses prunelles.

— Que faisiez-vous chez Jack ?

La voix claqua comme un coup de fouet, lourde, un peu grasseyante, dans un anglais teinté d'accent. Malko baissa les yeux le temps de voir les bracelets de cuir l'immobilisant à un siège qui ressemblait à celui d'un dentiste. La question venait de dévoiler la personnalité de ses kidnappeurs : des Israéliens. Quand il les releva, sa vision était redevenue presque normale. Il les distingua nettement tous les quatre : trois hommes et une femme. Un grand blond aux yeux bleus, un brun qui avait l'air d'un Arabe et un gros à la peau jaunâtre,

celui qui avait parlé. La fille était appuyée au mur, fumant nerveusement, le fixant d'un regard assombri par la haine. Plutôt belle, en dépit de son visage plat et de son nez tourmenté de boxeur : mince, bien moulée dans son jean et un gros pull de laine noire. Elle écrasa sa cigarette et vint se planter en face de Malko.

— C'est vous le salaud qui les a menés à Jack ?

— Laisse-le, interrompit le gros d'un ton apaisant.

La fille s'écarta. Malko, complètement remis, mais la tête encore embrumée, cherchait à comprendre. Pourquoi les Israéliens l'avaient-ils enlevé ? Il tourna la tête vers celui qui était intervenu. Les trois hommes tournaient autour de lui, comme des fauves autour d'un bon repas.

— Nous sommes en Israël ? demanda-t-il.

Tel-Aviv n'était guère qu'à cent kilomètres de Beyrouth.

Sans répondre, le blond alla à la baie et écarta les rideaux d'un geste théâtral, découvrant un promontoire, une route en contrebas et la mer. Il tendit le doigt vers la droite.

— Là-bas, c'est Jounieh, à gauche Beyrouth.

Donc, il était toujours au Liban. Malko remarqua que ses interlocuteurs étaient armés. Des pistolets passés à même la ceinture sous le pull. Probablement des gens du Mossad.

— Pourquoi suis-je ici ?

La fille surgit comme une furie.

— Parce que tu es responsable de la mort de Jack ! lança-t-elle. Comment l'ont-ils trouvé, hein ?

— Qui, ils ? demanda Malko.

Le gros Israélien secoua la tête avec un air de commisération.

— Tu sais bien, le copain de tes copains, Nazem Abdel-hamid.

Malko baissa les yeux. Comment connaissaient-ils l'existence de contacts avec le Palestinien ? Celui que Robert Carver, le chef de poste de la CIA semblait considérer comme un allié. Il connaissait la paranoïa des Israéliens pour tout ce qui était palestinien. Une chose le troublait, cependant. Le colonel Jack était bien mort. Tué devant ses yeux. Sa présence pouvait n'être qu'une coïncidence. Mais si les accusateurs disaient vrai ? S'il avait conduit ses assassins au colonel israélien, c'était grave. Il pensa au carnet noir de John Guillermin. Ses interlocuteurs en ignoraient visiblement l'existence. Il voulut bouger et réalisa qu'il était toujours attaché.

— Détachez-moi, avant de parler, fit-il sèchement, nous sommes alliés, il me semble.

Il y eut une discussion animée en hébreu entre les trois hommes, puis finalement, à regret, le blond défit ses liens sous l'attention haineuse de la panthère. Malko chercha le regard du petit gros, qui semblait se donner un grand mal pour comprimer sa personnalité.

C'était le chef. Malko frotta ses poignets endoloris, se leva, fit quelques pas jusqu'à la baie vitrée. Apparemment, il se trouvait dans une villa privée, un poste secret du Mossad en zone chrétienne. Derrière lui, la voix de l'Israélien lança plus doucement :

— Notre camarade Jack était à Beyrouth depuis trois ans. Personne n'était arrivé à le repérer. Vous arrivez, vous allez le voir et hop ... Il est liquidé.

Malko se retourna.

— Vous savez qui l'a tué ?

L'Israélien haussa les épaules.

— Qui ? Quelle importance ? Un petit voyou d'Amal à qui on a donné un pistolet avec un silencieux et mille livres libanaises. Deux cents pistolets sont entrés dans les quartiers sud, ces dernières semaines. Dans le coffre de la voiture d'un député pro-communiste. Vous savez ça ?

— Non, avoua Malko. Mais vous ne m'avez pas répondu ...

Le gros se planta devant lui, le visage levé.

— Pas encore. Jusqu'à une période récente personne en dehors de nous ne savait qui était Jack. Les Américains nous ont cassé les pieds pour qu'on les branche sur lui. Tel-Aviv nous a donné l'ordre de céder. Maintenant, il est mort. Parce que vous êtes en contact avec des gens infectés ... Comme Nazem Abdelhamid. Ses gens vous ont suivi. Ils devaient avoir quelques doutes. Ça a suffi. Un ou deux recoupements et hop ... On perd un camarade.

Malko secoua la tête.

— Il y a un trou dans votre histoire. Je n'ai jamais rencontré ce Nazem Abdelhamid.

Le gros fronça ses énormes sourcils.

— Jamais ?

— Jamais.

Silence pesant. Cela gênait visiblement l'Israélien de le traiter de menteur. Il frotta son menton, pensif, et continua brusquement en allemand, avec un accent yiddish prononcé, mais d'une voix beaucoup plus amicale :

— Vous le rencontrerez ... Parce que nous savons que votre maison a des contacts avec lui. Ils croient qu'il est de leur côté.

— Pourquoi m'avoir enlevé de cette façon ?

— Quand on l'a fait, on ne vous avait pas encore criblé. Maintenant nous savons qui vous êtes. Nous vous respectons. Mais la perte de Jack est un coup très dur. Il connaissait Beyrouth Ouest comme sa poche. Et puis, c'était un merveilleux ami. Je vous crois, mais il faut nous aider à retrouver ses assassins.

— Avec plaisir, dit Malko, mais comment ?

Il hésitait à parler de la filature qui l'avait mené à Chiyah.

— Nous connaissons l'équipe de Nazem Abdelhamid. Ils ont monté le coup de l'ambassade et les deux explosions du 23 octobre. Ce sont les meilleurs techniciens. Sans eux, il n'y a plus de terrorisme possible.

Troublé, Malko revit sa conversation avec Robert Carver. Il ne put s'empêcher de remarquer :

— La « Company » semble croire le contraire. Sinon, ils auraient cherché à l'éliminer aussi ...

L'Israélien haussa les épaules avec une expression apitoyée :

— Ils n'y connaissent rien. Comme en Iran, en Égypte, au Vietnam. Ce type parle bien anglais, alors ils pensent que c'est leur copain. Il leur balance quelques tuyaux minables pour les appâter. En réalité, il prépare son coup. Un gros coup contre les Américains.

Les trois hommes tournaient autour de lui, se relayant, l'intoxiquant, gentils, persuasifs, fumant, offrant des cigarettes, sautant sur une digression, revenant au sujet. Finalement le gros porta l'estoc, ses yeux noirs plongés dans les yeux dorés de Malko.

— Il faut nous aider à trouver Nazem Abdelhamid. Nous avons les moyens de le mettre hors d'état de nuire. Nous le kidnapperons et l'emmènerons en Israël. Il parlera. Et vous aurez réussi votre mission. Maintenant, Rachel va vous ramener à votre hôtel. Appelez-moi.

Il lui tendit un morceau de papier que Malko prit machinalement. On lui fit prendre un escalier et ils débouchèrent dans un petit jardin. Rachel était déjà au volant d'une *station wagon*. Tout sourires. Ils descendirent une mauvaise route en lacets qui débouchait à Antelias, sur la route côtière Beyrouth-Jounieh. La jeune femme semblait beaucoup moins énervée.

— Il faut me pardonner, dit-elle soudain. Je suis très émotive. Jack était un vieil ami. Nous avons été un peu brutaux, mais nous sommes en guerre.

La circulation sur la route du bord de mer était intense. Beaucoup de camions. C'est là, paradoxalement, qu'on sentait le moins la guerre, malgré les obus qui tombaient de temps en temps. C'était la zone chrétienne aisée. Rachel semblait s'alanguir ; plus ils approchaient du centre de Beyrouth, plus elle se détendait, entretenant une conversation légère. Quand ils atteignirent la rue Hamra, Malko avait l'impression qu'ils venaient de coucher ensemble. La jeune femme stoppa assez loin de l'hôtel *Commodore*, expliquant :

— Je ne vais pas plus loin, c'est dangereux.

Spontanément, elle l'embrassa sur la joue et Malko descendit. Elle eut encore le temps de lui adresser un petit signe joyeux, avant que la *station wagon* ne disparaisse au coin de Hamra. Beau travail d'intox. Il était sûr de pouvoir la mettre dans son lit. Pour les Israéliens, « Johnny » valait bien une petite prime. Il hâta le pas. Il était à peu près certain que la perte du petit carnet noir de John Guillermin avait

causé la mort du colonel Jack. Mais ce que les Israéliens pensaient de « Johnny » et le rôle qu'ils lui attribuaient le troublait. Il avait hâte d'obtenir des éclaircissements.

— Ils sont dingues ces Schlomos ! explosa Robert Carver. Dès qu'on parle de Palestiniens, ils voient rouge. Il ne faudrait pas me prendre pour un con ...

— Loin de moi cette pensée ... affirma Malko.

Le chef de poste de la CIA en bavait d'indignation. Le « kidnapping » de Malko l'avait outragé. Son bureau avec ses épais rideaux verts et ses sacs de sable respirait décidément la sinistrose. Ce n'était pas le M16 posé sur la table basse qui détendait l'atmosphère.

— « Johnny » est un Palestinien modéré, expliqua l'Américain, la race que détestent les Israéliens et les Syriens. Il a tout le monde au cul. La « Company » aide un peu ses copains, à Tunis et en Europe et lui nous renvoie l'ascenseur.

— Vous êtes donc certain qu'il n'est pour rien dans la mort du colonel Jack ?

Robert Carver s'empourpra.

— Vous savez foutre bien que ce pauvre John – Dieu ait son âme – a déconné. Je vous remercie de l'avoir couvert. Les Schlomos auraient été trop contents de nous traiter d'incapables.

— Oui, mais c'est « Johnny » qui porte le chapeau ...

— Ils lui collent tout sur le dos, *anyway* ...

— Encore une chance que John Guillermin n'ait pas eu les coordonnées de votre ami « Johnny ».

L'Américain gloussa avec tristesse.

— Il ne risquait pas. « Johnny » est un vrai professionnel. Je n'ai jamais su où il se terrait. Il ne donne jamais deux rendez-vous au même endroit.

— Le nom des deux femmes qui avaient vu la Volvo, les Masboungi, n'était pas sur le carnet de John, remarqua Malko. Vous avez vu ce qui leur est arrivé ?

— Parlez-en à cette folle de Jocelyn Sabet ! C'est une preuve de plus que beaucoup d'officiers libanais, même dans le B2 sont en contact avec nos adversaires. Le pire : nous débouchons sur le vide. La Sûreté n'interrogera même pas Karim Zaher. Il est protégé par l'immunité parlementaire. Dans un pays où les dernières élections remontent à douze ans ...

— Et Neyla ?

— Vous l'avez vue ?

— Oui.

L'œil de l'Américain s'humidifia.

— Elle est superbe, non ? Et pas infectée comme beaucoup de maronites. Heureusement que je ne l'ai pas balancée à John.

Depuis qu'il avait découvert Neyla, Malko s'expliquait mieux la prudence du chef de station : il avait surtout voulu conserver à son usage personnel un coup fabuleux. Les Voies du Seigneur sont impénétrables. Neyla devait sa survie à son tempérament volcanique.

— À propos, dit Malko, il y a quand même une bonne nouvelle : je vois « Johnny » tout à l'heure.

Le visage de Robert Carver s'illumina.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ! Surtout, faites gaffe aux Schlomos.

Malko se leva et rétorqua :

— Et vous, ne notez pas trop de choses.

L'homme qui se faisait appeler Abu Nasra était penché sur les agrandissements photographiques des pages du carnet de John Guillermin. Leur examen avait déjà donné de bons résultats, mais ce n'était pas terminé. Les yeux fatigués, il s'interrompit pour fumer une cigarette, en contemplant les vagues grises de la Méditerranée. L'immeuble où il se cachait était situé un peu en retrait de la corniche du Général de Gaulle dans le quartier des ambassades, une enclave du PSP de Jumblatt, ce qui assurait sa sécurité. Les locaux étaient officiellement loués à la mission commerciale iranienne. Une vingtaine de Hezbollahis venus de Téhéran assuraient la sécurité rapprochée de Abu Nasra, en plus de ses hommes à lui.

Il était arrivé à Beyrouth Ouest sans trop de problèmes. Sa présence y était indispensable, pour coordonner les efforts d'une centaine d'agents lancés dans un travail de fourmi, afin de réussir ce qui allait être le couronnement de sa carrière de terroriste.

Seulement, de nombreux grains de sable pouvaient se glisser dans la mécanique, jusqu'à la dernière seconde. Le souci d'Abu Nasra était de les éliminer systématiquement et féroceement. John Guillermin, le colonel Jack et quelques autres plus obscurs avaient été neutralisés, mais il ne sous-estimait pas les Américains. Ils avaient de l'argent, de bons professionnels et la volonté de se venger.

On frappa à la porte.

— Entre ! cria Abu Nasra.

C'était un courrier en treillis militaire, avec un rapport. Une synthèse de quelques informateurs bien placés. Soulignant un nouveau danger. Celui qui avait pris la place de John Guillermin et se montrait déjà très actif. Abu Nasra avait besoin de quelques jours encore. Il se

rassit, écarta les photos qui encombraient le bureau et commença à prendre des notes, afin d'organiser l'élimination de ce nouvel adversaire.

CHAPITRE VIII

— Jésus-Christ ! Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Il n'y a personne ...

Mahmoud venait de quitter l'avenue Camille Chamoun pour se garer sur l'esplanade couverte de gravats où se dressait la carcasse détruite de la Cité Sportive Camille Chamoun, un superbe stade dont ne restaient que des morceaux de béton.

— On m'a dit qu'il y avait des choses intéressantes à y voir la nuit, dit Malko.

Mahmoud le fixa, l'air comiquement inquiet.

— Monsieur Malko, vous ne m'avez pas payé d'avance, je ne peux pas vous laisser aller là-dedans ... Je ne verrai jamais mon argent.

— Priez Allah, conseilla Malko. Qu'il me protège. À tout à l'heure.

— Jésus-Christ ! Vous êtes fou !

Aucun taxi n'avait voulu conduire Malko dans la banlieue sud et il avait dû se replier sur Mahmoud. Le Libanais était quand même payé par la « Company », même s'il avait d'autres employeurs. Il ne se risquerait pas à une trahison trop ouverte.

Le stade, jusqu'en 1982 le plus grand dépôt de munitions palestinien, avait depuis été écrasé, déchiqueté par les bombes israéliennes. Les gradins de béton s'étaient effondrés, les uns sur les autres, les blocs de ciment jonchaient la pelouse centrale et les tribunes avaient été complètement aplaties.

Malko s'enfonça dans les gravats, gagna ce qui avait été jadis une entrée, se faufila entre les structures ravagées, escalada des plaques de béton, évitant les trous, les fers perçants comme des épées, grimpant à quatre pattes, jusqu'à ce qu'il atteigne l'intérieur d'où il dominait l'ancienne pelouse rectangulaire. Plusieurs véhicules détruits pourrissaient dans l'herbe haute. Le silence était absolu, impressionnant. « Johnny » avait bien choisi son endroit ... Malko redescendit avec précaution à travers les gradins disloqués jusqu'à la pelouse spongieuse, creusée d'excavations et de fossés. Contournant une ambulance percée comme une écumoire, il se dirigea vers la droite où il apercevait la carcasse rouillée, déchenillée, d'un char T54 soviétique. La tourelle du char, renversée, le canon éclaté, gisait un peu plus loin. Le 357 Magnum qui pesait dans sa poche lui semblait bien dépassé dans ce décor apocalyptique. Malko s'arrêta et regarda

autour de lui. Personne ! Son cœur commençait à battre un peu plus vite ... Soudain, au moment où il s'y attendait le moins, quelque chose bougea dans le char détruit. Le canon noir d'un Kalachnikov émergea puis une voix lança en anglais :

— *Don't move !*

Une frêle silhouette s'extirpa de la carcasse rouillée et Malko vit apparaître un jeune garçon sanglé dans une tenue vaguement militaire qui le menaçait de son arme. Il sauta à terre, enfonça le canon de son arme dans l'estomac de Malko, et poussa alors un coup de sifflet strident. Trois autres jeunes garçons semblèrent surgir du sol. L'un le fouilla, le dépouilla de son arme et de tout son argent puis le poussa en avant.

Ce n'était pas le moment de discuter.

— « Johnny » ? demanda Malko.

Le gosse ne répondit pas, mais, avec son arme, lui fit signe de l'accompagner. Ils se dirigèrent vers les gradins, en face du char, et se faufilèrent entre deux plaques de béton presque verticales et tantôt à quatre pattes, tantôt se glissant entre les blocs déchiquetés ils progressèrent comme des troglodytes, entre des parois suintantes d'humidité dans une clarté grisâtre, pour atteindre un escalier très raide. Ils descendirent dans les entrailles du stade détruit. Un gosse poussa une porte et Malko découvrit une pièce de ciment nu, encombrée de caisses, au mur, un grand poster de Yasser Arafat, barbu et souriant, au-dessus d'une caricature anti-israélienne, des grabats, quelques meubles en bois, des armoires métalliques. Ce devait être l'ancien vestiaire du stade. Un homme attendait, appuyé à une table. Son visage évoquait vaguement un batracien, avec des yeux proéminents pleins d'intelligence, un nez busqué et une grande bouche mobile. Trapu, il portait une veste en lainage vert, avec de curieux bottillons assortis, pas de cravate, un pantalon de flanelle. Son apparence soignée contrastait avec le désordre de la petite pièce. Malko aperçut un briquet en or posé sur la table, à côté d'un paquet de Dunhill rouge. Un sourire distendit encore davantage la grande bouche.

— Bonjour, je suis « Johnny ».

Le gosse qui s'était caché dans le tank détruit posa sur la table le 357 Magnum et l'argent de Malko, puis lui et ses copains s'éclipsèrent, laissant les deux hommes en tête à tête.

— Comment va M. Carver ? demanda « Johnny ».

— Il a besoin de vous.

Le Palestinien hocha la tête, pensivement.

— Soyez plus prudent que John Guillermin. Il paraît que Abu Nasra a trouvé des informations importantes sur son cadavre. C'est très fâcheux.

Décidément, tout le monde était au courant. Malko s'abstint de répondre. « Johnny » tira sur sa cigarette.

— J'ai eu des informations ces derniers jours, annonça-t-il. Les gens d'Amal ont remis aux Iraniens un entrepôt blindé jadis utilisé par les Palestiniens, à Hadeth, afin de préparer une grosse opération.

— Qui la prépare ?

« Johnny » eut un sourire amusé.

— Abu Nasra, voyons ! C'est le chef de mission de toutes les opérations qui se déroulent dans le Grand Beyrouth. Il a la confiance des gens de Téhéran. Un bon technicien. Il a été formé à l'École de Kiev, en Union Soviétique, à toutes les techniques des explosifs. Son échelon principal est dans la Bekaa, à Baalbek.

— Où se trouve-t-il ?

Le Palestinien jeta un nouveau coup d'œil amusé à Malko.

— Comme moi : nulle part. Quelque part dans Beyrouth, mais vous ne le trouverez pas ! Si on prétend vous mener à lui, ce sera un piège. Il est trop bien protégé. C'est l'homme le plus précieux pour les Iraniens. Il a déjà fait sauter l'ambassade américaine et les camps des Marines et des paras français.

— Avez-vous des détails sur cette opération ?

« Johnny » prit son briquet et joua avec quelques instants avant de répondre :

— Dans la banlieue sud, ce n'est que le dernier échelon. Il faudrait aller à Baalbek. Moi, bien sûr, je ne peux pas m'y rendre, c'est chez les Syriens. Toute la préparation « lourde » se fait là-bas.

Baalbek ! Malko y était allé jadis, avec une créature de rêve⁽¹²⁾. Les choses avaient bien changé.

— À Baalbek, remarqua-t-il, il faut des informateurs.

— J'en ai, dit « Johnny ». Si vous prenez le risque d'aller là-bas, je peux vous aider.

— Comment ?

— Quelqu'un sait ce qui se prépare. Un ami. Si on le contacte sur place de ma part, il parlera. (Il regarda sa montre.) Maintenant, je dois partir. Je ne reste jamais longtemps dans le même endroit. Je vous rappellerai demain entre six et sept. Vous me direz ce que vous avez décidé pour Baalbek.

— Merci, dit Malko.

« Johnny » lui tendit son revolver et son argent.

— Attendez pour me remercier. Et surtout, n'essayez pas de revenir ici tout seul. Tous les chemins d'accès qui mènent à cette cache sont piégés. Ces gosses sont très ingénieux, ils ont l'habitude ...

Il ouvrit la porte et Malko aperçut dans la pénombre un garçon accroupi, appuyé sur son Kalachnikov. « Johnny » lui ébouriffa affectueusement ses cheveux frisés.

— C'est Farouk, mon copain. Il parle bien anglais, vous savez. Hein, Farouk, tu parles anglais ?

— *Yeah !* fit le gosse en se relevant.

— Qui sont-ils ? demanda Malko. Que font-ils ici ?

— Ce sont des Palestiniens, comme moi, expliqua « Johnny ». Ils habitaient Sabra et Chatila. Leurs familles ont été tuées, les bombardements israéliens ou les phalangistes. Ils ne veulent plus vivre dans leur taudis. Ils ont trouvé des armes, ici, un abri et ils se louent.

— À qui et pour quoi faire ?

Le Palestinien eut un sourire un peu triste.

— Pour tuer, bien sûr, ou poser des explosifs. À tout le monde, sauf aux Israéliens et aux phalangistes. Mais, de temps en temps, ils doivent se faire manipuler ... Ils ont tous entre dix et quatorze ans, comme Farouk. Ils sont courageux, fous et désespérés. Ils ne survivent pas trop mal. Ils ont des filles, du haschich de la Bekaa et assez d'argent pour manger. Ce sont mes amis.

Farouk écoutait gravement, appuyé sur son Kalachnikov, comme un vieux guerrier.

— Personne ne s'occupe d'eux, ne vient les déloger ?

— Non, dit « Johnny », ils sont trop dangereux.

Ils reprirent le même chemin et émergèrent quelques minutes plus tard sur la pelouse. Le Palestinien serra la main de Malko et disparut dans les failles du béton. Malko mit dix minutes à regagner le monde extérieur, oppressé par cette ambiance de fin du monde. Mahmoud l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie.

Il restait à trouver un moyen d'aller à Baalbek.

Malko avait presque oublié l'invitation à dîner de Jocelyn Sabet lorsqu'elle l'appela dans sa chambre pour le prévenir qu'elle était dans le hall. La rage le reprit aussitôt : la jeune phalangiste semblait bien responsable de la mort des Masboungi.

Elle était très élégante dans un tailleur-smoking noir, les cheveux tirés, un maquillage léger. Malko attendit d'être dans la Mitsubishi rouge pour dire ce qu'il avait à dire ... Jocelyn Sabet écoutait sans ralentir. Il vit seulement sa bouche se crispier rapidement. Puis, elle tourna la tête vers lui :

— Vous ne pensez quand même pas que c'est moi ?

— Peut-être pas, dit Malko. Mais quelqu'un dans votre entourage. Les yeux noirs de la jeune femme flamboyèrent de rage.

— Je vais appeler tout de suite celui qui m'a communiqué le renseignement. Il travaille à la Sûreté. C'est un de ses subalternes qui a trahi. On va le trouver et s'en occuper.

— Cela ne ressuscitera pas les Masboungi, remarqua Malko.
Jocelyn Sabet s'arrêta pour montrer son laissez-passer à un barrage, alluma le plafonnier et lança :
— Non, mais cela fera un traître de moins.

C'était un dîner très chic, à part les lampes à butane posées sur les guéridons et la terrasse en ruine dévastée par un obus. Comme d'habitude, on avait refait le Liban autour des mézés.

Jocelyn, après s'être éclipmée au téléphone, à la fin du repas, le surveillait du coin de l'œil, plus stricte que les autres invitées dégoulinantes de bijoux et de strass ... Comme on était loin de la Cité Sportive ... Pourtant la guerre était présente : dans un coin, un professeur de médecine gémissait sur sa faculté écrabouillée. Tous ceux qui étaient là avaient perdu soit un parent, soit un ami, au cours de ces huit ans de guerre civile, mais personne n'en parlait, renforçant sa pudeur au J & B.

Jocelyn rejoignit Malko. Les yeux brillants, tendue, elle réchauffait entre ses longs doigts un verre de Gaston de Lagrange :

— Je saurai demain pour les Masboungi.

Un gros Libanais jovial les rejoignit. Jocelyn lui demanda :

— Qu'est-ce que tu deviens, Rachid ?

— Je reviens de Baalbek !

Malko dressa l'oreille :

— Vous êtes allé visiter les ruines ?

Jocelyn éclata de rire :

— Les ruines sont fermées ! Là-bas il n'y a plus que les Syriens, les Iraniens et les voleurs de voitures. C'est sûrement pour ça que Rachid y a été.

— Comment cela ?

— La guerre ne ruine pas tout le monde, expliqua Jocelyn. Il y a un gang dirigé par un certain Abu Chaki. Ses hommes volent les voitures à Beyrouth, surtout dans le quartier chrétien, les Mercedes, les Porsche, les BMW. Grâce à ses complicités chez les druzes, il les fait passer dans la Bekaa. Il revend les plus belles aux Syriens et démonte les autres pour les pièces. Rachid approuva :

— C'est vrai. On m'avait volé la mienne, mais je l'ai récupérée, parce que j'ai fait vite. J'ai trouvé quelqu'un qui m'a conduit chez Abu Chaki, à Baalbek. Je lui ai offert cinq mille livres s'il « retrouvait » ma voiture. Je suis revenu avec ! Bien sûr, il me la revolera, mais cela me donne un peu de temps ...

Une explosion proche arrêta toutes les conversations. Les vitres tremblèrent. Un ancien ministre, à côté de Malko, annonça avec un

sourire très mondain :

— Tiens, une fusée Grad. Ils sont en avance ce soir.

Jocelyn prit le bras de Malko.

— Rentrons, le Ring va devenir dangereux.

Il y avait toujours ce délicat passage d'est en ouest. Il la suivit. D'ailleurs la soirée se terminait.

Des soldats endormis les stoppèrent à l'entrée du Ring, leur assurant que tout allait bien. C'était vraiment la voie la plus sinistre de Beyrouth, avec ses deux murailles noires de ruines où se terraient des miliciens d'Amal. Jocelyn Sabet ne semblait pas avoir conscience du danger.

— Chez moi, à l'ouest, on ne craint rien, affirma-t-elle.

Sans qu'elle lui ait demandé son avis, ils se retrouvèrent dans un appartement cossu, aux murs couverts de tableaux modernes, de profonds canapés. Jocelyn semblait y vivre seule. Elle apporta une vodka à Malko, mit un disque de musique classique et allongea ses jambes sur la table basse. La vague d'érotisme qui les avait jetés l'un vers l'autre à leur première rencontre semblait retombée. À moins que le fantôme de Mona n'inhibe Jocelyn Sabet. Celle-ci se versa un dernier verre de Gaston de Lagrange qu'elle mit à réchauffer entre ses doigts fins. Malko était trop fatigué pour vraiment lui faire des avances. Ils demeurèrent silencieux un long moment, dérangés seulement par la sonnerie du téléphone.

Jocelyn répondit, puis raccrocha quelques instants plus tard, l'air bouleversé.

— Vous vous souvenez, du couple avec la grosse femme en noir ? Ils sont morts. Ils ont reçu une fusée Grad sur leur voiture, en rentrant. C'est terrible.

Il n'y avait rien à dire. C'était Beyrouth. Malko pensa de nouveau à Baalbek. Il fallait coûte que coûte organiser son expédition. Jocelyn alluma une cigarette, les yeux brillants de larmes. Sa main tremblait.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Beyrouth ? demanda Malko.

Elle secoua la tête, trop émue pour répondre, puis lâcha d'une voix étranglée :

— Je ne veux pas devenir une Arménienne. C'est mon pays. Je suis une Arabe.

— Mais les Arabes veulent vous tuer ...

— Nous survivrons, dit-elle, les chrétiens ont toujours survécu.

Malko ne répondit pas ; il imaginait ce corps délicat, déchiqueté par une bombe, ou écartelé par une baïonnette. Tout le monde se massacrait allègrement, au Liban. Jocelyn écrasa sa cigarette.

— Je vais vous raccompagner.

Neyla avait la prunelle plus ravageuse que jamais. Malko ne lui demanda pas ce qu'elle avait fait de sa nuit. La jeune chiite avait des valises sous les yeux et les lèvres encore gonflées. Comme si le plaisir n'arrivait pas à la quitter. Elle jeta un coup d'œil à la boutique d'où elle venait de sortir, après avoir pris rendez-vous au téléphone avec Malko, et soupira :

— J'en ai assez de passer huit heures par jour là-dedans pour mille deux cents livres par mois ...

Familièrement, elle prit le bras de Malko et annonça :

— J'ai faim. Tu connais le *Beyrouth Cellar* ? Nous avons le temps, je ne vais pas à l'université aujourd'hui.

Il ne connaissait pas. Ils prirent un taxi, bien que le *Cellar* soit assez proche. Malko se demandait si les Israéliens le surveillaient. Dans cette ville fourmillant de barbouzes de tous poils, c'était impossible de savoir qui travaillait pour qui. En tout cas, Neyla semblait parfaitement détendue. Plusieurs voitures immatriculées CD 105 – le numéro de l'ambassade US – stationnaient devant le *Beyrouth Cellar*, sorte de brasserie où une faune bruyante déjeunait au coude à coude. Malko la laissa commander un steak et du vin rouge avant d'attaquer :

— Tu es allée à Bordj El Brajnech ?

Neyla baissa les yeux, et rougit un peu.

— Oui. J'ai passé la nuit là-bas.

— Avec ton ami ? Celui d'Amal.

— Oui.

Malko retint les questions qu'il avait sur les lèvres.

Neyla semblait gênée. Elle but une grande rasade de vin rouge, comme pour se donner du courage, puis sourit à Malko :

— J'aime bien ici ...

Bien que musulmane, elle semblait parfaitement à l'aise dans cet environnement chrétien. Au moins aussi provocante que les plus salopes des maronites, avec ses grands yeux de biche vicieuse.

Devant l'interrogation muette de Malko, elle se pencha et murmura par-dessus la table :

— Ils préparent quelque chose. Ils ont volé une benne à ordures ...

CHAPITRE IX

Malko avait déjà vu les grandes bennes jaunes qui parcouraient parfois Beyrouth, escortées par l'armée. Bourré d'hexogène, un véhicule de ce type, pouvait constituer une arme terrifiante, dont on ne se méfiait pas. Le brouhaha du restaurant couvrait leur conversation.

— C'est ton ami qui ...

— Oui, reconnut Neyla. C'est un fanatique. Il hait les Israéliens et, encore plus, les Américains. À seize ans, il appartenait déjà au parti communiste. Il veut que je l'épouse.

— Tu sais où est cette benne ?

— Oui, souffla-t-elle. Mais je ne peux pas aller là-bas avec toi. C'est trop dangereux. J'essaierai de t'expliquer.

Malko leva les yeux et vit soudain Mona, l'hôtesse de l'air, moulée dans une robe de jersey rouge, accrochée au bras d'un grand jeune homme au nez d'aigle qu'elle lâcha pour se ruer sur Malko.

— Malko ! Jocelyn m'a dit que vous aviez quitté Beyrouth ... La garce !

Malko l'embrassa et elle s'enroula autour de lui, disant à voix basse :

— Je vous appelle. Ou vous passez me voir.

Il se retourna vers Neyla et ils continuèrent leur repas en silence, car ils étaient maintenant encadrés de voisins qui entendaient toute leur conversation. Ensuite il demanda un taxi qui les ramena au *Commodore*. Neyla se déshabilla, l'air ailleurs. Elle s'anima pour prendre Malko dans sa bouche, l'exciter consciencieusement, mais ses gestes semblaient mécaniques. Elle ne se donna même pas la peine de feindre le plaisir. Le volcan était provisoirement éteint ... Ensuite, elle alluma une cigarette, étendue nue sur le lit et jeta un regard en coin à Malko.

— Tu pourrais avoir un visa pour l'Amérique ?

Il ne s'attendait pas à sa question. Voilà ce qui la tracassait.

— Pourquoi veux-tu aller là-bas ?

Elle hocha la tête.

— Tu vois, j'ai peur. Ils vont gagner, les fous, les rétrogrades. Mon ami m'a dit que je ne devrais pas boire d'alcool, ni porter des vêtements aussi provocants. La vie deviendra impossible. Jamais, je ne

mettrai un tchador ... En Amérique, je me débrouillerais.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Robert Carver ?

— Je sais qu'il ne me le donnera pas. Il a besoin de moi ici. Il me pressera comme un citron.

Belle lucidité. Malko en profita.

— Je pourrai t'aider si tu m'aides. Il faut que j'aille à Baalbek.

Elle lui jeta un regard intrigué.

— C'est dangereux ! Il y a beaucoup d'Iraniens. Ils tiennent la ville. Qu'est-ce que tu veux faire là-bas ?

— Rencontrer quelqu'un.

— Ah.

— Alors ?

— Les Syriens ne te laisseront pas passer.

— Si, j'ai une idée.

Il lui raconta l'histoire d'Abu Chaki et des vols de voitures.

— Je te ferai passer pour mon interprète, dit-il. Tu gagneras 10 000 livres et ton visa.

Une lueur incrédule passa dans les beaux yeux noirs.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle posa sa cigarette et se coula contre lui, collant sa bouche épaisse à son cou.

— Je t'aime bien, tu sais. Robert Carver me prend pour un animal. Ce n'est pas de ma faute si je suis pauvre et s'il faut beaucoup d'argent pour vivre à Beyrouth. Mon père ne peut rien me donner. Je suis sûre que je pourrais faire fortune en Amérique.

— Sûrement, fit Malko, mi-figue, mi-raisin.

Elle le griffa.

— Salaud ! Je ne suis pas une pute.

Il la reprit dans ses bras, puis ils se battirent en jouant et, sans vraiment savoir comment, ils se retrouvèrent en train de faire l'amour. Cette fois, Neyla reprit une partie de ses moyens ... Encore un peu essoufflée, elle dit à Malko, dans un baiser humide :

— Après-demain, je ne travaille pas, il faudrait partir très tôt, parce qu'il y a beaucoup de barrages sur la route. Mais il faut faire attention. La Bekaa est pleine d'officiers de renseignement syriens, ils savent tout ce qui se passe.

Malko ferma les yeux. Il ne restait plus qu'à prévenir « Johnny ». Et à prier tous les dieux sadiques qui se penchaient sur le Liban ...

Le téléphone sonna pile à sept heures. « Johnny » était un homme sérieux.

— J'ai besoin de vous voir, dit Malko, pour le déplacement dont nous avons parlé. Je dois y aller demain. Est-ce que c'est possible ?

Le Palestinien sembla surpris.

— Je ne sais pas encore, dit-il. Voyons-nous, dans une demi-heure. Sur la corniche Mazraa, à côté du cinéma *Salwa*, il y a un petit restaurant de *chawarmas*, *Chez Hassad*. Soyez là.

Malko prit son 357 Magnum. Il était en ville et pas à l'abri d'un attentat. La circulation en fin de journée était démente, surtout vers le passage du Musée, ralentie par les barrages pourtant symboliques de l'armée libanaise. Il laissa Mahmoud cinq cents mètres avant le lieu du rendez-vous, partant à pied sous une pluie diluvienne.

Chez Hassad, les clients faisaient la queue devant un cuisinier en train de découper habilement en fines lamelles un mouton tournant sur une broche verticale. Malko, bousculé par les clients affamés, fit le pied de grue jusqu'à ce qu'on le tire par la manche. Un gamin mal vêtu, le visage fermé comme un sphinx, qui, dès qu'il eut attiré son attention, traversa la grande avenue, l'entraînant à sa suite, dans un quartier musulman aux ruelles étroites.

Ils arrivèrent devant un porche où veillait un jeune milicien aux lunettes à la Trotsky, un Kalachnikov à l'épaule et un pistolet dans la ceinture. Le gosse lui parla à l'oreille et il laissa Malko entrer dans le vieil immeuble où l'ascenseur était en panne. Ils montèrent les cinq étages à pied. Au dernier, les inévitables gardes bardés d'armes, stationnaient sur le palier. On les introduisit dans un intérieur vieillot, style petit-bourgeois cairote. La silhouette trapue de « Johnny » apparut, toujours souriant, et il fit pénétrer Malko dans une pièce encombrée de dossiers.

— Je suis chez un ami, expliqua-t-il. Ici non plus, ne cherchez pas à revenir. Cela serait dangereux pour vous ...

— Vous avez ce qu'il faut pour Baalbek ?

Ils s'assirent et une femme muette apporta un plateau avec du thé. Dans un mouvement, Malko aperçut la crosse d'un 45 glissé dans le dos du Palestinien. « Johnny » se méfiait. Il parlait lentement, le regard sans cesse en éveil. Qu'un homme aussi recherché soit resté vivant, cela signifiait une prudence de serpent ...

Il but un peu de thé avant de répondre :

— Oui, dit-il, je n'ai pas eu de contact direct, parce que le téléphone ne fonctionne pas, mais j'ai pu envoyer un messenger sûr. Vous partez demain matin, très tôt ?

— Oui.

— Seul ?

— Non.

Il expliqua la présence du chauffeur et de Neyla, l'astuce de la voiture volée. Après avoir quitté Neyla, il avait foncé à l'ambassade

US d'abord pour rendre compte de l'histoire de la benne. Ensuite, afin de débloquer cinq mille livres libanaises en billets, son indispensable alibi. Robert Carver lui avait fourni également les caractéristiques et la photo d'une BMW volée à l'attaché commercial trois jours plus tôt. « Johnny » approuva.

— Celui que vous allez rencontrer appartient à Amal islamique, expliqua-t-il. Il prend un risque énorme en vous parlant. En ville, c'est impossible. Les Hezbollahis ont des espions partout. C'est un expert en explosifs et c'est la raison pour laquelle ils le gardent. Mais ils se méfient de lui.

— Où vais-je le voir ?

— En arrivant, allez à l'hôtel *Palmyra*. Demandez Sayed. Dites-lui que vous voulez voir Nabil Moussaoui. Il comprendra. Ensuite, allez vous promener dans les ruines de Baalbek, elles sont fermées maintenant. Celui que vous devez voir vous y rejoindra.

— Comment me reconnaîtra-t-il ?

« Johnny » sourit.

— Vous serez le seul étranger ... Surtout avec une femme. Bonne chance. Attention aux Syriens, ils contrôlent tout. J'espère que votre voyage sera intéressant ...

Ils se serrèrent la main. Malko redescendit. Au premier, plusieurs hommes armés discutaient dans un appartement, la porte ouverte. Dehors, il releva à tout hasard le numéro de l'immeuble et le nom de la rue avant de retrouver Mahmoud qui l'attendait en bâfrant son habituel *chawarma*.

Le chauffeur ne paraissait pas chaud pour l'expédition à Baalbek, bien que Malko ait prétexté la récupération de la BMW de l'attaché commercial.

Malko allait descendre dîner rapidement lorsque le téléphone sonna. La voix fraîche de Rachel, l'Israélienne.

— Je passais par là, dit-elle, nous pouvons prendre un verre ?

— Pourquoi pas ? dit Malko. Rendez-vous au bar.

Le perroquet sifflait toujours comme un fou, un vrai bombardement à lui tout seul. Rachel se hissa sur son tabouret avec une lenteur calculée, découvrant une bonne partie de ses longues jambes. Une jupe serrée mettait en valeur les hanches minces et le pull noir moulait la petite poitrine. Le sourire éblouissant dont elle gratifia Malko aurait fait fondre quelqu'un de moins averti. Ils commandèrent un J & B et une vodka et trinquèrent.

— Vous avez de mauvaises fréquentations, soupira la jeune femme.

— Ah bon ?

— Vous savez chez qui vous étiez aujourd'hui ?

Il se raidit. Ainsi, ils le suivaient bien !

— Non.

— L'immeuble où vous aviez rendez-vous est celui du député communiste Karim Zaher.

Malko dissimula son étonnement, soudain mal à l'aise. La Volvo grise de l'attentat contre John Guillermin appartenait à Karim Zaher ...

— Ah ?

— Cet immeuble fait partie de ceux que nous surveillons en permanence. Tsahal⁽¹³⁾ a quitté Beyrouth, mais nous sommes encore là, nous. Qui alliez-vous y voir ?

— Puisque vous êtes au courant de tout, remarqua Malko, vous devriez le savoir ...

La jeune femme ne releva pas, lui jetant un regard noir :

— Je suis sûre que c'est ce salaud de Nazem Abdelhamid.

Ils s'affrontèrent du regard quelques instants, puis le sifflement strident du perroquet fit tomber la tension.

Malko était plus perturbé qu'il ne voulait le montrer. Et si « Johnny » était vraiment de l'autre côté ? Il l'envoyait au massacre à Baalbek. La jeune femme dut sentir son trouble, car elle se pencha sur lui :

— Nous vous estimons, nous ne voulons pas qu'il vous arrive quelque chose. Je vous le dis, le chef, c'est Abdelhamid. Aidez-nous à le prendre, nous démonterons tout ...

Il ne répondit pas. Elle but son verre d'un coup, dit avec un sourire ironique :

— Je ne vous offre pas de dîner avec moi. Mais vous avez mon téléphone ; appelez-moi.

Elle traversa le bar avec une ondulation provocante. Une des pièces du mortel théâtre d'ombres où se débattait Malko. Robert Carver lui avait expliqué que la villa où il avait été « interrogé » était une enclave israélienne officiellement destinée aux officiers de presse de Tsahal délivrant des visas pour franchir les barrages au Sud-Liban. En réalité, une base du Mossad dont les agents grouillaient encore à Beyrouth.

Neyla bâilla et reposa sa tête sur l'épaule de Malko. Elle s'était pratiquement rendormie dans la voiture. Mahmoud conduisait à toute vitesse, en direction de l'est. Le couvre-feu venait d'être levé, mais la circulation était encore nulle. Pas d'obus, non plus. Les jumblattistes

dormaient. Il allait faire un temps superbe. Ils longèrent le port, puis, tout de suite, Mahmoud lança l'Oldsmobile à l'assaut du Meta, par des routes étroites et sinueuses, à travers la zone chrétienne. Quelques rares postes phalangistes. Ici, pas de destructions ou presque. Plus on montait, plus la vue de Beyrouth étalée d'est en ouest, magma blanchâtre et disparate, était splendide.

Mahmoud négociait chaque virage comme aux 24 heures du Mans. Les habitations se firent plus rares et on commença à voir des maisons détruites. Puis ils stoppèrent à un barrage, montrèrent leurs papiers à des soldats frigorifiés. Ils repartirent : le paysage n'avait pas changé, mais l'attention de Malko fut attirée par deux nouveautés : ici, il n'y avait presque plus de maisons et elles étaient toutes inhabitées. Ils se trouvaient dans le no man's land entre les lignes phalangistes et syriennes. Il allait très vite savoir si son amie Rachel se trompait ou non. Encore deux cents mètres et il aperçut des piles de pneus au milieu de la chaussée, un blockhaus sur le côté avec des soldats en tenue de combat striée de rose. Des Syriens. Mahmoud se retourna, avec un sourire un peu crispé :

— Attention, voilà le premier barrage syrien.

CHAPITRE X

Deux soldats syriens s'avancèrent, Kalachnikov braqué. Mahmoud descendit et ouvrit le coffre de l'Oldsmobile, puis le capot, tandis qu'un des Syriens passait sous le châssis un miroir attaché à un bâton. Toujours la peur des voitures piégées. Ensuite, la palabre commença.

Malko remit son laissez-passer délivré par le PSP allié des Syriens. Plongé dans une profonde perplexité, le soldat le retourna dans tous les sens, compara la photo à Malko, puis finalement le lui rendit. Il apostropha alors Neyla d'un ton méprisant. D'une voix mal assurée, la jeune chiite expliqua l'histoire de la voiture volée à Beyrouth, exhibant même la photo donnée par Robert Carver d'une BMW. Noyé sous le flot de paroles en arabe, le soldat syrien capitula.

— Ça va, commenta Mahmoud, ils ne sont pas trop méchants ce matin. Je leur ai dit qu'on allait seulement à Zahlé, dans la Bekaa. Ils s'en foutent.

La radio de la voiture était branchée sur Radio Liban. Il était six heures pile, le moment des informations. Soudain, alors que Mahmoud s'apprêtait à redémarrer, un des soldats syriens braqua son Kalach sur l'intérieur de la voiture et commença à trépigner sur place, hurlant, le visage crispé de fureur :

— Abu Ammar ! Abu Ammar !

Il fallut quelques secondes à Malko pour réaliser que la speakerine de Radio Liban venait de mentionner Yasser Arafat par son nom de guerre, « Abu Ammar », au cours du bulletin d'informations. Pour les Syriens, Arafat était devenu le traître, l'homme à abattre ... La musique fit place aux informations, mais le Syrien continua à menacer le poste de radio, le doigt sur la détente, couvrant d'injures l'invisible chef de l'OLP. Sans le canon de l'arme à deux centimètres de la tête de Malko, la scène aurait été comique.

Mahmoud coupa précipitamment la radio, puis se lança dans une grande tirade à l'intention du soldat, la main sur le cœur. Peu à peu, l'autre se détendit, et finit même par sourire. D'un geste magnanime, il leur montra la route et Mahmoud s'empressa de démarrer. Dès le premier virage, il se retourna vers Malko, hilare :

— Jésus-Christ ! Ce salaud a failli nous faire faire demi-tour !

— Comment l'avez-vous calmé ?

— Je lui ai dit que j'étais sunnite comme lui, que Abu Ammar était un chien ...

— Mais je croyais que vous étiez chiite ?

— Je suis ce qu'il faut quand il faut, corrigea dignement le chauffeur. Je lui ai expliqué aussi que les étrangers étaient très généreux et qu'une autre fois, je lui rapporterais un transistor ...

— Au prochain barrage, éteignez la radio, conseilla Malko.

Ils montaient à travers le Meta et déjà, on apercevait la neige sur les crêtes. Des files de camions les croisaient sans cesse, venant de la Bekaa. Quelques kilomètres plus loin, nouveaux soldats. Trois Syriens frigorifiés, sur une crête, autour d'un brasero. Ils jetèrent un coup d'œil distrait au laissez-passer. Le premier check-point faisait tout le travail ... Et cela continua au rythme monotone d'un barrage tous les cinq kilomètres. La route sinuait dans la rocaïlle, contournant les pentes désertiques du Meta, les plaques de neige se faisaient plus nombreuses. Un Mig syrien passa au-dessus d'eux dans un hurlement de réacteur. Parvenus au sommet, après Aintoura, ils aperçurent sur l'autre versant, à droite de la route, un immense tapis blanc et floconneux : la mer de nuages qui recouvrait la Bekaa, la vallée la plus riche du Liban.

— Zahlé est là-dessous, expliqua Mahmoud. J'espère qu'ils ne vont pas nous stopper.

Au bout d'une descente abrupte, ils découvrirent Zahlé, encore noyée de brume : la grande ville chrétienne de la Bekaa, enclavée dans la zone musulmane. Des postes syriens ralentissaient la circulation, mais on les laissa passer. Ensuite, la route filait tout droit jusqu'à Baalbek, soixante kilomètres plus loin, le long de la vallée semée des

mêmes barrages. À chaque uniforme syrien, le cœur de Malko battait un peu plus vite : ils se trouvaient chez l'ennemi. Si un officier de renseignement syrien apprenait sa présence, il n'était pas près de revoir le château de Liezen. D'habitude, les Syriens commençaient par crever les yeux de leurs prisonniers de marque. Juste pour les mettre dans l'ambiance ...

Neyla se réveilla, blottie contre Malko et machinalement, posa une main possessive sur lui. Sournoisement, dans le dos de Mahmoud, elle entreprit de le masser. Malko était cependant trop concentré sur ce qu'il avait à faire pour apprécier à sa juste valeur cette caresse matinale. Neyla renonça, au grand dam de Mahmoud, qui surveillait son manège dans le rétroviseur et regretta visiblement de ne pas voir la suite.

— Regardez ! lança-t-il soudain.

Malko aperçut alors le plus grand cimetière de voitures de son existence. Des milliers et des milliers de carrosseries entassées des deux côtés de la route, comme une muraille.

— D'où viennent-elles ?

— Abu Chaki ! fit Mahmoud. Il vole les voitures, vend les plus belles aux Syriens et désosse les autres pour les pièces détachées. La police de Beyrouth est impuissante ici.

C'était saisissant. Les carcasses rouillées s'entassaient sur des kilomètres et des kilomètres. Le brouillard se levait, révélant un ciel bleu. Neyla se redressa, et bâilla :

— J'ai faim !

— Il faut attendre Baalbek, dit Malko.

La route se séparait en deux. La branche ouest continuait directement sur la Syrie, celle de l'est faisait une boucle pour atteindre Baalbek. Nouveau barrage. Cette fois, le gradé syrien fut un peu plus méfiant. Mahmoud dut expliquer que Malko, journaliste, avait rendez-vous avec un dirigeant chiite d'Amal, à Baalbek. Le Syrien les regarda partir pensivement et Malko le vit décrocher un téléphone ... Il n'aimait pas cela du tout : il n'y avait qu'une seule route pour regagner Zahlé. Facile à surveiller.

Des champs verdâtres s'étendaient, à perte de vue, jusqu'aux flancs des montagnes. Mahmoud les désigna avec un large sourire.

— Le pavot ! expliqua-t-il. Le meilleur du pays ! Les paysans sont furieux parce que les Hezbollahis iraniens parcourent la Bekaa en leur disant que Mahomet interdit la drogue ... Il y a peu de convertis.

Les Syriens contrôlaient maintenant une petite fortune.

La route se mit à monter légèrement et dans le lointain, sur la gauche, Malko aperçut des colonnades dorées sous les rayons du soleil levant : le site archéologique de Baalbek. Neyla ouvrait de grands yeux, n'ayant jamais vu que les ruines modernes de Beyrouth. Des

entrepôts et des garages bordaient la route, qui devint d'un coup très animée. À chaque croisement, des soldats syriens débonnairens réglaient la circulation, doublés par des miliciens barbus, farouches et imbus de leur force. Ils passèrent devant le mur d'une caserne décorée d'un énorme portrait de Khomeiny. Juste à l'entrée de Baalbek, Mahmoud annonça à voix basse, comme si on avait pu les entendre :

— Regardez à droite, les Israéliens !

Malko sursauta. Le Tsahal n'était quand même pas dans la Bekaa ! Il vit un enchevêtrement de poutrelles tordues, de murs écroulés, de débris, de voitures brûlées. Des miliciens étaient en train de fouiller des décombres : le résultat du dernier raid de Mirages israéliens ...

Pourvu que l'ami de « Johnny », son contact, ne soit pas resté sous les bombes. Sa tension ne tombait pas : cela se passait trop bien. Il allait savoir très vite de quel côté était vraiment « Johnny ». Baalbek apparut, tout en longueur, coincé entre les ruines et une colline pelée dominée par les hautes murailles de la caserne du cheikh Abdallah.

Mahmoud se retourna, visiblement soulagé.

— Nous sommes arrivés.

L'hôtel *Palmyra* avait connu des jours meilleurs. Une affiche en arabe, anglais et français accrochée à l'entrée recommandait poliment de ne pas pénétrer dans les lieux avec ses armes, l'hôtel étant sous la protection du CICR⁽¹⁴⁾.

Malko poussa la porte et frissonna : la température ne dépassait pas zéro à l'intérieur. Privé de clients depuis belle lurette, l'hôtel n'était pas chauffé. Désert. Un Libanais âgé, fripé comme une vieille pomme, surgit, muet d'étonnement devant ces étrangers.

— Des petits déjeuners ! réclama Malko.

Le vieux les amena dans une salle à manger sinistre, encore plus glaciale, où il se hâta d'allumer du feu dans la cheminée. Deux autres employés s'empressèrent, visiblement très intrigués. Malko en accrocha un :

— Est-ce que Sayed est là ? Je voudrais lui parler.

— C'est le vieux là-bas. Je lui dis.

Le vieil employé trotta jusqu'à leur table.

— Je viens voir Nabil Moussaoui, annonça Malko. Vous pouvez le prévenir ? Vers deux heures.

Sayed approuva silencieusement. Sans commentaires, mais il conseilla aussitôt avec insistance :

— Ne sortez pas seuls de l'hôtel sans escorte. Les Iraniens occupent Baalbek, ils ne veulent pas voir d'étrangers. C'est moi qui aurais des ennuis ...

— Mais les Syriens ...

Sayed eut un geste vague.

— À l'entrée et à la sortie, mais les Iraniens sont partout. Ils se sont installés dans l'ancien lycée et ont une permanence en face de la poste. Ils ont même rebaptisé la place du Marché, place Khomeiny et ont demandé à l'école des sœurs que les petites filles portent des tchadors à partir de huit ans !

Charmante ambiance ... Malko se réchauffa les mains aux coquilles des œufs à la coque. Il finissait son café quand plusieurs barbus, croulant sous les cartouchières, firent irruption dans la salle à manger, et s'installèrent à une table voisine. Tous arboraient des bandeaux rouges autour de la tête. Sur chaque crosse de Kalachnikov, il y avait, collée, l'effigie en couleur de Khomeiny ! Des Hezbollahis. Des Fous de Dieu.

Ils jetèrent des coups d'œil intrigués aux étrangers, mais cela n'alla pas plus loin. Malko se hâta quand même de quitter la salle à manger entraînant Neyla, décomposée. Il était à peine huit heures du matin. La jeune chiite expliqua à Sayed alors leur problème de voiture volée – couverture indispensable – et le vieux lui donna le téléphone de Abu Chaki, le voleur de voitures. Elle se mit au travail tandis que Malko se réchauffait aux faibles rayons du soleil levant. Baalbek se trouvait à mille mètres, il faisait un froid de canard. Neyla le rejoignit :

— J'ai averti Abu Chaki. Il va envoyer une voiture nous chercher. Pourvu que tout se passe bien.

Il n'y avait plus qu'à attendre. D'autres Iraniens arrivèrent, les premiers repartirent, dans un cliquetis d'armes inquiétant. Enfin, une vieille Mercedes à la tôle dentelée s'arrêta. Elle était conduite par un gros barbu, accompagné d'un milicien d'Amal, reconnaissable au portrait de l'imam Moussa Sadr collé sur sa crosse. Mahmoud alla aux nouvelles. C'était bien celui qu'ils attendaient. Ils s'entassèrent dans la Mercedes et prirent le chemin de la ville. Le centre était animé, avec partout des Iraniens en armes. Ils aboutirent dans une sorte de terrain vague à la sortie est, bordé d'une véritable montagne de carcasses de voitures. Un employé mal rasé les reçut dans un bureau minuscule, l'air méfiant.

Les palabres commencèrent en arabe. Neyla expliqua à Malko :

— Abu Chaki n'est pas encore là. C'est son assistant.

Neyla sortit la photo de la BMW, donna le numéro et raconta les circonstances du vol. L'autre prit quelques notes, indifférent, s'interrompant sans cesse pour répondre au téléphone. Le côté le plus sympathique de l'endroit était le poêle qui répandait dans la pièce une agréable chaleur. Un superbe Coran relié de vert trônait sur le bureau, sur une pile de papiers. Finalement, l'employé conclut qu'il fallait

effectuer des recherches, que toutes les voitures volées n'étaient pas proposées à Abu Chaki.

— Revenez vers quatre heures, proposa-t-il. Si nous avons la voiture, il faudra payer cinq mille livres. Êtes-vous d'accord ?

Neyla affirma qu'elle était d'accord et Malko exhiba les billets, ce qui détendit considérablement l'ambiance. Le Libanais leur offrit même un café amer à la cardamome. Celui-ci bu, Malko dit à Neyla :

— Avertissez-le que nous allons visiter les ruines, en attendant le rendez-vous de quatre heures.

L'employé affirma aussitôt qu'il préviendrait les Iraniens et qu'il n'y aurait pas de problème. Si on les arrêtait, il fallait dire qu'ils étaient les hôtes de Abu Chaki. Ils se levaient pour sortir, quand l'employé jeta une phrase en arabe et Neyla s'arrêta net.

— Attendez, dit-elle, il ne veut pas que nous sortions tout de suite.

Elle se rassit. Malko, resté debout, aperçut une animation inhabituelle près des voitures démolies. Un pick-up bondé d'Iraniens escortait une grosse Volvo rouge conduite par un seul homme. Les Iraniens repartirent et la Volvo se rangea au milieu d'autres voitures.

Malko se demanda pourquoi on les avait enfermés dans le bureau. Les Iraniens venaient-ils de livrer une voiture « préparée » que les hommes d'Abu Chaki allaient acheminer sur Beyrouth, grâce à leur filière ? Il essaya de relever le numéro de la Volvo rouge sans y parvenir.

Le mal rasé leur ouvrit la porte : la Mercedes qui les avait amenés était là. De nouveau, ils traversèrent Baalbek à toute vitesse jusqu'à l'hôtel *Palmyra*. Juste le temps de déjeuner et ensuite de se rendre aux ruines. Mahmoud annonça qu'il ne les accompagnerait pas. Prudent. Neyla semblait avoir perdu l'appétit, réalisant à quel point elle était impliquée maintenant dans une mission délicate. Elle demanda soudain :

— Si nous repartions ? J'ai peur. Les Iraniens sont très méfiants. Ils peuvent demander aux gens d'Amal de vérifier qui nous sommes et cela risque de tourner mal.

— Tout ira bien, affirma Malko.

Il savait que sa couverture de journaliste tiendrait en cas de vérification. Et il ne pouvait pas abandonner un rendez-vous aussi important. Il sortit de l'hôtel et regarda les ruines qui brillaient sous le soleil. Des Migs syriens passèrent très haut dans le ciel, laissant des traînées blanches de condensation.

Malko poussa la porte de bois menant à l'enceinte des ruines, flanquée d'un guichet depuis longtemps fermé. À l'extérieur, un vieux

chateau sur lequel les touristes se faisaient jadis photographier, broutait mélancoliquement une herbe rare. Une petite maison de conte de fées se dressait sur une pelouse au milieu de laquelle un homme était en train de remplir les écuelles d'une douzaine de chats. Il se redressa en apercevant Malko et Neyla, et s'approcha avec une expression surprise.

— Touristes ?

— Presque, dit Malko, nous venons à Baalbek pour affaires. Peut-on visiter les ruines ?

Les chats jouaient dans la carcasse trouée d'impacts de balles d'une vieille Dauphine. Le gardien eut un geste circulaire.

— Vous êtes chez vous ! Prenez votre temps, vous ne serez pas dérangés ...

Ils grimpèrent vers la partie la plus éloignée, un escalier gigantesque qui menait au terre-plein où se dressaient six colonnes, seuls vestiges du temple de Jupiter. L'ocre clair des pierres se mariait merveilleusement au ciel bleu. Les colonnes intactes étaient impressionnantes, d'autres renversées, semblaient avoir été foudroyées. Malko et Neyla stoppèrent au bord de l'esplanade d'où on distinguait Baalbek et la route la contournant, très loin en contrebas, comme dans un autre monde.

Où était celui qu'il devait rencontrer ? Le vieux Sayed avait-il pu avoir le contact ? Si Rachel avait raison, il ne viendrait pas, mais Malko signait son arrêt de mort en se trouvant dans ces ruines. Et par la même occasion, celui de Neyla. Il n'avait pu emporter d'arme, à cause des barrages ... Neyla s'appuya contre lui.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend, dit Malko. Une demi-heure. Si personne ne vient, nous retournerons à l'hôtel.

Ils s'assirent au soleil, sur une pierre vieille de vingt siècles et s'enlacèrent comme deux amoureux, au cas où on les aurait observés.

Environ vingt minutes plus tard, Neyla sursauta et se détacha de Malko.

— Regarde, sur l'escalier !

Il aperçut alors une silhouette en train de monter les marches menant à l'entrée du temple de Bacchus, aux parois encore presque intactes, légèrement en contrebas de l'endroit où ils se trouvaient. Malko et Neyla redescendirent, gagnant le second temple. Le nouveau venu avait disparu à l'intérieur. Ils le découvrirent en pénétrant à leur tour. Un homme jeune, vêtu d'un jean et d'un chandail rouge, immobile, contemplait la plaque offerte jadis par le Kaiser au maire de Baalbek. Les trois silhouettes semblaient écrasées par la masse imposante du temple. En se rapprochant, Malko vit la crosse d'un pistolet dépasser du chandail, accroché à un ceinturon flambant neuf.

L'homme se retourna : il avait une petite moustache, un visage en lame de couteau, grêlé de petite vérole et des yeux enfoncés à l'expression inquiète. Il dévisagea Malko de haut en bas, puis Neyla et s'approcha. Ses lèvres dessinèrent plus qu'il ne dit :

— « Johnny » ?

— *Aiwa*⁽¹⁵⁾, dit Malko.

Ce qui persuada son interlocuteur qu'il parlait arabe. Ce dernier se lança dans un flot de paroles à voix basse. Interrompu par Malko qui précisa, en anglais :

— Je ne parle pas arabe. Français ou anglais.

Il parlait français.

— Il faut faire vite, dit-il, je crois que j'ai été suivi.

Malko eut l'impression d'avaler une cuillerée de plomb.

— Qui ?

— Les agents de la Sécurité. Des Hezbollahis. Ils se méfient de nous.

— Vous avez des informations ? « Johnny » a dit que vous saviez beaucoup de choses.

Le Palestinien regarda derrière lui avant de dire à toute vitesse :

— Ils ont fait venir trois ULM de Téhéran, via Damas. Dans des caisses. Seuls quelques Syriens les ont vus. Même les Hezbollahis ne sont pas tous au courant, et encore moins les gens de Amal.

Le sang de Malko ne fit qu'un tour.

— Où sont-ils ?

L'autre tournait sans cesse la tête vers l'escalier.

— Je ne sais pas. Au début, ils étaient à la caserne Cheikh Abdallah. Puis, ils les ont remontés et déplacés. Je crois qu'ils se trouvent dans l'école de Brital, à dix kilomètres d'ici. On ne pourrait pas les détruire sans tuer des dizaines d'enfants.

Diabolique ...

Malko avait encore bien des questions à poser. Une légère exclamation de Neyla attira son attention.

— On vient ! Il y a des gens.

Il se retourna. Deux hommes grimpaient le monumental escalier menant au temple de Bacchus, sans se presser. Évidemment, il n'y avait qu'une seule issue, les quelques ouvertures dans la pierre donnant sur un à-pic de trente mètres.

L'ami de « Johnny » semblait paralysé, fixant les nouveaux arrivants comme s'ils étaient des diables. Malko dut le tirer par le bras, pour le faire redescendre sur terre.

— Qui va piloter ces ULM ? Et pour quoi faire ?

— Des Iraniens, murmura le Palestinien. Des militaires choisis pour leur dévotion à l'ayatollah Khomeiny. Ils sont tous partis pour Beyrouth hier ...

— Pour Beyrouth !

Son interlocuteur inclina la tête affirmativement.

— Oui. Les ULM doivent partir demain ou après-demain, par la route. Dans des camions syriens et des véhicules du PSP. Ils arriveront directement dans la banlieue sud de Beyrouth. Ils voyagent dans des camions, les ailes repliées, prêts à être utilisés en quelques minutes. Ensuite ...

— Ensuite, quoi ?

Les deux nouveaux venus se rapprochaient. Très jeunes, eux aussi, des tenues militaires, avec des ceinturons neufs où pendaient des étuis à pistolets. Des miliciens chiïtes. Les yeux du Palestinien roulaient dans leurs orbites, affolés.

— Ils les ont équipés avec de l'explosif et des roquettes, dit-il à voix basse.

— Contre quoi ?

Le Palestinien bredouilla :

— Je ne sais pas, c'est un secret très bien gardé. Il faut à présent que ...

Les deux miliciens étaient maintenant tout près. Malko intercepta leurs regards méfiants. Il était temps de réagir.

— Retournez-vous, dit-il au Palestinien, n'ayez pas l'air inquiet.

L'ami de « Johnny » obéit. Malko fit un pas de côté pour se trouver derrière lui. Aussitôt, un des deux hommes apostropha violemment le Palestinien en arabe. À l'expression de Neyla, il comprit que les problèmes commençaient. S'efforçant de sourire, il demanda en français à la jeune chiïte :

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Qu'il n'a pas le droit de parler à un étranger. Que la zone est interdite et que nous sommes sûrement des espions sionistes. Ils veulent nous amener à leur quartier général.

Le Palestinien venait de répliquer sur le ton de la dénégation indignée.

— Il prétend qu'il ne nous connaît pas, traduisit Neyla, mais ils ne le croient pas.

Malko regarda les lieux. Une seule sortie, devant laquelle se trouvaient les deux miliciens. L'un d'eux porta la main à sa ceinture. Les choses se gâtaient. Une fois arrêtés, ils étaient fichus. Les Syriens l'identifieraient et ne le relâcheraient jamais. L'information qu'il détenait maintenant pouvait sauver des centaines de vies et changer la politique libanaise. Seulement, il fallait la ramener à Beyrouth.

Autrement dit dans un autre monde.

Il lui restait quelques secondes pour agir. Un des miliciens était déjà en train d'ouvrir l'étui de son pistolet. Avant qu'il ait pu saisir son arme, Malko lança sa main droite en avant, saisit la crosse du pistolet

glissé dans la ceinture du Palestinien et s'empara de l'arme, un Tokarev.

Par ce geste, il créait une situation irréversible, d'où ils avaient une chance sur mille de sortir. Mais en ne faisant rien, c'était fichu, sans espoir.

Braquant le Tokarev sur les deux miliciens, il cria en anglais :

— Ne bougez pas ou je vous tue !

Les deux hommes s'immobilisèrent aussitôt. Heureusement, les parois du temple les dissimulaient au monde. Il ignorait cependant si les deux hommes étaient seuls, si les ruines n'étaient pas cernées. L'image de Rachel traversa son esprit. Les faits semblaient donner raison à la fille du Mossad : il était tombé dans un piège mortel ...

La scène demeura figée quelques secondes. Le Palestinien était blanc, les deux autres plutôt médusés. Très jeunes, ils semblaient dépassés par la situation. Neyla s'appuyait aux vieilles pierres, livide, une main devant la bouche. Malko cherchait désespérément une solution. Tout à coup, un des miliciens, ignorant l'arme braquée sur lui, fit un pas de côté et prit les jambes à son cou vers la sortie du temple. S'il s'échappait et donnait l'alarme, ils auraient en quelques minutes tous les Hezbollahis de Baalbek sur le dos. Malko leva son pistolet, ramena le chien en arrière, visant le dos de l'homme qui courait.

S'il appuyait sur la détente, la détonation immanquablement allait attirer l'attention.

S'il laissait le milicien s'échapper, les ruines seraient cernées en très peu de temps.

Son index poussa la détente de quelques dixièmes de millimètres. Il arrêta son geste, le cerveau en fusion. Quelle décision prendre ? Une fois engagé dans l'escalier monumental du temple de Bacchus, le milicien serait hors de portée.

CHAPITRE XI

Probablement pour voir ce que faisait Malko, le fugitif se retourna, sans cesser de courir. Son compagnon était toujours figé. Le voyant prêt à tirer, il fit un écart, mais son pied se prit dans une des rainures séparant les énormes dalles formant le sol du temple de Bacchus. Il trébucha et tomba avec un cri.

Le contact de « Johnny » se rua aussitôt dans sa direction. Il le rejoignit au moment où l'autre se relevait. Malko le vit prendre un poignard dans sa botte et le plonger à plusieurs reprises dans le cou de l'homme encore à terre, puis continuer à le frapper, au visage, au torse, au ventre, comme un fou. Lorsqu'il se redressa enfin, le milicien demeura inerte, dans une mare de sang. Le Palestinien se redressa et, comme un automate, marcha sur le second milicien qui semblait paralysé, toujours sous la menace de Malko.

Avec un cri de terreur, le milicien survivant parut se réveiller et chercha à dégainer son Tokarev flambant neuf, sans tenir compte de l'arme braquée sur lui.

— Non ! cria Malko.

Il ne voulait pas le tuer. L'autre avait déjà dégainé. Il ramena en arrière la culasse de son automatique, faisant monter une balle dans le canon. Encore une fraction de seconde et il abattait Malko.

— Tire ! Mais tire donc ! cria Neyla, au bord de l'hystérie.

Malko appuya sur la détente. Le gros pistolet sauta dans sa main et l'homme recula sous l'impact de la balle blindée qui pénétra un peu à gauche de son sternum, en plein cœur. Ses prunelles s'agrandirent, son visage pâlit, le canon de son arme se baissa, tandis qu'une expression d'intense souffrance crispait ses traits. Malko avait encore l'écho de la détonation dans les tympons quand il tomba sur un genou, puis sur le côté. Le Palestinien arriva trop tard, poignard brandi, pour le frapper.

— Laissez-le, dit Malko. Il est mort.

Il s'agenouilla, examinant le mort. Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? Quel gâchis ! Malko était bouleversé. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été obligé de tuer ainsi, pour éviter d'être abattu lui-même. Il en avait la nausée. Il se redressa : Neyla le fixait avec de grands yeux affolés.

— Partons, fit-elle, en le tirant par la manche, partons.

Le Palestinien était blême. Malko lui tendit son pistolet sans un mot et il le remit dans sa ceinture. Les deux hommes se regardèrent.

— Vous croyez qu'ils étaient seuls ? demanda Malko.

L'autre secoua la tête, trop ému pour parler. Malko avança vers les marches, scrutant les ruines en contrebas, sans voir personne. Ce qui ne voulait rien dire ... Il réalisa que le corps du milicien poignardé, tombé à l'entrée de l'escalier, était visible d'assez loin. Avant tout, ne pas s'affoler, mettre le peu de chances qui restaient de son côté. Il appela le jeune Palestinien qui s'apprêtait à détalé.

— Venez m'aider.

La nuit allait tomber dans une heure. D'ici là, il fallait éviter tout risque inutile. Malko découvrit une ouverture donnant sur une sorte de douve, serrée entre deux parois, profonde d'une vingtaine de mètres.

— Il faut les mettre là, dit-il. On ne les trouvera pas tout de suite.

Ils transportèrent les deux cadavres. Dix minutes dans un silence pesant troublé seulement par les glissements et les frottements des corps sur les vieilles pierres. En sueur, Malko se redressa. Apparemment, personne en dehors du gardien des ruines n'avait entendu le coup de feu. Sinon les miliciens seraient déjà là ... Déjà un point pour eux. La ville était à un kilomètre et de toute façon, un coup de feu isolé n'était pas quelque chose de vraiment inhabituel dans ce pays en guerre. Maintenant, on pouvait aussi leur tendre un piège ...

Malko examina les lieux. S'ils ressortaient par la porte principale et qu'on les attende, c'était fichu. Bien sûr, il était facile dans ces ruines immenses de trouver une autre sortie.

Mais après ?

C'était une gageure de vouloir regagner Beyrouth à travers la zone syrienne, sans voiture. Donc la solution finalement la moins risquée était de faire comme si de rien n'était.

Le Palestinien attendait, figé de peur, essuyant machinalement ses mains tachées de sang à son jean. Malko lui prit le bras.

— Nous sortons les premiers. Attendez dix minutes. J'espère que vous n'aurez pas de problèmes. De toute façon, s'il arrivait quelque chose, nous ne nous sommes jamais parlé, nous ne nous connaissons pas.

L'autre hocha la tête, pas rassuré. Le soleil étant bas sur l'horizon, il commençait à faire frais et Neyla fut prise de tremblements. Elle était littéralement verte. Il lui prit la main afin de l'aider à descendre les hautes marches de pierre. La jeune chiite lui serrait les doigts à les écraser. Ils atteignirent enfin la pelouse où le gardien était toujours en train de nourrir ses chats. Il les interpella :

— C'était bien ?

— Superbe ! affirma Malko.

L'autre eut un hochement de tête.

— J'étais un peu inquiet. J'en ai vu arriver trois et j'ai entendu un coup de feu. Avec ces dingues-là, on ne sait jamais. L'autre jour, un militant de Amal islamique est venu ici avec sa sœur qu'il traînait par les cheveux. Il l'a battue d'abord, puis comme elle refusait toujours de porter le tchador, il lui a tiré une balle dans la tête. Il a fallu prévenir les Syriens. Et puis, souvent, ils s'amusent à tirer sur les pierres, pour essayer leurs armes. En tout cas, ils sont toujours là-haut ...

— Vous en avez vu d'autres ? demanda Malko d'un ton volontairement indifférent.

— Non. Allez, dites bonjour à Beyrouth ...

Leur cœur battait encore la chamade quand ils franchirent la petite porte de bois. Personne. Seul le chameau nostalgique leur jeta un regard torve ... Ils se hâtèrent sur le chemin contournant les ruines. Divine surprise : au premier virage, ils tombèrent sur l'Oldsmobile, ce qui leur évitait un kilomètre à pied. Malko s'avança vers Mahmoud, tandis que Neyla remontait dans la voiture.

— C'est une bonne idée d'être venu à notre rencontre.

Le Libanais arborait une expression bizarre et son sourire habituel avait disparu. Il s'approcha de Malko.

— Il faut que je vous parle ... Le Libanais avait vraiment la tête à l'envers.

— J'étais venu vous retrouver. Il y a un sentier qui mène au grand temple sans passer par l'entrée, dit-il, de but en blanc, j'ai vu le type se faire poignarder. Et j'ai entendu le coup de feu ... Qu'est-ce qui est arrivé ?

Impossible de lui mentir. Malko lui raconta la vérité. Le Libanais se liquéfia comme neige au soleil.

— Ils vont s'apercevoir que ces deux types ont disparu, gémit-il, et envoyer des gens à leur recherche. Le gardien des ruines parlera. Votre gars va se faire arrêter à son retour et dès qu'on l'aura un peu traité à la lampe à souder, il va raconter sa vie. Les Palestiniens, je les connais. Avec la peau des autres, ils sont toujours généreux, mais pour eux ...

— Il faut partir tout de suite, dit Malko.

Mahmoud ne bougea pas, la tête baissée. Poussant du pied une vieille boîte de Pepsi-Cola. Franc comme un cheval qui recule. Au bout d'un pesant silence, il se jeta à l'eau.

— Écoutez, dit-il, vous me payez bien, seulement s'il y a un problème, vous, ils ne vous tueront peut-être pas tout de suite, mais moi, je passe à la casserole dans les cinq minutes.

— Vous aurez dix mille livres libanaises, proposa Malko.

Mahmoud secoua la tête, les yeux baissés.

— Ce n'est pas le problème ...

— Qu'est-ce que vous suggérez ? demanda froidement Malko.

Le chauffeur gratta le sol de sa chaussure. Pas vraiment fier.

— Jésus-Christ ! soupira-t-il, je ne voudrais pas vous laisser tomber ! J'aurais pu partir sans rien dire, après le coup de feu. Vous pouvez demander un taxi à l'hôtel *Palmyra*. Il vous conduira jusqu'au dernier poste syrien avant les phalangistes. Ensuite, vous traverserez le no man's land à pied et vous serez tirés d'affaire.

— Ben, voyons ! fit Malko. Et les barrages syriens ? Ils ne vont rien nous demander ?

— Vous avez vos laissez-passer ... Expliquez que votre voiture a eu un accident ou qu'on l'a volée, cela n'étonnera personne.

Malko comprit qu'il était inutile de discuter : le Libanais était mort de trouille. Il risquait d'être encore plus dangereux à la moindre alerte, en les dénonçant pour se dédouaner. Robert Carver l'avait bien averti qu'il n'y avait pas de personnel fiable à Beyrouth ... La solution que Mahmoud préconisait était valable si rien n'était découvert. Sinon, au premier barrage, ils étaient cuits. Les Syriens étaient peut-être des sauvages, mais ils avaient la radio ...

— Bien, dit-il, vous pouvez au moins nous raccompagner à l'hôtel ... Mahmoud se tassa encore un peu plus.

— Il vaudrait mieux pas. Cela pourrait paraître bizarre. Mais ce n'est pas loin ...

Découragé, Malko n'insista pas.

— Bon, allez-y, fit-il. Bonne route. Dites à Neyla de descendre.

Mahmoud remonta dans son Oldsmobile, penaud, mais décidé. Neyla en émergea, défaite. Par la vitre baissée, le Libanais cria :

— Je vous attendrai jusqu'à minuit, au premier poste phalangiste à Bikfaya ! Comme ça vous n'aurez pas de problème pour regagner Beyrouth.

Encore un optimiste ...

Mahmoud risquait d'attendre quelques années. Malko regarda l'Oldsmobile disparaître au tournant et prit la main de Neyla : il s'en voulait à mort d'avoir embarqué la jeune femme dans une aventure où elle risquait sa vie encore plus que lui. Un espion ça peut toujours s'échanger, surtout quand il appartient à une grande Centrale, mais une fille comme elle, c'était la torture assurée et la mort ignominieuse. Les Iraniens fondamentalistes n'étaient pas particulièrement féministes ...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda timidement Neyla, retenant ses larmes.

Malko était justement en train d'y réfléchir. Ils débouchèrent en face du *Palmyra*, longeant un camp militaire syrien en contrebas de la route. Les soldats les observaient avec curiosité : on ne voyait plus d'étrangers depuis longtemps à Baalbek : même les journalistes en

étaient bannis. Une voiture les doubla, chargée d'Iraniens barbus, la tête ceinte d'un bandeau rouge, une petite clef attachée au cou : des Hezbollahis, martyrs de l'ayatollah, qui revenaient de l'entraînement.

— J'ai une idée, annonça Malko. On va dire à Abu Chaki que notre chauffeur nous a plaqués parce qu'il avait peur de revenir trop tard et lui demander de nous ramener à Beyrouth. Nous avons les cinq mille livres ...

— Oui, mais si ...

Il haussa les épaules.

— Inch Allah ...

Il n'y avait vraiment rien d'autre à dire. Le soleil bas sur l'horizon ne chauffait plus.

L'entrepôt du voleur de voitures était toujours aussi animé. L'employé pas rasé et sans cravate les accueillit, tout juste aimable. Devant le bureau était garé un engin incroyable. Une Mercedes 500 toute blanche, y compris les pare-chocs, les roues, les chromes. Une série spéciale faite à Hambourg pour les émirs du Golfe.

— Nous n'avons pas trouvé votre voiture, annonça-t-il. Il faut revenir la semaine prochaine.

Malko s'assit.

— Je veux voir Abu Chaki.

— Pourquoi ? demanda l'employé, tout de suite soupçonneux. Vous le connaissez ?

— Oui, mentit Malko avec aplomb.

L'employé sortit, les laissant autour du poêle. Neyla avait les traits tirés et sursautait chaque fois qu'une voiture entrait dans la cour. Malko la calma d'un regard. Le barbu réapparut et leur fit signe de les suivre.

Ils pénétrèrent dans une pièce surchauffée, avec un bureau enrichi de marqueterie en nacre surmonté d'un portrait de Moussa Sadr extatique. Un joufflu à la superbe barbe noire installé dans un grand fauteuil avec l'onction d'un religieux, égrenait les perles d'un chapelet d'ambre.

Il enveloppa les deux étrangers d'un regard intrigué puis ses yeux s'attardèrent longuement sur la poitrine de Neyla. Malko se dit que leurs chances s'amélioreraient ...

— Je ne vous connais pas, dit Abu Chaki. Qui êtes-vous ?

— Moi, j'ai beaucoup entendu parler de vous, affirma Malko. J'ai voulu vous voir pour résoudre un problème. Mon chauffeur est parti pour Beyrouth, pensant que nous allions ramener la voiture que nous étions venus chercher. Nous n'avons plus de moyen de transport.

Pourriez-vous nous aider ?

Abu Chaki caressa longuement sa belle barbe soyeuse avant de laisser tomber d'une voix douce, les yeux toujours fixés sur Neyla :

— Vous êtes en très mauvaise situation. Aucun taxi n'acceptera de vous mener hors de Baalbek sans un laissez-passer de Hussein Moussawi⁽¹⁶⁾ et vous ne l'obtiendrez pas avant la nuit : si vous couchez au *Palmyra* ils sont obligés de vous déclarer aux Iraniens : les étrangers n'ont pas le droit de rester à Baalbek. Ils vont vous arrêter ... Même moi, je risque des ennuis, si on vous trouve ici.

L'autre faisait monter les enchères. Il grignotait machinalement des pistaches, les jambes écartées. Ses cuisses énormes tendaient le tissu rayé de son pantalon à le faire craquer.

— Vous êtes trop puissant pour avoir de vrais ennuis ... dit Malko.

Abu Chaki sourit, un gros sphinx joufflu.

— C'est très sérieux, répéta-t-il.

— Il doit bien y avoir une solution ? suggéra Malko.

Silence. L'atmosphère était étouffante. Les grains du chapelet glissaient lentement entre les gros doigts d'Abu Chaki. Celui-ci poussa enfin un long soupir.

— Vous êtes très sympathiques et vous avez de la chance. Je dois justement redescendre sur Beyrouth tout à l'heure. Je peux prendre le risque de vous emmener, mais c'est ennuyeux à cause des barrages syriens ...

— Je vous dédommagerai, précisa aussitôt Malko.

Chaque minute supplémentaire passée à Baalbek multipliait le danger mortel. Si on découvrait les deux cadavres, même Abu Chaki ne pourrait pas les sauver. Mais cela, le gros Libanais ne le savait pas. Il eut un geste évasif.

— Je serai heureux de vous rendre service.

— Mais je tiens à vous dédommager, insista Malko.

Abu Chaki humecta ses grosses lèvres trop rouges, le regard fixé sur Neyla.

— C'est un plaisir de vous connaître, affirma-t-il.

Brusquement, il continua en arabe, s'adressant directement à Neyla. La jeune fille lui répliqua d'une voix timide, presque par monosyllabes. Au bout d'un moment, le gros homme se leva pesamment et reprit l'anglais.

— Nous partirons dans une demi-heure, annonça-t-il. Je vous retrouverai ici.

Dès qu'ils furent seuls, Malko interrogea Neyla.

— Qu'est-ce qu'il t'a demandé ?

— Des tas de choses. Ce que je fais, où je vis, pourquoi je suis avec toi ...

— Tu crois que ...

Elle sourit. Ses beaux yeux de biche avaient perdu une grande partie de leur éclat.

— Oh non, je crois que je l'intéresse seulement en tant que femme. Tu as vu la façon dont il me regardait. Beurk, il me donne des frissons. Il doit peser cent cinquante kilos ...

— Il nous sauve la vie, remarqua Malko. Même à son corps défendant. C'est déjà pas mal.

Ils retombèrent dans un silence tendu. Malko ne se faisait guère d'illusions sur la contrepartie que le gros homme demanderait en échange de son service : Neyla. À chaque seconde, il s'attendait à le voir venir chercher la jeune chiite sur un prétexte quelconque. Elle aussi sursautait au moindre bruit. Ce troc abject gênait profondément Malko, mais il ne voyait aucun autre moyen pour sauver leur vie à tous les deux. Neyla avait d'ailleurs bien compris et paraissait résignée.

Une demi-heure s'écoula. Malko reprit espoir. Peut-être, après tout, Abu Chaki était-il un gentleman ... Puis une vieille Mercedes noire, bourrée d'hommes à la mine patibulaire, s'arrêta en face du bureau. À côté du chauffeur, Malko vit un soldat syrien avec son treillis rosâtre et son vieux Kalachnikov.

Abu Chaki reparut, mielleux à souhait, l'œil toujours allumé, déplaçant lentement sa masse énorme. Il s'approcha de Malko.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il avec une urbanité exquise. Je vais vous demander de prendre place dans la voiture de mes gardes du corps. Je peux prendre seulement une personne dans la mienne.

CHAPITRE XII

Ça y était !

Malko échangea un bref regard avec Neyla. La Mercedes 500 pouvait embarquer facilement cinq personnes. L'offre sentait le soufre à un kilomètre, mais il n'y avait pas à discuter. Il prit place dans la vieille Mercedes entre deux moustachus hérissés de cartouchières et vit Neyla monter à l'arrière de la 500 blanche. Le chauffeur et un garde s'installèrent à l'avant.

Majestueusement, Abu Chaki vint se mettre à côté de Neyla, et la limousine blanche démarra. Ou le voleur de voitures aimait ses aises, ou il avait une idée derrière la tête. Peu de chances qu'il mette ce voyage à profit pour discuter de l'éducation coranique de Neyla.

Un peu plus loin, les deux véhicules franchissaient le premier barrage de l'armée syrienne. Sans même s'arrêter ! C'est tout juste si les soldats et les miliciens d'Amal ne présentèrent pas les armes ... La limousine blanche filait à toute vitesse sur la route rectiligne, ne ralentissant même pas aux checkpoints, s'annonçant seulement à grands coups de klaxon. Apparemment, Abu Chaki n'avait pas beaucoup de problèmes avec les Syriens ... Les voisins de Malko étaient muets comme des carpes et une faible odeur d'œillet régnait dans la voiture ...

Rassuré, il se détendit et bascula dans une sorte de somnolence. Il fut réveillé par le brusque ralentissement. Ils étaient à l'entrée de Zahlé. Ce barrage avait une tout autre allure. Des chevaux de frise coupaient la route, une longue file de véhicules divers s'allongeait à perte de vue, des soldats syriens couraient dans tous les sens ... Malko sentit son estomac se contracter. Cette animation était inquiétante.

Cette fois, l'attente se prolongea, en dépit des coups de klaxon impatients du chauffeur d'Abu Chaki.

Ce dernier émergea de la 500 blanche et se dirigea d'un pas majestueux vers l'officier syrien qui commandait le barrage. De loin, Malko assista à la discussion, ponctuée de grands gestes.

Il vit le marchand de voitures revenir, le visage sombre, et se dit que le pire était à craindre. Abu Chaki se dirigea droit sur le véhicule où se trouvait Malko. Il apostropha son voisin qui sortit vivement pour laisser Malko descendre à son tour.

— Que se passe-t-il ?

— Une histoire très grave. Deux militaires ont été assassinés à Baalbek, probablement par des agents sionistes. Les Syriens recherchent les meurtriers. Ils fouillent toutes les voitures.

Malko sentit sa gorge se serrer. C'était le gros pépin. Abu Chaki ajouta, de sa voix douce :

— Ils ont été tués dans les ruines de Baalbek. Vous y étiez, paraît-il. Vous n'avez rien vu ?

— Je n'ai rien vu, dit Malko.

Le gros Libanais hocha la tête :

— Si les Syriens attrapent ces sionistes, ils vont les pendre.

Malko ne répondit pas. L'allusion était claire. Il se trouvait entièrement dans les mains du gros homme. Celui-ci releva la tête et lui adressa un sourire innocent :

— Je pense que je pourrai convaincre l'officier syrien de nous laisser passer sans perdre de temps. Mais il faudrait le motiver. Ces Syriens sont très gourmands. J'ai très peu d'argent sur moi.

— Combien ?

— Je pense que cinq mille livres ...

Sans commentaire, Malko plongea dans la voiture et prit l'argent. Abu Chaki le fit disparaître et s'éloigna vers l'officier syrien. Malko remonta et attendit, le cœur battant. Cinq minutes plus tard, la limousine blanche et la vieille Mercedes doublèrent la file de voitures en attente, traversèrent Zahlé en trombe et filèrent vers Aley, au lieu de prendre la route du nord par laquelle ils étaient venus. Le soulagement de Malko ne dura pas. Cette route-là arrivait directement dans la banlieue sud, chez Amal. Leur sort continuait à être entre les mains d'Abu Chaki.

Il se pencha en avant, tentant d'apercevoir la 500 blanche devant eux. Juste à ce moment, une main tira le rideau blanc, dissimulant la lunette arrière de la limousine. Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Les cinq mille livres ne suffisaient pas à Abu Chaki. Depuis le début, son envie de Neyla crevait les yeux. Malko avait beau savoir que la jeune chiite n'en était pas à un amant près, il s'en voulait de l'avoir livrée à ce gros poussah. La nuit était tombée. La 500 n'était plus qu'une masse claire dans le pinceau des phares de la voiture d'escorte. Malko essaya de ne pas penser à ce qui pouvait se passer dans la Mercedes blanche. Il était partagé entre deux sentiments : le dégoût de ce que Neyla risquait de subir, et le désir un peu honteux que la jeune chiite ne se rebelle pas, poussant alors Abu Chaki à des extrémités regrettables.

Depuis Zahlé, Neyla savait ce qui allait arriver. Elle connaissait

assez les hommes pour ne pas se méprendre sur la façon dont Abu Chaki la regardait. Aussi, lorsqu'il posa la main sur sa cuisse, elle se recroquevilla intérieurement. Le gros Libanais la dégoûtait, et elle avait eu trop peur pour se sentir la muqueuse d'attaque. Elle ferma les yeux, faisant semblant de dormir. Les doigts de son voisin remontèrent jusqu'à l'endroit où le tissu du jean était chaud et plus souple. Neyla resserra les cuisses, instinctivement. Aussitôt, Abu Chaki se pencha vers elle et gronda :

— Laisse-toi faire, petite putain, sinon, je dis aux Syriens ce que vous avez fait. C'est avec des baïonnettes qu'ils te baiseront ...

Neyla se sentit liquéfiée. Comment savait-il ? Elle se fit toute molle et se dit que ce n'était qu'un mauvais moment à passer ... Brutalement, les doigts défirent le jean, y plongèrent, la fouillèrent sans douceur, plus pour s'assurer que c'était une femme que pour lui procurer un quelconque plaisir. D'ailleurs, la panique la rendait sèche comme de l'amadou ...

Une main lui enserra la nuque, la courbant vers le ventre de son voisin. Ce dernier lança au chauffeur :

— Mets de la musique !

Les battements rythmés des tambourins s'élevèrent dans la 500, couvrant la respiration haletante du voleur de voitures. Neyla résistait encore, les bras ballants, le jean ouvert sur son ventre nu. La nuit était tombée et la limousine blanche filait dans un paysage désolé.

Elle baissa encore la tête et ses lèvres entrèrent en contact avec quelque chose de chaud et de mou. Subrepticement, son voisin s'était mis à l'aise. Résignée, elle joignit ses doigts à sa bouche, découvrant ce qui semblait une longue saucisse inerte. Surmontant son dégoût, elle entreprit de lui donner la vie, la manipulant avec une maladresse voulue. La main pesa de nouveau sur sa nuque, forçant son visage plus bas.

— Vas-y ! ordonna Abu Chaki.

Il la poussa hors de la banquette, la tirant sur le plancher de la voiture, coincée entre ses énormes cuisses.

Neyla dut se soumettre, priant pour qu'il prenne vite son plaisir. Il lui appuya encore plus sur la nuque et elle s'étouffa à moitié. Les deux hommes à l'avant ne devaient pas perdre une miette de ce qui se passait. Peu à peu, le membre grandissait dans la bouche forcée, arrachant des larmes à Neyla. Son bourreau empoigna ses cheveux à pleines mains, soufflant comme un bœuf, essayant de se lever de la banquette pour venir au-devant de la caresse. Chaque cahot l'enfonçait davantage entre les lèvres de la jeune chiite qui s'en étrangeait.

Elle se mit à secouer le sexe à toute vitesse, espérant le faire exploser ainsi. Abu Chaki grogna de plaisir, ne manifestant aucune

velléité de s'arrêter. La tête rejetée en arrière, il profitait pleinement de ce viol. Il jeta à son chauffeur :

— Moins vite, idiot !

L'autre ralentit si brutalement que la voiture d'escorte faillit les percuter.

Neyla en profita pour respirer un peu, mais implacablement, la main qui la tenait par les cheveux la força à reprendre sa fellation. Elle se remit au travail, avec le courage du désespoir. Souvent, elle avait fait l'amour sans vrai désir, mais c'était toujours avec des hommes qu'elle choisissait, donc qui ne la dégoûtaient pas. Là, elle se sentait vraiment une putain, avec ce membre ennemi dont elle devait venir à bout. Elle n'avait plus de salive, et les muscles de ses mâchoires étaient douloureux.

Tout ça pour rien !

Quand elle sentit Abu Chaki la tirer vers le haut pour la redresser, elle en fut d'abord soulagée. Cela ne dura pas. Il la retourna, cambrée, contre le siège avant et empoigna son jean à deux mains, le tirant d'un coup vers le bas. Neyla hurla.

— Tiens-la, Hamid, fit en écho le marchand de voitures.

Ils grimpaient des virages en épingle à cheveux, ballottés d'un côté à l'autre.

Hamid, le garde du corps, qui n'attendait que cela, se retourna. Neyla vit ses yeux noirs pleins de méchanceté et cria de nouveau. Il lui saisit le cou, à deux mains, l'immobilisant grâce à une prise de judo. Le chauffeur éclata d'un gros rire.

La voiture continuait à rouler lentement sur la route étroite, défoncée et sinueuse. Ils passèrent un poste syrien avec deux soldats endormis à qui le chauffeur cria le nom d'Abu Chaki. Précaution inutile : sa voiture était la seule de ce type dans la Bekaa. C'était son meilleur laissez-passer. Les cahots ne décourageaient pas le gros Libanais.

Il enfonça brutalement deux doigts entre les jambes de la jeune femme, déclenchant un hurlement. Cette dernière n'arrivait plus à se défendre, à demi étouffée par Hamid.

Abu Chaki enserra de son bras droit la taille de Neyla et la força à s'abaisser. Quand la jeune chiite sentit la virilité brûlante prête à la pénétrer, elle poussa un cri si fort que le chauffeur fit un écart qui faillit les envoyer dans le précipice ... Abu Chaki lui jeta une injure.

Il pesa à deux mains sur les hanches de la chiite et son sexe s'enfonça d'un coup, causant à Neyla une douleur atroce. Abu Chaki avait toujours aimé ce genre de sensations. Le souffle court, il la maintint ainsi sans bouger, puis ses mains remontèrent, trouvèrent les seins, les malaxèrent brutalement, pinçant les mamelons. Neyla avait du mal à reprendre son souffle avec cette épée massive dans le ventre.

Elle essaya de se dégager et crut qu'elle allait y parvenir, car Abu Chaki la laissa s'élever de quelques centimètres. Puis il pesa de nouveau, avec un « han » de bûcheron. Cette fois, la jeune chiite eut l'impression d'être ouverte en deux. Ils restèrent ainsi immobiles, jetés, de gauche à droite, par les virages, Neyla pleurant comme une folle.

Puis, Abu Chaki sembla devenir fou. Ahanant, sans tenir compte des cahots, il se mit à secouer de haut en bas le corps de la jeune femme jusqu'à ce que son sexe glisse facilement le long des parois distendues. Neyla ne sentait plus qu'une énorme brûlure. Soudain, les mains accrochées à ses hanches la serrèrent, à la briser. Abu Chaki eut un brusque sursaut et explosa dans le ventre de la jeune femme avec une suite de grognements rauques.

Neyla s'affaissa, en sueur, comme un pantin de son. Abu Chaki respirait encore lourdement, repu. Ils étaient en train de traverser Aley.

— Tu peux la prendre, jeta-t-il à Hamid. Tu me réveilleras à Beyrouth.

Neyla sanglotait convulsivement. Hamid n'eut aucun mal à la faire passer par-dessus le dossier du siège avant. Elle retomba sur la banquette, puis sur le plancher où elle se trouvait encore quand un nouveau barrage les fit stopper. Les soldats la découvrirent ainsi et échangèrent quelques plaisanteries salaces avec le chauffeur, avant de jeter un coup d'œil respectueux à Abu Chaki, qui somnolait, la bouche ouverte, à l'arrière.

Dans les pays arabes, une femme compte un peu moins qu'un chameau. Dès qu'ils eurent redémarré, Hamid prit Neyla par les cheveux et lui colla le visage contre le tissu de son jean, tendu par une virilité déjà érigée.

Elle protesta en pleurant, mais il la frappa au visage. Alors, elle se résigna. Il était tellement excité qu'il se répandit entre ses lèvres ouvertes en quelques minutes. Il eut un hoquet de plaisir, puis la repoussa. Le chauffeur protesta :

— Et moi ?

Hamid se retourna. Abu Chaki dormait, le pantalon ouvert, malgré les virages et les cahots. Il prit la tête de Neyla et la tira vers le chauffeur.

— Fais-lui la même chose, et vite.

De nouveau, elle dut obéir. Certes, ce n'était pas la première fois qu'elle faisait jouir un homme dans sa bouche, mais jamais de cette façon, aussi bestiale, aussi automatique. À chaque mouvement, sa tête cognait contre l'ébonite du volant. Le chauffeur lui donnait des coups de genou et n'arrivait pas à se concentrer assez pour jouir, à cause des virages. Enfin, dans une ligne droite, Neyla parvint à lui arracher du

plaisir. Il faillit en perdre le contrôle de la Mercedes et se tassa sur son siège avec un soupir ravi.

Neyla se retrouva sur le plancher, le goût amer du sperme dans la bouche. Au bord de l'évanouissement. Ils se trouvaient sur les crêtes dominant Chouaïfat. Elle calcula qu'ils seraient à Beyrouth dans une demi-heure : son supplice allait prendre fin.

Malko, ballotté de droite et de gauche, ne quittait pas des yeux la Mercedes blanche. Il n'avait guère d'illusions sur le sort de Neyla. Pourvu seulement que ce ne soit pas trop abominable ... Pour essayer de ne pas penser à ce qu'on faisait subir à la jeune chiite, il se concentra sur la suite de sa mission. Maintenant, il savait au moins ce que préparaient les Fous de Baalbek. Une attaque par ULM-suicide. L'attentat imparable. Les remparts de terre ou de béton n'avaient pas le pouvoir d'arrêter un ULM ... Mais où voulaient-ils frapper ? Et surtout, où était leur base de départ à Beyrouth ?

Il avait encore un énorme travail. La trouver et la détruire avant qu'ils ne soient prêts.

Mission quasi impossible dans une ville où il ne disposait pratiquement d'aucun allié.

La voiture s'arrêta encore. Il commençait à avoir l'habitude des barrages. Mais, cette fois, il aperçut des bérets rouges, des tenues disparates, des hommes mal rasés : ce n'était plus l'armée syrienne. Des miliciens du PSP. Ils arrivaient à Beyrouth par la route du sud, celle qui permettait à Amal de se ravitailler en munitions, directement chez les Syriens. Il allait donc débarquer en plein territoire hostile ... Pas bon, ça.

Les Syriens, on pouvait encore discuter avec eux. Les chiites d'Amal, analphabètes, désorganisés, anarchiques, pouvaient se montrer plus méfiants. Maintenant, sa tête était mise à prix par les Syriens, leurs alliés ... La gorge serrée, il surveilla la descente sur Beyrouth dont on apercevait les lumières en contrebas. Les véhicules roulaient plus lentement, on distinguait une activité intense sur les bords de la route. Soudain, un homme se dressa dans le faisceau des phares et les deux voitures stoppèrent brusquement. Il entendit une explosion sourde et une gerbe de flammes rouges jaillit cent mètres devant eux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à son voisin.

— Ces salauds de phalangistes ! fit le Libanais. Un barrage d'artillerie !

C'était un comble : il risquait de se faire tuer par ses alliés ! Plusieurs autres obus tombèrent un peu plus loin. Puis les longues

flammes de départ d'un « orgue de Staline » illuminèrent les pins, non loin de la voiture, et il réalisa qu'il était au beau milieu d'un point d'appui druze ! Une belle cible ...

Heureusement, un milicien leur fit de grands signes et les deux voitures démarrèrent sur les chapeaux de roues, dévalant la route sinueuse comme au Rallye de Monte-Carlo ...

Malko retenait sa respiration : un seul obus et ils étaient transformés en chair à pâté. Cinq cents mètres plus bas, ils arrivèrent sur un poste allumé et paisible. Tous les occupants de la voiture explosèrent en vociférations de soulagement.

Ils repartirent plus lentement et, un quart d'heure plus tard, stoppèrent en face d'un garage au milieu de maisons éventrées, dans un chemin boueux, mal éclairé. Tous sortirent de la vieille Mercedes, Malko le dernier. Il eut un choc : la limousine blanche avait disparu. Le faisceau d'une lampe électrique l'éblouit. Plusieurs hommes armés l'entouraient. On le tâta sur toutes les coutures puis, par gestes, on lui fit signe de mettre ses mains sur la tête. La torche éclaira fugitivement le portrait de l'imam Moussa Sadr cousu sur la manche d'un des miliciens.

Il était prisonnier d'Amal. Les complices des Fous de Baalbek.

CHAPITRE XIII

Le canon d'un Kalachnikov heurta douloureusement les reins de Malko. Les visages autour de lui arboraient toutes les expressions de la méfiance à la haine. S'il s'affolait, il était perdu. Imperturbablement, il brandit le laissez-passer délivré par Amal en répétant :

— *Sahafi, sahafi*⁽¹⁷⁾ !

Ça n'avait pas l'air d'impressionner ses interlocuteurs. Tout en le rudoyant, ils le conduisirent vers leur permanence, une maison de deux étages entourée de barbelés et le firent entrer dans une pièce décorée des portraits en couleur de Moussa Sadr et des « martyrs » chiites, des jeunes gens à l'air angélique. Plusieurs miliciens l'encadrèrent, Kalachnikov braqués. Il ignorait même dans quel quartier de la banlieue sud il se trouvait. Un homme plus âgé, pas rasé, entra à son tour et demanda en mauvais anglais :

— Qui êtes-vous ?

— Un journaliste, dit Malko, voilà mes papiers.

L'autre les parcourut attentivement, les posa sur la table, et remarqua d'une voix chargée de sous-entendus :

— Vous travaillez pour une radio américaine. Ces hommes disent que vous êtes un espion sioniste. La route que vous avez empruntée est interdite à tous les étrangers, même les journalistes. Il y a des secrets militaires.

— Qui sont ceux qui m'ont arrêté ?

— Les miliciens d'Amal. Que faisiez-vous sur cette route ?

C'était un comble ! Malko essaya de garder son calme sous les regards hostiles et les visages fermés.

— On ne m'a pas demandé mon avis, dit-il, je voyageais avec Abu Chaki, le marchand de voitures. Je ne sais pas quelle route on a pris. Je ne conduisais pas.

— D'où veniez-vous ?

Dire la vérité ou pas ? S'il mentait, il se rendait aussitôt suspect. S'il la disait, cela risquait d'entraîner d'autres questions encore plus gênantes. Il se souvint à temps que le téléphone ne marchait pas entre Baalbek et Beyrouth. Ce qui lui donnait un léger avantage ...

— De Baalbek, dit-il.

Le mot « Baalbek » provoqua un frémissement dans l'assistance. Son interrogateur demanda aussitôt :

— Que faisiez-vous à Baalbek ? C'est aussi une zone militaire interdite.

— Je suis allé voir Abu Chaki. Pour un problème de voiture.

— Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il ne doit pas être loin, dit Malko. Nous sommes arrivés ensemble. Avec la Mercedes blanche.

— Ce n'est pas à nous de le trouver, fit remarquer sèchement celui qui l'interrogeait, sorte de « commissaire politique ». Nous allons vous garder ici jusqu'à ce que votre cas soit éclairci ...

C'était la catastrophe. Même si les communications étaient lentes avec Baalbek, ils finiraient par découvrir la vérité. La peau de Malko ne vaudrait alors pas cher. Ce salaud d'Abu Chaki avait filé pour profiter un peu plus de Neyla. Déjà, les miliciens l'entouraient, menaçants, essayant de le pousser dans un cagibi minuscule, sa cellule improvisée. Le bruit d'une altercation leur parvint de l'extérieur. Avec une voix de femme aiguë.

— Neyla ! cria Malko.

La porte s'ouvrit avec fracas sur la chiite, tirant derrière elle un jeune milicien qui essayait de l'empêcher d'entrer. Tout le monde s'immobilisa. Dans un arabe saccadé, la jeune femme entreprit de s'expliquer avec le « commissaire politique », lui tendant un bout de papier sur lequel il se pencha avec une attention sourcilleuse.

Nouvelle discussion en arabe. Malko demanda en anglais :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tout va s'arranger, assura Neyla. Abu Chaki nous attend ...

Le « commissaire politique » replia le papier, perplexe, fit encore une longue palabre et enfin se tourna vers Malko :

— Abu Chaki a notre confiance. Il se porte garant de vous. Vous êtes donc libre, mais nous étudierons votre cas. Il faudra revenir ici pour l'enquête. Je vais vous donner un laissez-passer.

Malko faillit lui rire au nez, mais l'autre était déjà en train d'écrire. Inutile de le contrarier. Il avait hâte de sortir de cette pièce qui sentait la sueur et la haine. Les miliciens entouraient Neyla, comme des rats devant un morceau de fromage.

Enfin, ils descendirent l'escalier de bois extérieur.

— Où est Abu Chaki ? explosa Malko.

— Pas loin, dit Neyla.

Sa voix vibrait et tremblait. Malko n'osa pas lui demander ce qui s'était passé durant le voyage. Ils se faufilèrent dans les ruelles sombres en ruine et tombèrent enfin sur la Mercedes blanche garée en face d'étals de légumes éclairés par des lampes à acétylène. Abu Chaki était installé en face, dans une sorte de café arabe, en conversation animée avec un vieux à la barbe blanche en train de suçoter un *narguile*⁽¹⁸⁾. Les deux hommes s'embrassèrent et Abu Chaki rejoignit

Malko. Ruisselant d'amabilité.

— Excusez-moi, dit-il. J'avais une affaire importante à régler. Ces imbéciles ne vous ont pas trop ennuyé ? Ce sont des gens gentils, mais très méfiants. Je vais vous raccompagner. Montez.

Neyla monta à l'avant, à côté du chauffeur, et Malko s'installa à l'arrière avec le Libanais. La grosse voiture blanche se frayait un chemin dans les ruelles encombrées, à grands coups de phares et de klaxon, ne s'arrêtant toujours pas aux barrages de miliciens. Les passants se collaient aux murs pour ne pas se faire écraser. Il fallait que le trafiquant au luxe agressif rende de sacrés services pour être ainsi toléré dans ce quartier miséreux. Malko ne respira qu'en émergeant au rond-point de Chatila, devant un M113 blanc neigeux de la Force italienne.

Ils avaient retrouvé la civilisation ...

Abu Chaki se pencha vers lui avec un sourire complice :

— Vous direz à nos amis du sud que je vous ai tiré d'un très mauvais pas. Qu'ils s'en souviennent ... Je dois aller à Saida, la semaine prochaine.

Malko ne parvint pas à dissimuler sa surprise. Ainsi, on le prenait pour un agent du Mossad et Abu Chaki, copain des chiïtes et des Iraniens, travaillait aussi pour les Israéliens ! L'autre se méprit sur sa surprise.

— Je ne savais pas ce qui allait se passer dans les ruines, dit-il. Si je n'avais pas été là, vous restiez à Baalbek pour longtemps. Mais vous direz à vos amis qu'ils devraient me prévenir dans un cas pareil. J'aurais pu ne pas être là.

— Je le leur dirai, affirma Malko.

Il y avait peu de chances qu'il retourne à Baalbek. Abu Chaki alluma une cigarette, l'air satisfait. Il avait passé une bonne journée. En empochant cinq mille livres, en croyant rendre service aux Israéliens et, en prime, profitant largement du corps superbe de Neyla.

Ils perdirent un peu de temps au passage d'Ouzai, encombré comme toujours, à cause du barrage-passoire de l'armée libanaise, puis retrouvèrent les néons de la corniche Mazraa et la vie grouillante de Beyrouth Ouest. Il était sept heures dix. Malko n'en pouvait plus. Il pensa à Mahmoud qui devait les attendre à la limite de la zone chrétienne. Qu'il crève. S'il n'y avait eu que lui, ils seraient encore à Baalbek.

Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant le *Commodore*.

Poignée de main gluante de Abu Chaki. La Mercedes blanche disparut dans les ruelles de Beyrouth Ouest. Neyla ressemblait à un zombi, ravagée, les yeux rouges. Elle fit signe à un taxi. Malko s'approcha d'elle.

— Neyla, je ne sais pas comment te remercier ...

La jeune chiite tourna vers lui un regard mort.

— C'est facile. Ne viens plus jamais me voir ...

Elle monta dans le taxi avant que Malko puisse répondre.

Ce n'était pas le moment de parler de la suite de sa mission avec son « fiancé » terroriste. Mais, sans son aide, il aurait du mal à trouver la benne à ordures volée. Même si, avec la découverte des ULM, cet attentat-là passait au second plan, il ne pouvait laisser tomber. Sans même entrer au *Commodore*, il monta dans un second taxi.

— Au Bain Jamal, dit-il.

Avant tout, rendre compte à Robert Carver. L'information qu'il ramenait était trop précieuse pour la conserver par-devers lui.

Le chef de station de la CIA, planté devant une carte du Grand Beyrouth, tendit le doigt vers la longue tache rectangulaire rose, de six kilomètres sur deux, représentant la banlieue sud.

— Comment voulez-vous retrouver un entrepôt là-dedans sans localisation précise ? Si nous n'y arrivons pas, votre information perd de sa valeur. Bien sûr, nous serons sur nos gardes, mais nous n'avons pas les moyens matériels de protéger à cent pour cent tous les objectifs, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ...

— Désolé, remarqua Malko, je ne pouvais vraiment pas rester plus longtemps à Baalbek.

Il était crevé, les nerfs à vif et voir l'Américain chipoter l'exaspérait.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, précisa aussitôt le chef de poste. Mais votre job n'est pas fini. Il faut identifier l'endroit où les ULM vont arriver, afin de les détruire avant qu'ils ne soient opérationnels.

— « Johnny », suggéra Malko. Cela me paraît le seul. Il va sûrement me contacter.

— Si seulement on savait où le toucher !

— Dans ce cas, dit Malko qui commençait à connaître Beyrouth, il serait mort depuis longtemps.

Malko alluma une cigarette, ce qu'il ne faisait que dans les moments de grande tension.

— Ça n'a pas l'air d'aller, remarqua Robert Carver.

— J'ai tué un homme aujourd'hui, dit Malko. C'est une chose qui ne me laisse pas indifférent. Et je ne vous parle même pas de ce qu'a subi Neyla. À cause de nous.

— Je sais, vous n'avez pas un job facile, approuva chaleureusement l'Américain. Essayez de vous reposer.

— C'est ce que je vais faire, dit Malko.

Il avait traversé le hall du *Commodore* aux trois quarts lorsqu'une voix le héla :

— Malko !

Jocelyn Sabet était toute de noir vêtue, ses cheveux, retenus par un bandeau, cascadant sur ses épaules. Essoufflée, aussi. Elle rejoignit Malko, surpris de la voir surgir ainsi.

— Vous avez le don de double vue ...

— Je ne pensais pas vous trouver, j'allais vous laisser un message. J'ai su que votre chauffeur est revenu seul de Baalbek et j'étais très inquiète.

Malko la regarda, stupéfait.

— Comment saviez-vous que j'étais à Baalbek ?

Jocelyn Sabet esquiva avec un sourire dévastateur.

— Je connais les gens de Budget. Vous auriez dû me dire que vous vouliez vous y rendre. Je vous aurais aidé.

Et surveillé ... Décidément, Beyrouth réservait bien des surprises. Tout le monde travaillait pour tout le monde. La prudence de « Johnny » s'expliquait de mieux en mieux.

— Puisque vous savez tout, dit Malko, pouvez-vous me dire où se trouve mon chauffeur, Mahmoud ?

Une lueur ironique éclaira les yeux noirs de Jocelyn.

— Certainement. Au poste des kataeb de Bikfaya. Vous avez besoin de lui ?

— Merci, je suis crevé. J'ai besoin d'une douche et de sommeil.

Elle passa son bras sous le sien et demanda d'une voix de petite fille timide :

— Quand vous aurez pris votre bain, vous ne voulez pas m'emmener dîner ? Je dois aller chez des amis, avec vous ce sera moins ennuyeux. C'est aussi pour vous inviter que je venais.

Malko hésita. Il était physiquement et moralement épuisé. D'un autre côté, cela lui changerait les idées. Il ne se sentait pas le courage d'attendre toute la soirée que « Johnny » téléphone. Il avait encore devant les yeux l'image du jeune milicien qu'il avait abattu, son regard à la fois terrifié et étonné. Il faudrait une sacrée dose de vodka pour atténuer ce mauvais souvenir. Et, peut-être aussi, la peau douce d'une femme.

— Bien, dit-il, dans une demi-heure.

Jocelyn ne put dissimuler sa joie :

— Parfait ! Je vais chez moi, je vous reprends au retour.

Le perroquet imitait l'arrivée d'une bombe de cinq cents kilos lorsqu'il prit l'ascenseur. Deux messages dans sa chambre. On l'avait

appelé de Beyrouth, sans laisser de nom. « Johnny » ou Mona, l'hôtesse de l'air ? L'eau tiède lui fit du bien. Il se sentait affreusement coupable de laisser tomber Neyla. Or, il ne savait même pas où elle habitait. Impossible de la joindre avant le lendemain.

Il allait redescendre quand le téléphone sonna. Il eut un soupir de soulagement intérieur en reconnaissant la voix calme et grave de « Johnny ».

— Je savais que vous étiez revenu, dit le Palestinien.

— De justesse ! précisa Malko. Il faut que je vous voie. Le plus vite possible. Ce soir ?

— Non. Demain, soyez à onze heures au bar de l'hôtel *Riviera*.

Rassuré, Malko descendit. La Mitsubishi rouge de Jocelyn était déjà devant le *Commodore*. La jeune femme en avait profité pour se parfumer, mettre un chemisier transparent et une jupe serrée.

Elle adressa à Malko un sourire carnassier et tendre à la fois.

— Nous ne resterons pas trop longtemps à ce dîner.

Comme toujours, elle conduisait sa voiture de pompier à tombeau ouvert dans les rues étroites, brandissant son laissez-passer aux barrages, volubile, sous pression et malgré tout, très attirante avec son corps mince et souple. Ils mirent moins de dix minutes pour arriver au centre d'Achrafieh. Encore un appartement somptueux, des femmes couvertes de bijoux, des hommes un peu guindés et, en fond sonore, le roulement lointain de l'artillerie. C'était Byzance : de l'électricité, des tables croulant sous les mészés et un bar assiégé par les invités. Déjà, tous les hommes refaisaient le Liban autour des mészés. Jocelyn eut un rire nerveux en remplissant deux grands verres de vodka.

— C'est notre tranquillisant. Ici, tout le monde se saoule la gueule. Sinon, nous serions devenus fous depuis huit ans ...

On sonna : de nouveaux arrivants. Parmi eux, une jeune femme blonde à l'allure sage qui se dirigea vers Malko avec un sourire en coin. Il faillit en lâcher son verre. C'était Rachel, l'agente du Mossad. Jocelyn Sabet lui adressa un sourire complice.

— Je crois que vous vous êtes déjà rencontrés ...

Rachel enserra la main de Malko dans une véritable caresse, tandis que Jocelyn s'éloignait discrètement. Comment l'Israélienne avait-elle su sa présence à ce dîner ? Malko ne pouvait croire que ce fut une coïncidence ...

— Vous saviez que je venais ?

L'Israélienne inclina la tête affirmativement :

— Oui. Vous nous intéressez beaucoup. Qu'avez-vous trouvé à Baalbek ?

Ce fut au tour de Malko de sourire.

— Rien de plus que ce que peut vous dire votre informateur Abu Chaki ...

Le regard de la jeune femme vacilla imperceptiblement, puis elle se reprit et dit un peu sèchement :

— Je ne connais personne de ce nom.

Décidément, la discipline au Mossad n'était pas un vain mot ... Rachel sentit qu'elle avait fait une erreur et se fit aussitôt plus chatte. Quelques couples évoluaient au milieu du salon et elle laissa tomber :

— Il y a si longtemps que je n'ai pas dansé ...

Il l'enlaça et ne fut pas surpris de la sentir s'alanguir juste ce qu'il fallait contre lui pour l'émouvoir. En même temps, elle leva deux grands yeux innocents.

— Ne croyez pas que je ne pense qu'à mon métier, dit-elle, je ne fais pas cela tout le temps, je suis sociologue à Tel-Aviv, j'ai des amants, je voyage, je vis. Ici, aussi, je voudrais vivre, aimer, me détendre.

Elle se savait appétissante, avec ce corps bronzé et musclé, ces traits fins et réguliers et une pointe de sensualité pour enflammer un homme. Mais pourtant, Malko n'arrivait pas à accrocher. La vodka et la tiédeur de Rachel aidant, il se détendit toutefois, guetté par le regard ironique de Jocelyn. La trêve ne dura pas longtemps. Au troisième disque, Rachel lui demanda à l'oreille :

— Vous n'avez toujours pas rencontré Nazem Abdelhamid ?

— J'ignore de qui vous parlez, dit-il.

— C'est pour vous protéger, protesta Rachel avec véhémence. Je vous ai dit que ce salaud continue à travailler avec ses anciens copains. Le vrai terroriste c'est lui. S'il vous a laissé partir de Baalbek sain et sauf, c'est seulement pour vous mettre en confiance. Il va vous mener sur une fausse piste, pendant qu'il prépare un véritable attentat. Et ensuite, il disparaîtra, ira se refaire une santé au Yémen ou en Syrie.

— Je croyais que les Syriens voulaient sa peau ? remarqua Malko.

Elle eut un rire sec.

— *Bullshit* ! Ce sont ses copains.

— Alors pourquoi se cache-t-il à Beyrouth ?

— Pour donner le change ... Alors, vous avez appris des choses intéressantes là-bas ?

Malko lui sourit. Un peu froidement.

— Je crois que la maison pour laquelle vous travaillez entretient d'excellents rapports avec Robert Carver. Pourquoi ne lui demandez-vous pas ? Et pourquoi cet acharnement contre ce Palestinien ? Il y a d'autres adversaires ici ...

Le regard de l'Israélienne flamboya :

— Parce que les Palestiniens sont nos vrais ennemis.

Tous les Palestiniens. Même ceux qui font patte de velours. C'est eux qui veulent notre terre, pas les autres.

— C'est peut-être aussi un peu la leur, non ? remarqua Malko.

Rachel ne répliqua pas et s'éloigna brusquement, une lueur sombre dans le regard, adressant au passage un sourire éblouissant à un ancien ministre libanais. Elle avait quand même réveillé une petite pointe d'inquiétude chez Malko. Sans un quasi-miracle, son équipée à Baalbek se terminait tragiquement. L'informateur de « Johnny » était surveillé. Le savait-il ou non ?

Jocelyn revenait, ondulante. Il éprouva un pincement bête au cœur. Elle aussi était programmée comme un ordinateur. Son invitation n'était qu'un prétexte pour permettre à son alliée Rachel de le rencontrer. Il avait imaginé autre chose.

— Vous pouvez me ramener maintenant, dit-il, vous n'avez plus besoin de moi.

La jeune Libanaise sourit sans répondre et vida sa vodka d'un coup, mais il vit ses joues s'empourprer. Elle releva la tête et dit à voix basse :

— Nous n'avons pas encore dîné.

Jocelyn Sabet et Malko se retrouvèrent dans la rue sombre. Il leva la tête, écoutant les sourdes détonations qui venaient de l'ouest. Ils n'avaient plus échangé un mot depuis leur algarade feutrée, même pendant le dîner.

— On se bat à Souk El Gharb, remarqua-t-elle.

Ils s'offrirent le Ring comme d'habitude, noir comme un four, la chaussée luisante de pluie.

Surprise, au lieu du *Commodore*, Malko se retrouva devant le building cossu où vivait la jeune maronite.

— J'ai envie de boire un dernier verre, dit Jocelyn et je ne veux pas le boire seule. Cela vous ennuie de me tenir compagnie ?

Il aurait fallu une grande dose de muflerie pour refuser. Malko s'installa dans un canapé, tandis que Jocelyn s'affairait près de la bibliothèque. Soudain, le son extraordinairement pur d'un piano s'éleva dans la pièce. On aurait dit que l'instrument était là ! Jocelyn se retourna :

— Vous aimez ?

— Vous avez caché un piano dans la bibliothèque ?

Elle rit.

— Non. C'est un lecteur de disque compact Akai. À laser. Le seul vrai progrès qu'on ait fait en dix ans. Ça ne se raye pas, ça ne s'abîme pas, il n'y a plus de bruit de fond. Et il y en a pour quarante minutes.

Malko se leva et découvrit un appareil pas plus gros qu'un lecteur de cassette, surmontant une chaîne Akai. Les notes continuaient à

s'égrener avec un relief hallucinant. Jocelyn se versa sa énième vodka de la soirée.

— Je vous avais dit que nous n'étions pas des sauvages à Beyrouth ... Une vodka ?

— Un Perrier, plutôt.

Sa tête allait éclater. Entre les tensions de la journée et la Stolitchnaya ...

Il regagna le divan, bercé par la pureté extraordinaire du concerto et Jocelyn, après avoir ôté sa veste, l'y rejoignit. Ses petits seins pointaient courageusement sous la soie de son chemisier. Lorsqu'elle s'installa, ses bas crissèrent, agaçant délicieusement l'oreille de Malko. Ils demeurèrent un long moment, silencieux, écoutant la musique. Puis Jocelyn posa son verre et se tourna vers Malko, qui écoutait le concerto, les yeux fermés.

Posément, elle entreprit d'ouvrir sa chemise. Ses dents se refermèrent délicatement sur la pointe d'un sein. Il se laissa faire, délicieusement engourdi par l'alcool, la musique et cette caresse légère et dérangeante à la fois.

Jocelyn continua avec la même douceur ferme. Jusqu'à ce que des mains lisses et frénétiques se referment sur lui.

À son tour, il se mit à masser les veines bleues qui saillaient sur la peau blanche de Jocelyn.

— Laisse-toi faire, fit-elle presque avec sécheresse.

Comme on rabroue un enfant.

Peu à peu, elle glissa à ses pieds, comme une geisha attentionnée. La caresse de sa bouche arracha un soupir à Malko. Jocelyn s'interrompit pour dire de sa voix un peu rauque :

— Je sais ce que tu penses de moi. Mais je peux être aussi la plus douce des putains.

Ils se retrouvèrent à même la moquette, coincés entre la table basse et le canapé. Jocelyn, la jupe de son tailleur remontée sur ses hanches, murmura :

— Tu as envie de moi ?

Elle le sentait qui durcissait un peu plus chaque instant contre elle.

— Oui.

— Prends-moi ici. Maintenant.

Il se fraya lentement un chemin dans le ventre humide, brûlant et agile.

Jocelyn, feula, se cabra et lui prit la tête entre ses mains, cherchant son regard.

— Depuis la première fois où je t'ai vu, murmura-t-elle, je voulais que tu me baises.

CHAPITRE XIV

L'hôtel *Riviera* n'était plus qu'un amas de plaques de béton enchevêtrées où survivaient quelques familles de squatters. Seul, le rez-de-chaussée était encore en état. Malko pénétra dans le bar, rigoureusement vide. Il ressortit et inspecta la corniche Charles de Gaulle. Personne. L'endroit était décidément trop triste, il traversa et s'accouda à la rambarde dominant les rochers, la main dans la poche de son trench-coat, caressant la crosse du 357 Magnum.

Il avait eu du mal à se réveiller après être tombé comme une masse dans les bras de Jocelyn. Avec le recul du temps, tout ce qui s'était passé la veille à Baalbek lui paraissait un peu irréel.

Pourvu que « Johnny » vienne au rendez-vous ... Vingt minutes s'écoulèrent, puis une Mercedes noire, qui avait connu des jours meilleurs, s'arrêta à côté d'un poste de l'armée libanaise, au coin de la rue Henry Ford et de la Corniche. « Johnny » en émergea, toujours vêtu de sa veste de lainage vert. Il offrit des cigarettes aux soldats et commença à bavarder avec eux. La voiture était repartie aussitôt. Malko se dirigea vers le Palestinien. Décidément, c'était un homme prudent. À leur insu, les soldats autour du M113 assuraient sa protection. Il s'écarta d'eux quand Malko le rejoignit. La petite lueur pétillait toujours dans son regard. Il avait les mains dans les poches, les mêmes boots verdâtres et l'air détendu. Sûrement armé, mais cela ne se voyait pas.

— Mon informateur à Baalbek a été arrêté, annonça-t-il d'emblée. Hier soir, après votre départ. Vous avez eu beaucoup de chance. Ils ont su assez vite ce qui s'était passé.

Malko scruta les traits un peu mous de son vis-à-vis.

— Vous ignoriez qu'il était surveillé ?

La bouche mobile de « Johnny » se tordit un peu :

— Il ne l'était pas. Il s'est exposé pour trouver l'information dont vous aviez besoin. Il était très réticent. J'ai dû insister, je le regrette maintenant. C'était un homme utile et courageux. Je le connais depuis douze ans.

— Personne ne vous a forcé à collaborer, remarqua Malko.

Johnny secoua la tête.

— Les Américains me trahiront comme ils trahissent tous leurs amis. Je ne travaille pas avec eux par sympathie, mais pour aider au

maximum mon chef Yasser Arafat. Il a besoin de leur soutien politique.

Malko n'osa pas le contredire. Il se souvenait du rembarquement honteux des Américains à Saïgon en 1975. « Johnny » alluma une autre cigarette avec son superbe briquet et posa son regard grave sur Malko.

— Faites attention, conseilla-t-il, après ce qui s'est passé à Baalbek, ils vont tenter de vous éliminer.

— J'ai obtenu des informations précieuses, à Baalbek, dit Malko, mais j'ai besoin de vous pour les exploiter.

Il expliqua ce qu'il savait au Palestinien, qui l'écouta sans mot dire, tirant sur sa cigarette à petites bouffées. Pendant leur conversation, Malko vit soudain une apparition insolite : un homme avec un bonnet de laine bleue enfoncé jusqu'aux yeux, des baskets rouges, un blouson de cuir, des gestes désordonnés. Il remontait la corniche en dansant tout seul. Il s'approcha du M113 et s'amusa à essuyer le blindage boueux jusqu'à ce qu'il brille ! Puis il s'éloigna avec un salut comique sous les regards goguenards des soldats libanais.

Brutalement, Malko réalisa que c'était l'espèce de clochard qu'il avait aperçu au moment de son enlèvement par les Israéliens. Celui qui l'avait jeté dans leur voiture.

— Je vais vous aider, disait « Johnny », mais dites à vos amis qu'ils auront une grosse dette envers moi. Il me faut vingt-quatre heures pour trouver l'endroit où ces ULM vont arriver. Je vous y amènerai, c'est tout ce que je peux faire. Ensuite ...

— Ensuite, c'est mon affaire, dit Malko.

Le « fou » avait disparu au coin de la rue Henry Ford. Malko n'hésita qu'une fraction de seconde. Dans son métier, il n'y avait pas de coïncidences. En parlant, il risquait de perdre la confiance de « Johnny ». En se taisant, il la perdrait de toute façon. Il se jeta à l'eau.

— « Johnny », fit-il. L'homme qui vient de faire le pitre, je crois que c'est un agent du Mossad.

« Johnny » ne broncha pas. Un raidissement à peine perceptible.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je l'ai déjà vu, quand le Mossad a tenté quelque chose contre moi.

Le regard du Palestinien plongea dans le sien avec une acuité brutale. Ses yeux ressemblaient à deux billes jaunâtres.

— C'est Robert Carver qui les a prévenus ?

Il n'y avait aucune haine, aucune peur, aucune rage dans sa voix. Simplement une question banale, indifférente.

— Ne dites pas de bêtises ! fit Malko. Nous avons besoin de vous, pas d'eux.

« Johnny » hochâ la tête comme s'il avait fait la bonne réponse.

— De toute façon, dit-il, dans quelques jours, je ne serai plus à Beyrouth. Ils se rapprochent trop de moi, tous. Les Israéliens, les Syriens et les phalangistes.

Malko n'avait pas vu la Mercedes noire qui revenait. En une enjambée, « Johnny » fut dedans. Elle s'était à peine arrêtée et redémarra aussitôt, sous le regard curieux des soldats libanais. Malko eut l'impression qu'on lui ôtait un énorme poids de l'estomac. Cela ne dura pas. Une grosse Datsun beige jaillit de la rue Henry Ford, coupant la route de la Mercedes qui dut piler pour éviter la collision. De la Datsun, bondirent trois hommes, des masques sur le visage, brandissant des Kalachnikov. Sans hésiter, ils ouvrirent le feu sur la Mercedes en train de reculer.

Malko eut l'impression de recevoir les balles lui-même. Le pare-brise de la Mercedes noire se volatilisa. Une rafale de coups de feu jaillit du véhicule, forçant les assaillants à s'abriter. La Mercedes noire, contournant la Datsun, fit un bond en avant et fila le long de la corniche Charles de Gaulle, sous une grêle de balles dont l'une sectionna l'antenne radio. Un des assaillants, touché, était tombé à terre. Ses deux compagnons le traînèrent jusqu'à la Datsun. L'un d'eux lâcha une rafale volontairement trop haut en direction du M113, et les soldats libanais plongèrent derrière leur blindé. Lorsqu'ils relevèrent la tête, la Datsun était déjà loin dans la circulation. De l'incident qui n'avait pas duré une minute, il ne restait qu'une tache de sang au milieu de la chaussée, avec des débris de verre. Ivre de rage, Malko partit à pied vers l'ambassade américaine.

Robert Carver était blanc. Il avait vivement fermé la porte du bureau pour qu'on n'entende pas les éclats de voix de Malko.

— Je ne peux pas faire cela, protesta-t-il, sans envoyer d'abord un message à Langley ...

— Alors, j'y vais tout seul ! menaçâ Malko, mais cela risque de se passer très mal.

Le chef de station se résigna. Accablé.

— Bon ! Laissez-moi organiser notre déplacement.

Malko rongea son frein tandis que l'Américain donnait plusieurs coups de fil. Quand ils descendirent, deux voitures attendaient, en bas, des Buick blindées grises, avec une dizaine de gardes du corps, tous en civil. Malko et Robert Carver montèrent dans la première voiture. Dès qu'ils furent hors du périmètre de sécurité, ils foncèrent, pour se retrouver englués dans la circulation démente de Beyrouth Ouest. Arrivés dans la zone chrétienne, l'atmosphère se détendit. Il leur fallut

encore vingt minutes pour atteindre la villa où Malko avait été « kidnappé ». Un M113 de l'armée libanaise veillait devant la grille. Lorsque les deux véhicules stoppèrent dans le jardin, d'autres civils armés, retranchés derrière des blockhaus de sacs de sable se découvrirent. En apercevant Robert Carver, ils baissèrent leurs armes. Quelques instants plus tard, Rachel descendit le perron, en jean, très décontractée.

— Quelle bonne surprise !

— Ce n'est pas une bonne surprise, souligna Malko. Où sont vos amis ?

— Lesquels ?

— Ceux qui viennent d'attaquer Nazem Abdelhamid.

L'Israélienne secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Sans un mot, Malko traversa le jardin et fit pivoter la porte du garage. Découvrant la Datsun beige criblée de balles, il ouvrit la portière : les coussins arrière étaient maculés de sang encore frais. Robert Carver l'avait suivi. L'Américain croisa le regard de l'Israélienne.

— Allez chercher votre responsable, dit-il, je pense que nous avons à parler.

— La prochaine fois, avertit Malko calmement, c'est moi qui tirerai sur vous.

Le visage du gros Israélien au teint foncé se tordit en un sale sourire.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, dit-il, ce salaud a pris une giclée dans la gueule.

L'atmosphère déjà glaciale se refroidit encore si possible.

— Dans ce cas, fit Malko, vous serez responsable des attentats qui se produiront et que nous aurions pu éviter avec l'aide de Nazem Abdelhamid.

L'Israélien adressa un regard ironique à Malko.

— Vous nous aviez juré que vous n'aviez aucun contact avec ce type. Heureusement que nous ne vous avons pas crus. Vous êtes trop naïfs. Nous connaissons ces gens mieux que vous, nous les avons pénétrés depuis des années. Abdelhamid jouait le double jeu. Vos attentats, c'est lui qui les organise. S'il est mort, cela les retardera d'autant. Ces bâtards se reproduisent comme des rats. Et on les liquidera comme des rats.

Si les yeux de Rachel avaient pu tuer, Malko serait tombé en poussière. Il se leva. Cela ne servait à rien de continuer la discussion.

Il ne convaincrail pas le Mossad. Robert Carver le suivit, après une brève inclinaison de tête. Il n'y eut aucune poignée de main. Ils remontèrent dans les véhicules et redescendirent vers la mer. Malko bouillait de rage. Il explosa :

— Quels imbéciles !

— Il faut les comprendre, dit l'Américain. Dès qu'on leur parle de Palestiniens, ils voient rouge. Pour eux, le seul bon Palestinien, c'est le Palestinien mort.

Malko fut pris d'un doute subit.

— Vous êtes vraiment sûr de « Johnny » ?

Le chef de poste hocha affirmativement la tête.

— Positivement ! Je ne suis pas un enfant non plus. Les Schlomos ne savent pas tout. « Johnny » ne peut pas jouer au con avec nous, cela coûterait trop cher à l'OLP.

Convaincu, Malko n'insista pas. Il n'y avait plus qu'à prier pour que « Johnny » ait bien pris l'incident ...

Privé de lui et de Neyla, Malko était sourd et aveugle.

Le petit convoi regagna à toute vitesse l'avenue de Paris. Morose, Robert Carver prit congé. Une question brûlait les lèvres de Malko. Il la posa à l'Américain :

— Comment les Israéliens ont-ils su que je voyais « Johnny » ?

L'Américain eut une mimique découragée.

— Ce n'est pas moi qui leur ai dit, mais ils sont partout à Beyrouth. Ce « fou », c'est un de leurs agents, j'aurais dû vous prévenir. Il a guidé les chars israéliens quand ils sont arrivés.

Il restait aussi ses principaux adversaires : Abu Nasra et ses alliés. Comment allaient-ils réagir à ce qui s'était passé à Baalbek ?

— Au nom d'Allah le Miséricordieux, toi, Nabil Moussaoni, tu es condamné à perdre la vie et ton droit au Paradis des Vrais Croyants.

Le bandeau sur les yeux de Nabil, le jeune Palestinien, l'empêchait de voir celui qui venait de lancer cette sentence d'une voix forte. Il se tortilla et parvint à faire glisser un peu son bandeau, apercevant un turban blanc immaculé, une barbe noire et une longue robe de mollah. Sa part de paradis, il s'en foutait, mais il n'avait pas envie de mourir. Il avait toujours été athée et se moquait d'Allah comme de son premier turban. Son dieu à lui était à Moscou et changeait de nom régulièrement. Son second dieu était « Johnny » qui l'avait arraché à la misère et avait donné un sens à sa vie.

Une puanteur atroce s'élevait de la pièce où il se trouvait. Une trentaine de prisonniers y étaient entassés, ils avaient entre quinze et vingt ans, leurs vêtements tachés de sang, menottes aux mains, gisant

dans leurs excréments. Des miliciens « suspects » d'Amal arrêtés par les Hezbollahis.

Le mollah qui avait condamné Nabil s'approcha de lui et demanda d'une voix douce :

— Es-tu disposé à te racheter ?

Comme il ne répondait pas assez vite, un Hezbollahi lui expédia un coup de crosse dans son épaule fracturée au cours d'un « interrogatoire ». Nabil hurla et tomba. Aussitôt, trois Hezbollahis se mirent à le piétiner sauvagement, cherchant à écraser les endroits les plus sensibles. Recroquevillé, il gémissait sans arrêt. Sur un mot de l'Iranien, on le remit debout.

— Je n'ai rien fait, bredouilla-t-il. Je suis innocent.

L'unique chance de s'en sortir. Coupable, on était automatiquement fusillé.

Le coup de crosse de Kalachnikov l'atteignit sur la partie droite du visage, lui brisant la mâchoire inférieure et plusieurs dents. Il tomba, le goût du sang dans la bouche.

— Chien de sioniste ! cria un des Hezbollahis.

Il brandit un crochet de boucher à la pointe effilée et d'un geste précis, le planta dans l'épaule de Nabil ! Il commença ainsi à le tirer vers la porte. Sous le coup de la douleur, le jeune Palestinien perdit connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était dehors. Le vent frais l'aida à reprendre ses sens. Son épaule le brûlait atrocement. Il était attaché à un poteau, dans la cour de l'école qui servait de PC aux Iraniens. Les trois Hezbollahis le mettaient en joue avec leurs Kalachnikovs. L'un hurla :

— Va retrouver le grand Satan !

Les rafales claquèrent. Nabil cria et fit sous lui. Quelques instants plus tard, il rouvrit les yeux : les Hezbollahis se tordaient de rire ! Ils avaient tiré trop haut, volontairement. On détacha Nabil de son poteau pour le ligoter étroitement à une planche. Depuis deux jours on ne cessait de le battre.

La déchirure faite par le crochet de boucher continuait à saigner. On l'installa, la tête en bas, dans un étroit couloir, et on lui arracha ses chaussures. Les Hezbollahis se mirent alors à le frapper de toutes leurs forces sur la plante des pieds, à coups de câble électrique. Nabil s'évanouit. On le ranima en lui jetant un seau d'eau glacée. Et on recommença. Puis, après ce qui lui sembla des heures, on le détacha. Il aperçut au fond du couloir la silhouette du mollah. Ses bourreaux le mirent debout.

— Va demander ton pardon, dirent-ils.

Nabil essaya de faire quelques pas. Ses pieds torturés, éclatés, en sang, se dérobaient sous lui. Aussitôt, les Hezbollahis se ruèrent en

avant, le frappant à coups de crosse sur tout le corps. L'un d'eux écrasa sa main droite, en brisant les os avec un acharnement méthodique. Jusqu'à ce qu'il s'évanouisse de nouveau.

Cette fois, lorsqu'il reprit conscience, il rencontra le regard plein de douceur de l'homme au turban blanc. Ce dernier lui tendit un gobelet d'eau et proposa :

— Frère, veux-tu collaborer avec la Révolution islamique ? Il est encore temps de te racheter. Si tu m'aides, je te promets de mettre un terme à tes souffrances, au nom de Allah le Miséricordieux.

Nabil ferma les yeux, essayant de ne pas penser à toutes les douleurs qui le taraudaient. Son cerveau était vide. Une petite voix lui disait que son interlocuteur mentait, que les gardiens de la Révolution ne pardonnaient jamais à leurs ennemis. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait plus supporter les coups, la douleur. Alors, les mots se mirent à sortir de sa bouche, en flots pressés, si vite que le mollah avait du mal à tout noter sur son petit carnet noir. Lorsqu'il eut tout révélé, Nabil affronta avec plus d'optimisme le regard du religieux.

Celui-ci arborait un sourire rassurant.

— C'est bien, dit-il. Tu t'es racheté.

Il se redressa, lissa sa belle robe blanche et se retourna vers les Hezbollahis qui attendaient, appuyés au mur, avec un signe de tête imperceptible.

Il n'était pas encore sorti de la pièce qu'un des Iraniens appuya le canon de son Kalachnikov sur le ventre de Nabil et pressa la détente. Le choc anesthésia d'abord le Palestinien. Puis, peu à peu, la douleur se mit à monter, comme une bête qui lui aurait déchiré les entrailles. Il hurlait, suppliait, gémissait, observé par les trois Iraniens. L'un d'eux approcha de son visage, la crosse de son Kalachnikov où était collée la photo de Khomeiny.

— Embrasse-le ! ordonna-t-il.

Nabil posa ses lèvres sur le bois rugueux. Aussitôt, l'Hezbollahi ouvrit son pantalon et lui urina en plein visage ... Un peu plus tard, on lui tira encore une balle en pleine poitrine qui rata le cœur. Il resta là, à agoniser jusqu'à la nuit. Comme c'était l'heure de la prière, avant de s'agenouiller vers la Mecque, un des pasdarans lui vida une partie de son chargeur dans l'oreille, lui faisant éclater la tête.

Étendu sur son lit, Malko ne pouvait s'empêcher de fixer le téléphone. Onze heures du soir. « Johnny » n'appellerait plus. Trompant son anxiété en parcourant un guide Lucas trouvé dans sa chambre, sorte de *Gault et Millaut* britannique. Celui-ci, faisant foin de son nationalisme, classait Air France en tête des compagnies aériennes

d'Europe.

Il reposa le Lucas. Il avait mal pris l'attentat des Israéliens. Comment continuer son enquête dans la banlieue sud contrôlée par Amal ? Robert Carver appelait toutes les demi-heures relancé par Langley. À l'immeuble Shaman-di, il n'y avait plus personne.

Le téléphone sonna enfin et Malko se rua sur le récepteur. Ce n'était que Jocelyn qui avait du vague à l'âme. Il écourta et raccrocha. Avec le couvre-feu, il était hors de question d'aller à la recherche de « Johnny » maintenant, mais dès l'aube, il s'y mettrait : une seule piste : les gosses de la Cité Sportive Camille Chamoun.

Mahmoud nageait dans l'humilité et ne fit aucun commentaire lorsque Malko lui demanda de le déposer au stade Camille Chamoun. Il s'enfonça seul à travers les éboulis. Arrivé sur la pelouse centrale, il mit ses mains en porte-voix et appela à plusieurs reprises :

— Farouk ! Farouk !

Aucun écho. Ou les gosses n'étaient pas là, ou ils ne voulaient pas répondre. Il dut se résoudre à patauger dans la boue, la poche de son trench-coat alourdie par le 357 qui n'avait pas encore servi. Pourvu que les Schlomos ne l'aient pas suivi ! Il se retourna, aperçut Mahmoud, intrigué, qui l'observait du haut des gradins effondrés.

Il gagna le vieux tank détruit, où il avait rencontré Farouk la première fois. Aucune trace de vie. À partir de là, il s'orienta, cherchant à retrouver la faille entre les plaques de béton. Il tâtonna de longues minutes, s'engagea dans des impasses nauséabondes, rampa entre des blocs glissants jusqu'au moment où il arriva enfin près des deux plaques de ciment effondrées l'une contre l'autre à la façon de deux cartes à jouer. En se baissant, il y avait un espace suffisant pour s'y glisser. Ce qu'il fit. Cela sentait l'humidité et la décomposition.

Au bout d'une dizaine de mètres, il vit un couloir effondré et reconnut l'endroit par lequel il était passé. Au moins, il saurait si les gosses étaient partis.

Il fit encore quelques pas et soudain, sentit quelque chose qui accrochait le bas de son pantalon. Dans cet enchevêtrement de ferrailles, cela n'avait rien d'étonnant ... Il baissa les yeux, aperçut un mince fil de nylon tendu, dont une extrémité était accrochée à son pantalon. L'autre disparaissait entre deux morceaux de ciment. Il s'apprêtait à détacher le fil, mais arrêta brusquement son geste, l'estomac serré.

Se souvenant soudain de la mise en garde de « Johnny » : « Ne revenez pas, tout est piégé, ici ... »

Retenant sa respiration, il se baissa, prenant bien soin de ne pas

tirer sur le fil et l'examina. Il était terminé par un hameçon de pêche qui s'était pris dans le tissu. Inspectant le sol autour de lui, il aperçut deux autres hameçons semblables qui tramaient sur le sol : sûrement des pièges explosifs, spécialité dans laquelle les Beyrouthins étaient passés maîtres. Il suivit du regard le fil. Impossible de savoir exactement ce qu'il y avait au bout. Il n'osait plus bouger, même d'un millimètre. L'explosion pouvait se produire s'il tendait le fil encore plus, mais la première tension pouvait aussi avoir été le système d'armement de la machine infernale déclenchée, ensuite, par une brusque détente du fil – Dans les deux cas, il était condamné.

CHAPITRE XV

Malko se redressa, laissa se calmer les battements de son cœur et appela :

— Farouk !

Le béton lui renvoya l'écho, ironiquement. Il commençait à avoir des crampes. Le sang battait à ses tempes. Pourvu que Mahmoud s'inquiète. Seulement, il risquait d'attendre longtemps et il ignorait si l'hameçon n'avait pas armé une minuterie, bien que cela soit peu probable. Ces pièges étaient généralement assez primitifs, mais tuaient très bien.

Il s'accroupit, pour reposer ses muscles, appela de nouveau, sans plus de résultat. Il passa mentalement en revue toutes les solutions : déchirer son pantalon, se déshabiller, revenir en arrière, mais toutes comportaient un risque : il tendait ou détendait le fil ... Un quart d'heure s'écoula. Il était en sueur en dépit de l'humidité glaciale. Il appela encore Mahmoud sans plus de chance. Ou les gosses n'étaient pas là, ou ils se moquaient de ce qui pouvait lui arriver ... Il eut soudain une idée. En allongeant la main, il parvint à saisir un autre fil et à l'amener tout doucement à lui. Tenant l'hameçon délicatement entre deux doigts.

Alors, prêtant l'oreille dans le silence absolu, il le tendit avec précaution. Si le mécanisme était à double détente, il risquait d'entendre le petit dé clic d'armement ... Le fil se tendit presque autant que celui qu'il avait accroché, sans faire aucun bruit. Malko n'entendait que les battements désordonnés de son cœur. Il posa doucement le fil à terre, retenant son souffle.

Donc, la traction ne déclenchait pas l'armement piège.

Prenant garde de ne pas glisser, il bougea un peu le pied afin de détendre le fil accroché à son pantalon. Avec des gestes d'horloger, il retira l'hameçon du tissu et le posa à terre.

Enfin, il se releva, la sueur dégoulinant sur son visage. Un énorme éclat de rire le fit se retourner : appuyé sur son Kalachnikov, Farouk, le petit Palestinien, le contemplait, tordu en deux de joie. Malko était trop soulagé pour se mettre en colère ...

Le gosse s'approcha, lui donna une grande tape dans le dos et s'exclama :

— *Good, very good !*

Il ramassa l'hameçon, se baissa, puis écarta deux pierres, découvrant un sac en plastique contenant un pain d'explosif avec différents bouts de ferraille. De quoi mettre en morceaux celui qui déclenchait le piège. Soigneusement, le gosse remit tout en place, retendit le fil, disposant l'hameçon afin qu'il s'accroche facilement. Puis, il fit signe à Malko de le suivre, ravi de sa bonne blague. Il avait un sens de l'humour très particulier ...

La petite pièce où Malko avait rencontré « Johnny » pour la première fois était encombrée de caisses de munitions. Deux gosses dormaient dans un coin dans les bras de leur RPG 7 et deux autres étaient en train de manger des galettes avec des bouts de viande cuits sur un feu de braise ... Le Kalachnikov sur la table, bien entendu. On fit une place à Malko et Farouk hocha la tête :

— On vous avait dit de ne pas venir. Vous avez eu beaucoup de chance.

— Je vous ai appelé, dit Malko. Vous n'avez pas entendu ?

— Si, mais je ne réponds jamais, si je ne suis pas prévenu, c'est peut-être un piège. Les gens d'Amal ne nous aiment pas, ils voudraient s'emparer des armes que nous avons et surtout des stocks d'obus de 120 mm. Nous préférons les vendre à Jumblatt.

— Ça vous rapporte beaucoup d'argent ?

— Pas mal. Mais bientôt, il n'y en aura plus ...

— Et alors ?

Farouk tapota la crosse de son Kalachnikov.

— Avec ça, on peut gagner des livres ... Qu'est-ce que tu veux ?

— Je cherche « Johnny ».

Le gosse secoua la tête.

— Je ne sais pas où il est.

— Il faut que je le voie, d'urgence.

Farouk ne broncha pas.

— C'est ton problème. C'est mon ami, mais je ne sais pas où il est.

— Tu l'as vu récemment ?

— Oui, hier.

Malko dissimula son soulagement. Donc, le Palestinien était vivant ! L'attentat des Israéliens avait échoué. Il tira de sa poche un billet de cent dollars et le posa sur la table.

— Trouve « Johnny », ou préviens-le. Dis-lui qu'il me téléphone, c'est très important.

Le gosse ne répondit pas, mais ne repoussa pas le billet. Malko lui serra la main et le petit Palestinien le raccompagna dans le couloir piégé. Avant de sortir, il avertit :

— Tu sais, comme tu as découvert ça, nous allons tout changer ... Ne reviens pas.

Charmant bambin.

Malko se retrouva à l'air libre avec soulagement. Sa chemise était encore collée à son dos par la sueur. Il ne pouvait rien faire de plus. Mahmoud le regarda revenir avec curiosité.

— Où étiez-vous passé ? demanda-t-il. Je croyais que vous étiez tombé dans un trou.

— Je suis tombé dans un trou, fit Malko, mais j'en suis sorti.

Il se laissa aller sur le siège de l'Odsmobile, épuisé. C'était une bouteille à la mer. Une chance sur cent que le Palestinien se manifeste, après ce qui était arrivé. Il n'avait sûrement pas envie de risquer sa vie à cause des imprudences de Malko. Une seule autre personne pouvait l'aider : Neyla. Le temps pressait, il était sûr qu'Abu Nasra était sur le point de mettre son projet à exécution.

— Nous allons à Hamra, dit-il à Mahmoud.

Pour faire la paix avec Neyla, il fallait mettre toutes les chances de son côté.

L'avenue Clemenceau, déserte, tranchait sinistrement sur l'animation de Beyrouth Ouest. Malko poussa la porte du magasin de décoration où travaillait Neyla, et emprunta directement l'escalier. La jeune chiite était dans l'antre aux tapis, plongée dans un magazine et son regard s'assombrit en voyant Malko. Elle se leva et marcha sur lui.

— Je vous avais dit que ...Son visage enfantin et sensuel était crispé par la colère. Ce qui la rendait encore plus belle. Elle devait se préparer à sortir, car le chemisier de soie et la jupe en cuir n'étaient pas vraiment une tenue d'employée modeste.

— C'était seulement pour te donner ceci, dit Malko, pour te remercier des risques que tu as courus.

Il tira un écrin de sa poche et le lui tendit. Aucune femme n'a jamais résisté à un écrin de bijoutier. Neyla l'ouvrit et poussa un cri extasié : c'était une Seiko à quartz en or. Spontanément, elle se jeta au cou de Malko, l'embrassa, d'abord sur la joue, puis sa bouche épaisse glissa et ils échangèrent un vrai baiser, étroitement enlacés. Neyla se détacha, l'air inquiet.

— Attends, viens, murmura-t-elle. Il ne faut pas qu'on nous voie.

Elle le poussa dans un bureau minuscule, dissimulé par une tenture, s'adossa à une table et mit la montre à son poignet. Elle l'admira quelques instants, puis reprit son baiser là où elle l'avait laissé. Tant et si bien que Malko, qui n'était pas venu pour cela, commença à ne plus vraiment se contrôler. Neyla continuait à se

frotter contre lui.

N'y tenant plus, Malko fit glisser la jupe de cuir le long de ses hanches, découvrant les cuisses charnues.

— Tu es fou, souffla Neyla. On va venir.

À ce stade, Malko s'en moquait. Le dos appuyé à la table, Neyla se laissa prendre, gémissant, embrassant Malko, oscillant dans cette étreinte acrobatique et brève. Un bruit dans l'escalier les arracha l'un de l'autre. Les yeux agrandis par le plaisir, Neyla baissa vivement sa jupe, tandis que Malko, frustré, reprenait une tenue presque décente.

Ils regagnèrent la galerie des tapis et s'assirent sagement.

— Tu sais, fit la jeune chiite, je t'en voulais beaucoup. L'autre jour, avec Abu Chaki, ça été horrible.

— Je m'en veux affreusement, dit Malko. C'est pour cela que j'ai essayé de te faire plaisir.

Elle baissa les yeux sur la montre :

Elle est superbe ...

— J'ai encore besoin de toi, dit Malko.

— J'ai l'information que tu veux, dit Neyla. L'adresse du garage. Dans la rue de la Mosquée Hussein, à Chiyah. Après le coude. Devant, il y a une carcasse de camion. C'est là qu'ils ont caché la benne à ordures.

— Fantastique, dit Malko. Mais j'ai besoin d'autre chose. Tu te souviens de ce que nous a dit Nabil, à Baalbek ?

— Je n'ai pas tout entendu.

Il lui résuma l'histoire des ULM, concluant :

— Je dois savoir, coûte que coûte, où ces engins vont se trouver. Par ton ami, il y a peut-être une chance.

— Peut-être, fit-elle. Il sait beaucoup de choses. Mais ce ne sera pas facile de le faire parler. Il m'avait demandé de le voir ce soir. Je vais y aller.

— Tu es merveilleuse, dit Malko.

De nouveau, ils s'étreignirent.

— Je t'appellerai demain, dit Neyla. Si tu veux, nous nous verrons demain soir.

Malko ressortit de la boutique, un peu tranquilisé. Neyla, regonflée, était une alliée précieuse. Même si « Johnny » ne réapparaissait pas, elle pourrait peut-être obtenir le renseignement qu'il cherchait. Déjà, il devait communiquer à Robert Carver l'emplacement du garage où on piégeait probablement la benne à ordures.

Abu Nasra regarda par la fenêtre l'homme qui montait l'escalier

extérieur menant à son bureau. Un Iranien qui s'occupait de la même opération que lui à Baalbek et venait d'arriver de la Bekaa. Ses gardes du corps le firent entrer et les deux hommes s'étreignirent sous le portrait géant de Moussa Sadr.

— Tout s'est bien passé ?

— Sans problème, affirma l'Iranien en s'asseyant. Nous avons utilisé des camions de primeurs qui ont l'habitude de venir deux fois par semaine à Beyrouth. Même s'il y a eu des photos aériennes, on ne pourra rien distinguer sous les bâches.

Donc, les trois ULM étaient à pied d'œuvre. Abu Nasra ne se tenait plus de joie. Son plan prenait forme.

— Ils sont en sûreté ?

— L'endroit où ils se trouvent a résisté à tous les bombardements sionistes, affirma l'Iranien.

— Combien de temps faut-il pour les vérifier ?

La partie ULM relevait des Iraniens.

— Deux jours, si nous n'avons pas de complications avec les moteurs, trois au plus.

— Que les pilotes demeurent près des appareils ! ordonna Abu Nasra, que personne ne puisse les apercevoir ou parler avec eux. Le B2 et les juifs ont des informateurs partout.

— Très bien. J'ai aussi le dossier de l'incident d'avant-hier.

Il déposa une mince chemise verte adressée à Abu Nasra par le chef des Hezbollahis. Dès qu'il fut seul, Abu Nasra se plongea dans sa lecture. D'abord, l'interrogatoire du traître. Puis différentes dépositions sur le couple qui s'était rendu à Baalbek. Sans grand-chose qu'il ne sache déjà. Mais un témoignage le glaça. Un des miliciens d'Amal prétendait avoir reconnu la fille qui s'était rendue à Baalbek, lorsqu'elle était revenue dans la Mercedes blanche d'Abu Chaki. Ce serait la maîtresse d'un des hommes travaillant pour Abu Nasra. Hélas, il ne se souvenait plus de son nom.

Abu Nasra repoussa la note, le sang battant à ses tempes. Si ce milicien disait vrai, il était infiltré, peut-être surveillé. Il en avait froid dans le dos. Un échec pour cette mission signifiait son élimination, à lui. Les Syriens et les Iraniens ne lui pardonneraient pas.

Il referma le dossier, l'enferma à clef dans le bureau et sortit en trombe.

— Réunissez dans deux heures tous les hommes de mon groupe ! ordonna-t-il.

Abu Nasra fit une entrée théâtrale, sanglé dans sa tenue de combat verdâtre et posa devant lui son Kalachnikov tout neuf à crosse pliante, avant de parcourir d'un regard sévère les visages attentifs de ses hommes. Tous très jeunes, pas rasés, beaucoup arborant le portrait de l'imam Moussa Sadr sur la poitrine ou la manche. La plupart

totallement analphabètes, mais tous fanatiquement dévoués à l'Islam.

— J'ai une chose grave à vous annoncer, annonça-t-il. Les sionistes ont réussi à nous infiltrer.

Un murmure outragé parcourut l'assistance. Abu Nasra calma ses hommes d'un geste paternel.

— Grâce soit rendue à Allah qui m'a ouvert les yeux et confondra nos ennemis ! continua-t-il avec emphase. Je sais qu'aucun de vous n'est un traître.

Murmures de soulagement et quelques cris de *Allah Akbar*⁽¹⁹⁾ Abu Nasra qui tenait bien son auditoire martela les mots qui suivirent :

— Seulement, l'un d'entre vous a été abusé par une agente sioniste ! Une chiïte dénaturée. Il ne le sait pas lui-même, et je lui pardonne d'avance. Je vais poser une question et je suis certain qu'il va répondre sans hésiter. Quel est celui d'entre vous qui a une amie habitant Beyrouth Ouest ? Une fille qui se maquille, qui porte des jupes et vend son corps aux étrangers ?

Abu Nasra avait terminé sa péroraison en vociférant et se rassit d'un coup. Dans un silence de mort.

Mohsein Houmal sentit le sang se retirer de son visage. Heureusement, sa barbe dissimulait sa pâleur. Il crut cependant que tous ses camarades le regardaient. Il ne pouvait s'agir que de Neyla ! Neyla dont il était fou amoureux.

Son cœur cognait contre ses côtes si fort qu'il avait l'impression que tout le monde l'entendait. Il avait très peu de temps pour répondre : s'il ne disait rien et qu'on découvre la vérité ensuite, on le fusillerait à genoux. Comme traître à la cause islamique. S'il dénonçait Neyla, il imaginait ce qui arriverait ... Le cerveau en bouillie, il adressa une prière muette à Allah et leva timidement le doigt sans oser regarder Abu Nasra.

Malko contemplait d'un œil absent les trois filles en train d'évoluer à quelques centimètres de leurs amants respectifs, dans une danse du ventre endiablée. C'était encore la fête à Achrafieh. Les femmes étaient habillées et maquillées comme si ce devait être la dernière fois. L'ombre de la mort planait sur toutes les distractions beyrouthines. Jocelyn Sabet, les yeux démesurément agrandis par le kohl, portait une tenue qui l'aurait fait écharper dans la banlieue sud ... Une jupe fendue qui s'ouvrait à chaque pas et un chemisier de dentelle noire dissimulant à peine les pointes de ses seins. Tout le monde avait beaucoup bu. Malko aussi. Ce qui n'avait pas calmé l'angoisse diffuse qui lui serrait la poitrine. Il se reprochait d'avoir renvoyé Neyla à l'assaut après l'équipée de Beyrouth.

Il avait hâte d'être au lendemain matin. De connaître le résultat de l'expédition de Neyla.

Jocelyn se comportait en amoureuse transie.

— Tu as envie de rentrer ? demanda-t-elle, devant son air renfermé.

— Oui.

Elle se méprit sur ses intentions et en trois minutes eut pris congé de leur hôte. Ils traversèrent la ville à l'habituelle folle allure. Malko n'osa pas lui demander de le déposer directement au *Commodore*. Dès qu'ils furent dans l'appartement de Jocelyn, la jeune femme se dépouilla de son chemisier et de sa jupe avant d'enlacer Malko. Il lui rendit son baiser, mais sans vraie passion. Trop tracassé.

Jocelyn s'en rendit compte et s'écarta de lui comme si un serpent l'avait piquée.

— Tu as revu cette salope de Mona !

— Mais non, assura Malko, je suis préoccupé, inquiet ...

Les yeux brillants d'humiliation, Jocelyn sauta du lit, attrapa son vison, le passa sans même se rhabiller, rafla ses clefs et dit sèchement à Malko :

— Viens, je te raccompagne.

Ils avaient parcouru les trois quarts du chemin dans un silence pesant, quand le moteur se mit à tousser. Jocelyn laissa échapper une exclamation furieuse, écrasa l'accélérateur, en vain. La Lancer s'arrêta au milieu de la rue et le silence de la nuit retomba autour d'eux. La jeune femme examina le tableau de bord, puis éclata d'un rire nerveux.

— C'est le garage ! Ils ont oublié de faire le plein ...

Tomber en panne à une heure du matin à Beyrouth, ce n'était pas triste : en raison du couvre-feu, tout était fermé.

— Ce n'est rien, dit la jeune maronite, rentre à l'hôtel.

— Je ne vais pas te laisser là, protesta Malko, pas en plein Beyrouth Ouest, tu vas te faire violer ...

Les yeux de la jeune femme flamboyèrent et elle tira de sous son siège un colt 45.

— Le druze qui essaiera de me violer prendra une balle dans la tête. Seulement, je ne peux pas rentrer à pied dans cette tenue.

Son manteau de fourrure s'était ouvert, découvrant son corps nu, à part ses bas. Malko éprouva une soudaine pulsion sexuelle, à la vue de ce corps offert, peut-être aussi à cause de la situation. Jocelyn le lut dans ses yeux. Elle noua ses bras autour de son cou, et se mit à jouer avec son oreille du bout de sa langue aiguë. Le silence était absolu, seul le vent faisait vibrer les glaces de la Mitsubishi.

— Nous sommes seuls en plein Beyrouth, murmura-t-elle. Tu ne trouves pas ça excitant ?

Elle sut le convaincre, s'enroulant autour de lui comme une liane, évitant le volant pour lui faire l'offrande de sa bouche. Jusqu'à ce que dans une étreinte acrobatique, Malko s'enfonce en elle. Jocelyn avait pris son siège. À genoux sur le plancher, il la besognait furieusement. Les deux escarpins appuyés au pare-brise, les bras noués autour de la nuque de Malko, Jocelyn haletait. Ils s'arrêtèrent dans un ultime éblouissement ne sachant plus très bien où ils se trouvaient.

Malko s'extirpa de la Lancer. Il était à quatre cents mètres du *Commodore*.

— Je vais chercher de l'essence, dit-il.

— Reviens vite, mon chéri, cria Jocelyn de nouveau enroulée dans son vison, le ventre en paix.

Personne devant le *Commodore*. Malko alla à la réception et expliqua son problème. L'employé le reconnut :

— On vous a téléphoné déjà deux fois ... Une femme.

L'angoisse de Malko se raviva. Si c'était Neyla, pourquoi appeler si tard ? Il essaya de se rassurer en pensant qu'il s'agissait de Mona.

Avec vingt livres, l'employé consentit à aller soutirer de l'essence dans le réservoir d'une voiture en stationnement.

À peine était-il revenu que le standard téléphonique s'alluma. L'employé de nuit décrocha et tendit l'appareil à Malko.

— Vous avez de la chance. C'est pour vous.

Il lui arracha presque le récepteur des mains.

— Malko ?

La voix de Neyla. Effrayée, mais reconnaissable.

— Où es-tu ?

— Il faut que tu viennes me chercher. Je ne peux pas me déplacer, je n'ai pas de laissez-passer. Tu sais où est la place des Martyrs ? Je t'attendrai devant l'ancien commissariat de police. Viens vite.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Viens vite, répéta Neyla. Je t'en supplie.

Sa terreur n'était sûrement pas feinte. La communication avait été coupée. Malko était déjà passé place des Martyrs : l'ancien centre de Beyrouth détruit à cent pour cent. Neyla ne pouvait pas téléphoner de là. Cela sentait le piège à plein nez, mais il ne pouvait pas la laisser tomber.

Le bidon d'essence était prêt. Pas le moindre taxi. Il repartit en courant, tordu d'angoisse. Jocelyn fumait paisiblement une cigarette.

— Peux-tu me prêter ta voiture ? demanda Malko.

— Tu n'iras pas loin avec ça, fit-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je dois aller place des Martyrs.

— À cette heure-ci ?

— Oui, quelqu'un m'attend.

Elle fronça les sourcils.

— Qui ça ?

— Une informatrice.

La Libanaise secoua la tête.

— Je n'aime pas cela. Ce coin-là est dangereux. Viens, je vais te conduire.

— Je vais te ramener chez toi, proposa Malko, et je prendrai ta voiture.

— Ne fais pas l'idiot ! Monte !

Brusquement, elle se ravisa.

— Attends, prends le volant, je me cacherais. On croira que tu es seul.

Huit ans de survie dans une ville comme Beyrouth permettaient d'acquérir certains réflexes. Malko ne discuta pas, le temps pressait. Jocelyn le guida dans le dédale des ruelles de Beyrouth Ouest. Jusqu'au Carrefour Sodeco où ils franchirent le dernier barrage de l'armée libanaise avant la zone détruite du centre ville. À partir de la place Riad Solh, c'était l'apocalypse. Ils arrivèrent par le sud, par le souk Abu Nasr. Discrètement, elle se laissa glisser sur le plancher de la voiture. Les phares découvrirent un décor abominable : des pans d'immeubles déchiquetés, des enseignes en loques, des murs vérolés par les impacts, des fenêtres vides comme des orbites énucléées. Curieusement, on avait rétabli l'éclairage public de la vieille place des Martyrs et les lampadaires éclairaient les buildings effondrés, éventrés, aux murs troués. Malko stoppa en face du monument au centre de la place, resté intact par miracle, coupa le moteur, puis ouvrit la glace.

Le silence était impressionnant.

Il regarda autour de lui, distingua le petit bâtiment blanc de l'ancien commissariat avec ses colonnades et son perron. Où était Neyla ? La voiture faisait une cible magnifique en pleine lumière. Un cri éclata, encore plus poignant dans le silence de ce monde pétrifié.

— Malko !

Une voix de femme, celle de Neyla. Le sang de Malko se glaça. Cela venait d'une ouverture remplie de gravats, le long de l'immeuble blanc, ce qui avait été jadis la rue El Moutanabi. Un second cri, atroce, se termina en gargouillement.

Malko sauta hors de la Lancer.

— N'y va pas ! cria Jocelyn. N'y va pas !

CHAPITRE XVI

Malko n'écouta pas l'avertissement de Jocelyn. Il courait déjà vers l'endroit d'où les cris étaient venus. Il franchit la zone éclairée, grimpa le perron d'un bond. L'immeuble n'était plus qu'une coquille vide aux pierres rongées par les impacts, les planchers effondrés, quelques tuiles rouges encore accrochées à la charpente du toit. Une forme était allongée derrière la balustrade du perron. Malko se précipita, toucha des cheveux, puis sentit un liquide tiède et collant lui inonder les mains.

— Neyla !

La jeune chiite ne répondit pas.

Malko la prit sous les aisselles, la traîna dans la lumière des lampadaires et faillit vomir. La gorge avait été presque entièrement tranchée, pratiquement sous ses yeux, et le sang s'échappait encore à gros bouillons, des deux carotides. Neyla se vidait et rien ne pouvait la sauver. Son cerveau privé d'irrigation, elle était heureusement plongée dans l'inconscience. Il la reposa doucement à terre et s'accroupit, une main dans ses cheveux bouclés, ivre de haine et de rage, inspectant les lieux autour de lui. Ceux qui avaient commis ce crime horrible étaient encore à quelques mètres dans les ruines du commissariat ou dans la rue El Moutanabi. Ils avaient voulu que Malko voie le cadavre de Neyla avant de le liquider à son tour.

Il regarda en direction de la Lancer, arrêtée près de la statue. On attendait qu'il y remonte pour frapper cette cible facile. Eux savaient où il se trouvait, lui pas. Son seul avantage : Jocelyn tapie au fond de la Lancer. Soudain, il y eut un « plouf » sec, suivi d'une explosion violente. La Mitsubishi se transforma en boule de feu, explosant avec un bruit assourdissant. Un coup de RPG 7. Malko sentit une coulée glaciale glisser le long de sa colonne vertébrale. C'était la fin. Que pouvait son revolver contre une arme anti-char ?

En quelques secondes, il venait de perdre ses deux meilleures alliées. Mortes à cause de lui.

Ensuite, ce serait son tour. Dans ce quartier abandonné, l'explosion n'avait attiré l'attention de personne. Son unique chance était de gagner le haut de la place des Martyrs et de s'enfuir par les ruelles envahies de végétation des anciens souks. Mais pour cela, il devait traverser l'espace éclairé par les lampadaires entre le perron et

la statue. Malko releva le chien de son 357 Magnum, et bondit.

À peine avait-il parcouru quelques mètres qu'une rafale éclata derrière lui, et une balle écorna le socle de la statue des Martyrs avec un miaulement méchant. Il avait encore vingt mètres à faire : jamais il n'y arriverait. Soudain, un cri jaillit de l'ombre, près de la statue :

— Malko, couche-toi !

Il plongeait et, tout en roulant sur lui-même, enregistra la scène. Un homme accroupi à l'entrée de la rue El Moutanabi braquant sur lui le long tube d'un RPG 7. Et, en face, Jocelyn, qu'il croyait morte, accroupie, tenant son colt à deux mains. Plusieurs détonations claquèrent et l'homme s'effondra sur le côté, tandis que sa roquette allait exploser de l'autre côté de la place dans une grande gerbe rouge.

Malko se releva et parcourut les dix mètres qui le séparaient de Jocelyn en une seconde. Elle était en train de remettre un chargeur dans son arme.

— Filons ! dit-elle. Ils sont plusieurs, je les ai vus.

— Mais je croyais que tu ...

— J'étais sortie de la voiture, dit-elle. Je me doutais de quelque chose comme ça.

Une longue rafale crépita venant du commissariat, les projectiles passèrent au-dessus d'eux. Se servant de la masse de la statue comme écran, ils commencèrent à s'éloigner.

La scène était irréaliste. Jocelyn nue sous son manteau de vison, le colt à la main, les cheveux défaits, les flammes rouges qui jaillissaient de la Mitsubishi qui continuait à brûler comme un sinistre feu de Bengale.

— Attention, ils sont en train de remonter par l'intérieur des immeubles pour nous coincer, avertit Jocelyn. Il y a des passages partout. Il vaudrait mieux se cacher dans les ruines du cinéma Rivoli. Je connais bien tous les recoins, c'étaient nos positions en 76.

Ils repartirent, s'abritant derrière le gros bosquet qui avait poussé au milieu de la place, aperçurent une silhouette qui courait et tirait en même temps dans leur direction, couvrant d'autres miliciens. Un grondement se fit soudain entendre, venant de la rue Abu Nasr. Un M113 surgit en haut de la place des Martyrs, suivi par deux jeeps. Le phare de l'engin blindé balaya lentement la place, s'arrêtant sur Malko et Jocelyn. Presque aussitôt, une rafale fit voler le phare en éclats. La mitrailleuse de 12,7 du blindé tourna lentement et se mit à arroser la zone d'où étaient partis les coups de feu, creusant quelques impacts de plus ...

Toutes les armes de la patrouille se mirent à leur tour à tirer. Quand elles se turent, Malko et Jocelyn se relevèrent. Le commando s'était dissous dans les ruines des souks. Jocelyn Sabet drapa autour d'elle son manteau de vison et fourra son colt dans sa poche.

— Nous avons eu beaucoup de chance, dit-elle simplement.

Malko tourna la tête vers l'endroit où reposait le corps de Neyla. Tordu d'une rage impuissante et bourrelé de remords. Les soldats libanais s'approchaient, méfiants, Jocelyn les apostropha en arabe et ils baissèrent leurs armes.

Robert Carver avait des poches sous les yeux. Malko l'avait réveillé au milieu de la nuit et il ne s'était pas rendormi.

Bien entendu, le ratissage entrepris par l'armée libanaise, place des Martyrs, n'avait rien donné ... Le corps de Neyla avait rejoint à la morgue les cent mille morts de la guerre civile. Amer, épuisé et au bord du découragement, Malko ne voyait plus de solution à sa mission. « Johnny » demeurait invisible, en dépit de l'appel laissé au jeune Farouk.

L'attentat de la nuit précédente prouvait que de chasseur, il était devenu gibier. La pénombre dans laquelle était plongé le bureau du chef de poste ajoutait à sa morosité. Les deux hommes buvaient en silence un café infect et trop sucré, préparé par la secrétaire. Cherchant une issue.

— Puisque nous sommes bloqués sur les ULM, dit Malko en posant sa tasse, essayons au moins de résoudre l'histoire de cette benne.

— J'ai déjà fait prévenir les Marines et les Français, dit l'Américain. Il y aura des patrouilles d'hélicoptères pour surveiller le périmètre.

— Et si on allait la chercher ? suggéra Malko. Ce serait encore plus sûr.

Robert Carver posa sa tasse, pensif. Malko se doutait de ses objections : jamais il n'obtiendrait l'autorisation d'envoyer un commando de Marines à Chiyah. Il demeura muet quelques instants puis se leva.

— Vous avez foutrement raison ! dit-il. Allons voir le commissaire Kikonas, à la Sûreté.

Au moins, ils trompaient leur anxiété.

Il y avait un embouteillage indescriptible au passage du musée : la pluie et le barrage en face de l'entrée condamnée de la Résidence des Pins. Ils durent effectuer un immense détour pour rejoindre la rue du Musée.

L'immeuble gris de trois étages de la Sûreté libanaise était isolé dans un no man's land de barbelés, de merlons, de blocs de ciment, de

blockhaus. Les gardes du corps de Robert Carver vinrent renforcer les sentinelles libanaises, face au mur aveugle de ce qui avait été le musée. Un des coins de Beyrouth où on s'était le plus battu. Les Israéliens y avaient perdu quatre chars Merveka en dix minutes ...

Le commissaire Kikonas était un petit homme affable, et tiré à quatre épingles. Il les reçut dans un somptueux bureau aux murs de boiseries claires et leur offrit un café amer à la cardamome. Tandis que l'Américain expliquait le problème, il faisait craquer ses articulations d'un air gourmand.

— C'est très intéressant ! conclut-il. Il faut arrêter ces terroristes. Nous savons que ce quartier est un nid insurrectionnel. Seulement, nos hommes ont beaucoup de difficultés à y pénétrer. De plus, pour tout ce qui concerne le Grand Beyrouth, c'est le B2 qui est responsable ... Vous devriez voir le colonel Tarik. À l'état-major de la VIII^e Brigade. Je vais lui passer un coup de fil.

— Inutile, fit Robert Carver, un peu sèchement. Je le connais.

La route de Damas montait vers le Yarzé, traversant les collines de Baabda, un quartier de villas jadis élégantes, maintenant pilonné par les obus de Walid Jumblatt. Robert Carver désigna à Malko un grand bâtiment plat hérissé d'antennes, au sommet d'une colline, sur leur droite.

— Le ministère de la Défense, c'est là que nous allons.

Ils quittèrent la grande route, franchirent une douzaine de postes militaires, des chicanes renforcées de M113, durent exhiber vingt fois leurs laissez-passer. Plus ils s'approchaient, plus l'ambiance était tendue ... Le ministère de la Défense n'avait plus une seule vitre.

Le colonel Tarik les reçut dans un bureau minuscule dont la fenêtre avait été remplacée par du plastique transparent, retransché derrière un classeur métallique criblé d'éclats d'obus. De l'eau bouillait dans une théière et il régnait un froid sibérien dans la pièce. Des revues pornos étaient étalées sur le lit de camp, à côté d'un casque ...

— Excusez-moi de vous recevoir ainsi, dit-il, nous avons encore pris du 155 ce matin ...

La théière bouillait. Il versa le liquide brûlant dans des quarts cabossés, tandis que Robert Carver exposait sa demande. Le Libanais leva vers lui de beaux yeux noirs pleins de tristesse.

— Pourquoi êtes-vous venu me voir ? Bien sûr, je pourrais vous donner un commando des FSI⁽²⁰⁾ qui irait détruire ce garage. Mais il me faut un ordre du palais présidentiel. Nous avons l'interdiction de pénétrer dans le périmètre chiite. Sauf instruction signée du Président.

Sans crainte de m'avancer, je ne crois pas qu'il vous signera un tel ordre. D'ailleurs, pour ce faire, il serait obligé de déplacer la VIII^e Brigade de Souk El Gharb et cela affaiblirait son dispositif militaire. (Il soupira.) Vous savez que la semaine dernière, nos troupes ont reçu plus de cinq mille obus à l'heure et au kilomètre carré ... Les Syriens noient les jumblattistes sous les munitions ...

— Alors, il n'y a rien à faire ? demanda Malko ulcéré que Neyla ait risqué sa peau pour rien.

L'officier libanais frotta sa petite moustache avec un sourire malin.

— Au Liban, il y a toujours une solution : il faut payer des informateurs pour surveiller ce garage et intercepter la benne à ordures lorsqu'elle sortira du quartier. Je vais faire prévenir les responsables des postes autour de Chiyah, qu'ils soient particulièrement sur leurs gardes. Nous l'arrêterons. Ou alors ...

Il laissa la phrase en suspens. Robert Carver saisit la balle au bond.

— Alors, quoi ?

L'officier libanais eut un sourire désarmant :

— Les positions de vos Marines ne sont pas très éloignées. Vous pourriez effectuer une opération préventive. Ou une attaque d'hélicoptères. Ou d'artillerie ...

Malko crut que le responsable de la CIA allait sauter à la gorge du colonel Tarik.

Une voix arabe caverneuse sortit d'un des talkies-walkies posés sur le bureau et le colonel Tarik répondit à mi-voix, les lèvres collées au haut-parleur. Un jeune commandant avec de grosses lunettes était entré silencieusement et écoutait leur conversation. Robert Carver se leva, avec un regard découragé pour Malko. Celui-ci l'imita. La situation était claire. Il n'y avait rien à attendre des Libanais. Au moment où ils se dirigeaient vers la porte, le colonel Tarik les rappela :

— Pourquoi n'allez-vous pas voir le Président ? Vous n'êtes pas loin... Robert Carver grommela quelque chose d'heureusement inintelligible. Dans le couloir, il se tourna vers Malko :

— Vous voyez pourquoi les Libanais ont surnommé les FSI les Forces Spécialement Inutiles ! J'étais sûr que cela se terminerait ainsi. L'équilibre de cette gendarmerie, faite de musulmans et de chrétiens est tellement fragile qu'ils n'osent pas s'en servir. Au fond, ils se disent qu'un camion piégé de plus ou de moins dans une ville dévastée depuis huit ans, il n'y a pas de quoi affoler l'opinion.

Des débris de verre jonchaient le hall. Les sentinelles avaient le regard fixé sur la ligne verte du Chouf où était tapie l'artillerie druze de Jumblatt. Malko, de sa rage, envoya promener d'un coup de pied une boîte de bière vide.

— Puisque c'est comme ça, je vais aller moi-même voir ce qui se passe dans ce garage, dit-il. Qu'au moins, Neyla ne soit pas morte pour rien. Et ensuite, on télexera à Langley.

— Vous êtes fou ! protesta Robert Carver. Ils savent qui vous êtes. Une fois là-bas, je ne peux rien pour vous. En plus, notre objectif principal, ce sont les ULM.

— Je ne travaille pas avec une boule de cristal, dit Malko. Pour l'instant, il est impossible de les trouver.

— Ce que vous allez faire est idiot, insista l'Américain.

Malko ne répondit même pas. Muré dans sa colère.

L'Oldsmobile passa lentement devant la carcasse noircie de l'hôtel *Saint-Georges*, puis longea le *Phoenicia*, réduit lui aussi à l'état de coquille vide. Du port rasé il ne restait que des tas de gravats. Le quartier de la Quarantaine, jadis peuplé d'Arméniens et de Kurdes pauvres, n'existait plus, pas plus que les cafés sur pilotis où les vieux Beyrouthins allaient boire l'arak et parier sur n'importe quoi.

— Allons place des Martyrs, dit Malko.

Mahmoud tourna docilement dans la rue Zaafarane envahie par les herbes et déboucha dans le bas de la place des Martyrs. Malko fit arrêter la voiture en face du monument des Martyrs. La carcasse de la Lancer semblait encore plus triste sous le soleil. Il fit quelques pas jusqu'aux marches de l'ancien commissariat. La pluie n'avait pas encore complètement lavé le sang de Neyla. Il contempla la tache brune, le cœur serré, plus décidé que jamais à continuer sa mission, même tout seul.

Malko s'enfonça dans le grouillement de la rue Omar Beyhum, son Nagra à l'épaule, observé par Mahmoud resté prudemment au volant de l'Oldsmobile. Normalement le laissez-passer d'Amal lui assurait la paix. Il n'y avait guère de communication entre les barrages dans la rue et le PC. Les étals envahissaient la chaussée boueuse, permettant tout juste aux voitures de passer. D'après le plan qu'il avait gravé dans sa tête, la rue de la Mosquée Hussein était la troisième à droite.

Si on l'interrogeait il était en reportage pour sa radio.

Les portraits de l'imam Moussa Sadr souriant, barbu et extatique et de Khomeiny formaient une mosaïque multicolore qui cachait un peu les murs lépreux de béton mal préparé, grisâtres, entamés par les obus. Alternant avec les photos de quelques « martyrs » d'Amal, retouchés jusqu'à les faire ressembler au prophète ... Avec un petit

serrement de cœur Malko s'éloigna du M113 blanc des Italiens, planté en plein carrefour. Dernier îlot ami. À part eux, il était le seul étranger. Presque à chaque coin de rue, des miliciens d'Amal, Kalachnikov à l'épaule, déambulant l'air soupçonneux. Quelques femmes voilées se faufilaient dans la foule, des couffins en équilibre sur la tête. Par miracle, il ne pleuvait pas.

Une Land-Rover hérissée d'hommes armés passa à toute vitesse dans le cloaque et l'éclaboussa jusqu'aux genoux. Il s'absorba un instant devant la photo couleur de quatre militants d'Amal exécutés par les Israéliens. Il avait beau n'être qu'à cinq kilomètres à vol d'oiseau du *Commodore*, c'était un autre monde. De-ci, de-là, des miliciens veillaient sur les toits plats, auprès de mitrailleuses lourdes. Il avait aperçu un char T52 au fond d'une cour, à peine dissimulé. Amal avait fait son marché chez les Palestiniens et le quartier regorgeait d'armes.

Un jeune garçon nettoyait son Kalachnikov sur un balcon, à côté d'une grosse femme en train d'étendre du linge.

Malko tourna à droite, dans la rue de la Mosquée Hussein, une ruelle bordée de clapiers à demi détruits, effondrés, qui semblaient tenir debout uniquement grâce aux photos de Khomeiny collées sur leurs façades. Dans ce quartier, les seuls objets neufs, c'étaient les armes.

Il était si tendu qu'il sursauta quand un violent coup de sifflet se fit entendre dans son dos. Il se retourna et n'en crut pas ses yeux. Farouk, le petit Palestinien, lui faisait signe !

Il le rejoignit.

— Qu'est-ce ...

— Tu viens, vite, fit l'autre. Le patron, y veut te voir.

Malko le suivit. Dix mètres plus loin, il y avait une Mercedes noire cabossée. Farouk ouvrit la portière et Malko aperçut la veste verdâtre de « Johnny ».

Il grimpa dans la voiture. Le Palestinien fumait, très calme. Ses yeux globuleux se posèrent sur Malko avec une expression mi-admirative, mi-ironique.

— *Marhaba*⁽²¹⁾ ! Vous voulez vous suicider ? Que faites-vous ici ?

— Et vous ? J'ai cherché à vous joindre.

— Je sais, dit « Johnny », je travaillais pour vous. Et je vous surveillais. Je ne veux plus de rendez-vous convenu à l'avance. De cette façon, je peux vous joindre quand j'en ai envie.

— Pourquoi ici ?

Le Palestinien se pencha en avant, tendant le bras vers le bout de la rue.

— Pourquoi ... Vous voyez la Land-Rover, là-bas ? Ce sont les gens d'Abu Nasra. Ils vous attendent.

Malko aperçut le véhicule avec devant un milicien armé d'un RPG 7, le torse ceint de roquettes. Son estomac se contracta. Le Palestinien l'observait en silence.

— Vous êtes en danger de mort, dit-il, ils s'apprêtent à vous arrêter.

CHAPITRE XVII

Malko eut l'impression de recevoir une douche glaciale. Farouk venait de se glisser à l'avant. Le conducteur de la Mercedes démarra, recula et regagna la rue Omar Beyhum. Au moment où ils tournaient le coin, Malko vit un homme arriver en courant à la hauteur de la Land-Rover et interpeller ses occupants. « Johnny » remarqua :

— Il était temps ...

Au lieu de remonter vers le nord, la voiture s'enfonçait dans les ruelles de Chiyah.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

« Johnny » eut un sourire en coin.

— Faire ce que vous vouliez tenter. Inspecter le garage près de la mosquée ...

— Mais, comment savez ...

— Je vous ai dit que je travaillais pour vous, dit le Palestinien, d'une façon moins imprudente que vous, parce que je tiens à rester vivant. J'ai découvert où sont les ULM et aussi ce qui se prépare dans ce garage. Car les deux choses sont liées ...

Ils cahotaient le long d'un terrain vague. La Mercedes stoppa devant un vieil autobus renversé en travers de la rue, renforcé d'un remblai de terre. « Johnny » descendit, et Malko l'imita. Ce coin de Chiyah était dévasté, pratiquement inhabité. « Johnny » jeta un coup d'œil à Malko, comme pour le jauger.

— Nous avons perdu tous les deux des gens qui nous étaient chers. Maintenant faites ce que je vous dis. La mosquée Hussein est là-bas. Personne ne passe jamais par ici, parce qu'il y a des mines. Farouk connaît un chemin.

Ils partirent tous les trois, glissant dans le cloaque de boue, accompagnés par les gouttes énormes d'une nouvelle averse. En un clin d'œil ce fut un déluge. Du coup les derniers piétons avaient disparu. Les épaules voûtées, « Johnny » ressemblait de plus en plus à un gros batracien, avec sa veste verte. Ils zigzaguaient dans des jardins en friche, des immeubles abattus comme des châteaux de cartes, des carcasses de voitures. Les ruelles étaient envahies par les herbes qui dissimulaient souvent de dangereuses ferrailles. Les enseignes pendaient, déglinguées. Seuls quelques chats errants semblaient à l'aise dans cette désolation.

Farouk s'arrêta enfin et désigna une maison de trois étages, verte et blanche. La rue y menant était barrée par des rails de chemin de fer. Un milicien, stoïque sous la pluie, la capuche baissée, veillait, Kalach sur les genoux. Deux autres stoppaient les voitures, ne s'intéressant pas aux piétons, considérés comme moins dangereux.

— Le garage, il est derrière, dit Farouk.

— On peut le voir ? demanda Malko.

Le jeune Palestinien échangea un regard avec « Johnny » et, sur un signe de ce dernier, dit :

— Viens.

Laissant « Johnny » sur place, ils firent un immense détour, dans un no man's land de bâtisses à moitié détruites ; on apercevait des familles survivant dans des maisons sans fenêtres, accrochées à leurs ruines. La misère et partout les photos de Khomeiny et le sigle d'Amal. L'espoir.

Ils parvinrent à un immeuble en parties effondré et Farouk, suivi de Malko, se glissa dans un éboulis de béton. À quatre pattes, ils gagnèrent ce qui restait du toit ... Malko réprima une exclamation de dégoût : un rat gros comme un autobus venait de filer entre ses jambes. Puis, ayant atteint le toit, ils progressèrent à plat ventre sur le ciment trempé et glacial.

Malko aperçut de l'autre côté de la rue un petit terre-plein débouchant sur un garage en contrebas. Une Mercedes grise était garée devant, le capot levé. La porte coulisssa pour laisser sortir une Range-Rover. Malko eut le temps d'apercevoir la masse jaune d'une benne à ordure, comme celles qui parcouraient Beyrouth !

Déjà la porte s'était refermée.

L'information de Neyla était exacte.

Il n'eut pas le temps de s'en féliciter. Un cri strident le fit sursauter. Quatre toits plus loin, un homme en tenue militaire gesticulant avec un Kalachnikov. Un milicien de Amal ! Farouk poussa un grognement sourd et s'aplatit. Il était temps. Le milicien avait ouvert le feu. Les détonations claquèrent en chapelet, faisant voler des éclats de ciment dans tous les coins. Farouk roulait déjà sur lui-même, à peine crispé.

— Vite ! Vite !

Malko risqua un œil. Le milicien remettait un chargeur dans son arme tout en hurlant comme une sirène. Deux hommes dégringolèrent en courant l'escalier extérieur de l'immeuble. Malko et Farouk arrivèrent en bas en quelques secondes et foncèrent en zigzag dans le dédale des ruelles détruites.

« Johnny » les attendait près de la Mercedes. Farouk lui jeta une longue tirade en arabe et ils se ruèrent tous les trois dans la voiture qui démarra sur les chapeaux de roues. Le Palestinien semblait tendu,

inquiet. Ils débouchèrent dans une rue animée. Au même moment, Farouk poussa une exclamation. Malko se retourna. La Land-Rover qu'il avait vue à côté de la mosquée leur donnait la chasse, hérissée de miliciens en armes. Renforcée par une camionnette.

Farouk se baissa et prit sur le plancher de la voiture un Kalach à crosse pliante, puis ouvrit la glace.

— Il faut gagner la route entre Bordj El Brajneh et le camp des Marines, expliqua calmement « Johnny ». J'espère qu'il n'y aura pas de barrages ...

La course continua dans un silence tendu. Puis des coups de feu claquèrent. Une balle traversa la lunette arrière et le pare-brise. Si leurs poursuivants tiraient au RPG 7, ils étaient fichus. La vieille Mercedes cahotait effroyablement dans les trous, les mares de boue, évitant de justesse les piétons. Tout à coup, Malko aperçut, par dessus les toits, l'immense drapeau américain du poste des Marines le plus au nord, installé sur le toit d'une station-service détruite. « Johnny » l'avait vu aussi. Il cria quelque chose au chauffeur qui s'engagea dans une ruelle, tourna, à droite, puis à gauche, débouchant dans un chemin un peu plus large. À deux cents mètres sur la droite, Malko vit la grande avenue Jamal, avec un poste de l'armée libanaise et le bunker des Marines. Seulement, la route était barrée par deux Land-Rover entourées de miliciens d'Amal.

Le conducteur pila et se retourna, guettant un ordre de « Johnny ». Celui-ci regardait autour de lui. Leurs poursuivants les talonnaient. En face se dressait un petit immeuble de deux étages, visiblement abandonné. « Johnny » se tourna vers Malko :

— Vite, donnez le numéro direct de M. Carver à Farouk. Il va essayer de le prévenir. Nous allons nous réfugier ici.

Le bruit d'une rafale tirée de l'intérieur de la voiture assourdit Malko tandis qu'il écrivait. Farouk venait de vider son chargeur sur la Land-Rover dont les occupants sautèrent à terre et se dispersèrent. Il rafla le papier de Malko, sauta dehors, bondit comme un chat et disparut dans les ruines.

Le conducteur jeta un Kalachnikov et une musette de chargeurs à Malko. « Johnny » en ramassa une autre sur le plancher. D'un seul élan, les trois hommes se ruèrent dehors, zigzaguant pour éviter les balles. Le conducteur tomba, frappé dans le dos. « Johnny » et Malko atteignirent la maison. Le Palestinien montra un escalier sombre dans lequel il se rua, Malko sur ses talons. Les deux hommes débouchèrent dans un sous-sol faiblement éclairé par des sortes de meurtrières. « Johnny » posa le sac de chargeurs à terre et s'essuya le front.

— Ici, dit-il, nous pouvons tenir un certain temps. Il n'y a qu'une seule entrée.

Ils entendirent les cris de leurs poursuivants investissant le rez-de-

chaussée. Malko avait la désagréable impression d'être fait comme un rat. « Johnny » s'avança et tira une courte rafale dans l'escalier. Puis, il alluma une cigarette et s'assit sur une vieille caisse.

— Souhaitons que M. Carver soit à son bureau, dit-il.

C'était un *understatement* ...

Les trois voitures composant le convoi de Robert Carver dévalaient l'avenue Jamal, précédées d'un motard libanais. Tout en roulant, le chef de poste de la CIA appelait le QG des Marines.

Le coup de fil de Farouk l'avait attrapé au moment où il allait quitter le bureau. Depuis, il se battait au téléphone, avec le QG de la Quatrième Brigade Libanaise celui des Marines, le B2 et le Palais Présidentiel.

Au carrefour de l'avenue Jamal et de l'avenue Ghobeiri, un M113 libanais était en batterie, armes braquées sur un immeuble isolé de deux étages. La rue avait été évacuée. Un autre blindé libanais coupait la rue, cent mètres plus loin. Au carrefour, une petite unité de Marines, composée de deux Bradley, d'une section et d'une unité lance-missiles, attendait, l'arme au pied. Robert Carver courut jusqu'au capitaine libanais commandant l'unité et se fit connaître.

— Où en est-on ?

— Nous pensons que les personnes que vous recherchez sont dans la cave. Le reste de l'immeuble est occupé par les miliciens de Amal. Ils refusent de se rendre.

— Il faut les déloger avant qu'ils ne s'emparent d'eux, ordonna l'Américain.

— Je sais, fit le Libanais. Mais ce n'est pas facile. Ils ont des RPG 7 et ils nous tirent dessus.

Carver suivit son regard. L'immeuble de profil, leur offrait une façade aveugle dominant un terrain vague. Une ouverture rectangulaire avait été pratiquée dans le mur, dominant le poste libanais. Une tête y apparut, saluée aussitôt par une rafale de 12.7 qui fit sauter des éclats de ciment. Quelques coups de Kalach y répliquèrent et tout le monde se planqua. À deux cents mètres de là, la circulation continuait sur l'avenue Jamal comme si de rien n'était.

Plusieurs balles sifflèrent à leurs oreilles. L'officier libanais et l'Américain se réfugièrent sous l'auvent d'un marchand de brochettes qui en mit vingt à cuire d'un coup. La 12.7 claqua de nouveau. Brusquement, Robert Carver en eut assez. Il essuya son front couvert de pluie, l'œil sur les photos de Khomeiny ornant le building assiégé.

— Écoutez, dit-il. On vient de me tirer dessus. Dans la zone contrôlée par *votre* armée. J'exige que vous donniez l'assaut. Qu'on en finisse. Ce sont les ordres de votre QG.

Le capitaine ne pipa pas, eut une rapide conversation en arabe avec un sergent, qui partit en courant dans la rue déserte, agitant un

mouchoir blanc et s'engouffra dans l'immeuble. Il ressortit un peu plus tard et revint rendre compte au capitaine. Celui-ci se tourna vers Robert Carver :

— Ils refusent de se rendre.

— Alors, attaquez ! ordonna l'Américain.

L'officier libanais baissa la tête.

— Mes hommes sont des chiïtes. Ils ne veulent pas se battre avec leurs frères.

— Très bien, dit Robert Carver, blême de rage. Un citoyen américain se trouve dans cet immeuble et j'ai le devoir d'assurer sa sécurité. Je donne l'ordre aux Marines de vous relever.

— C'est une bonne décision, reconnut le Libanais, visiblement soulagé.

Le lieutenant des Marines n'attendait que cela. Après un bref conciliabule avec le chef de poste de la CIA, les deux Bradley, bannière étoilée au vent, se mirent en position.

Trente secondes plus tard, le premier obus de 106 frappa la façade, y creusant un trou monstrueux. Un tir violent d'armes automatiques riposta. Puis l'explosion d'un RPG 7 qui rata le M113 de justesse. Le nouveau choc de départ du 106 leur fit vibrer les tympan. Les Marines s'en donnaient à cœur joie. Robert Carver regardait l'immeuble qui fumait de tous les côtés, mort d'inquiétude. Comment Malko et Johnny allaient-ils survivre ? Bien sûr, ils étaient dans la cave, mais rien ne disait qu'elle allait résister ...

D'autres Marines approchèrent, équipés de missiles filo-guidés Dragon et Tow. Des armes plus précises que les obus de 106 ... Les roquettes commencèrent à pleuvoir sur le building, s'engouffrant dans les fenêtres. Une grosse explosion secoua la rue. Probablement un dépôt de munitions. La vague d'assaut des Marines commença à progresser, appuyée par une grêle de missiles Law tirés individuellement. Les explosions se succédaient sans arrêt et de la fumée sortait de toutes les fenêtres du bâtiment assiégé. Le pom-pom sourd des mitrailleuses de 16 mm vint s'ajouter à la cacophonie.

Une fraction de seconde plus tard, tout le coin gauche de l'immeuble se souleva et retomba dans un nuage de poussière grise, projetant quelques corps à l'extérieur. Du premier étage on continuait à tirer : au Kalach et au RPG 7. Le capitaine libanais courut jusqu'à Robert Carver et lança à l'Américain :

— Pourvu qu'ils ne préviennent pas les jumblattistes.

Les canons druzes étaient à moins de cinq kilomètres sur les premières pentes du Chouf.

Un M113 des Marines avançait, tirant de son bitube 16 mm à toute vitesse. Une nouvelle explosion fit voler en poussière quelques portraits de Khomeiny. On tirait moins. Des Marines s'approchèrent,

lâchant quatre missiles Tow sur le premier étage qui résistait encore. Puis les mitrailleuses de 16 mm se déchaînèrent, achevant le travail.

Trois hommes sautèrent soudain d'une fenêtre du premier étage, Kalach au poing. Comme des fous, ils foncèrent sur les blindés des Marines tirant tout en courant. Hachés par les projectiles de tous calibres, ils s'effondrèrent très vite. C'était hallucinant ! Ils savaient ne pas avoir le quart d'une chance. Le capitaine libanais, blanc comme un linge, souffla :

— Des Hezbollahis ...

Les Fous de Dieu. En provenance directe de Baalbek.

Un grand silence retomba. Les défenseurs de l'immeuble avaient tous été mis hors de combat ... Un pan de mur s'effondra dans un fracas sourd et les Marines commencèrent à avancer avec précautions. Le marchand de brochettes réapparut, les gens planqués dans les fossés remontèrent dans leurs voitures et s'éloignèrent en hâte ... Deux hélicoptères US tournaient au-dessus de la maison, veillant à ce que nul ne s'en échappât. Robert Carver courait parmi les Marines. Il arriva le premier à l'immeuble et cria :

— Malko ! Malko !

Le rez-de-chaussée n'était plus qu'un magma de gravats enchevêtrés de fers à béton. Malko était là-dessous, s'il était encore vivant.

Par radio, les Marines demandaient des bulldozers et des scrapers. Les soldats libanais vinrent participer à la fouille des ruines. L'un d'eux fit signe à Robert Carver. On entendait des appels sous une plaque de béton.

Le bulldozer mit un quart d'heure à venir. Plus vingt minutes pour repousser la masse de béton. Quand le chef de la CIA vit surgir les cheveux de Malko, gris de poussière et la tête de batracien de « Johnny », il poussa un cri de joie. Les deux hommes se hissèrent à la surface, déchirés, meurtris, assourdis, clignant des yeux.

— Vous nous avez sauvé la vie avec votre premier obus, expliqua Malko. Il a muré l'entrée de la cave. Sinon, ils nous liquidaient au RPG 7.

— Vous êtes OK ?

— Oui, dit Malko, mais il était temps.

Une petite silhouette se faufila entre les Marines : Farouk qui se précipita vers « Johnny ». L'homme et l'adolescent s'étreignirent. Malko était en train d'ôter les particules de ciment incrustées dans sa peau.

— « Johnny » a appris où sont les ULM. Et à quoi exactement Abu Nasra veut les utiliser.

CHAPITRE XVIII

Le bruit des chenilles d'un Bradley couvrit l'exclamation de Robert Carver. L'odeur âcre de la fumée des explosions et du ciment pulvérisé fit tousser Malko. L'immeuble où ils s'étaient réfugiés n'était plus qu'un petit tas de gravats. Les deux étages supérieurs s'étaient écrasés sur le rez-de-chaussée, réduisant l'ensemble à un tas qui ne mesurait pas plus de trois mètres de haut.

— *My God*, vous êtes sûr ? s'exclama le chef de poste de la CIA. Quel est l'objectif ?

« Johnny » épousseta sa veste de lainage vert. Farouk s'empressa de le débarrasser de son Kalachnikov. Le Palestinien alluma une cigarette et avala avidement la fumée.

— Demain matin, votre ambassadeur a rendez-vous avec le Président Gemayel pour prendre le breakfast. Il sera accompagné de plusieurs de ses conseillers. Les Fous de Baalbek atterriront dans le jardin de la résidence, avec leurs ULM ils tireront leurs roquettes et feront sauter leurs explosifs.

Malko connaissait la résidence de l'ambassadeur US, sur la colline de Baabda. D'innombrables chicanes gardées par des chars en rendaient l'accès impossible à un commando terrestre. La proximité du ministère de la Défense permettrait facilement l'arrivée de renfort.

— Comment savez-vous cela ? demanda Robert Carver médusé.

« Johnny » eut un sourire froid :

— Ce n'est pas l'important. Vous devez plutôt vous demander comment les Iraniens sont au courant de cette réunion.

— Vous avez des détails ? réclama l'Américain, démonté.

— Chaque appareil peut emporter cent kilos d'hexogène ou des roquettes, précisa « Johnny ».

— Et la benne à ordures ? demanda Malko. C'est une autre opération ?

— Non, elle est destinée au camp des Marines. Pour servir de diversion... Autour d'eux, on alignait les cadavres. Les Marines avaient terminé. Leur lieutenant vint dire quelques mots à Robert Carver.

— Je dois aller signer des papiers, dit l'Américain. Venez.

Et ils prirent place dans la Chevrolet noire sous la protection de deux Bradleys qui rentraient eux aussi au camp des Marines. L'entrée

de leur camp, près de l'aéroport ressemblait à un fort de western. Ils gagnèrent le PC traversant un paysage apocalyptique. L'immeuble où avaient péri les deux cent cinquante Marines n'existait plus. Des bus renversés avaient été mis en place au-dessus des murs de terre et des blocs de béton. Il régnait une ambiance crépusculaire dans les bâtiments préfabriqués du PC, sans confort, renforcés de sacs de sable verdâtres.

Ils s'installèrent dans la Salle des Opérations, en face d'une grande carte de la banlieue sud affichée au mur, en compagnie d'un colonel des Marines. Robert Carver se tourna vers le Palestinien :

— Pouvez-vous nous montrer l'emplacement de cette base terroriste ?

« Johnny » inspecta longuement la carte, puis posa son index sur une tache légèrement à l'est de Bordj El Brajneħ, à la même hauteur que l'aéroport.

— C'est par ici, à Hadeth. Une ancienne base de chez nous. Il y a un hangar blindé qui peut résister à l'artillerie légère. C'est devenu un point d'appui des milices Amal. Défendu par des bi-tubes de 23 mm. En plus, les appareils sont gardés par une centaine de Hezbollahis et de miliciens d'Amal fanatisés qui ont juré de se faire tuer pour les protéger. Ils ont placé des « sonnettes » dans un large périmètre autour. Pas question de les prendre par surprise. Ils sont chez eux et, en une demi-heure peuvent mobiliser des centaines de miliciens. En plus, ils peuvent demander par radio un soutien d'artillerie à Jumblatt ...

Robert Carver se tourna vers le colonel des Marines :

— Supposons que nous ayons un feu vert politique. Vous pouvez monter une opération ?

Le colonel des Marines eut une moue dubitative.

— Sir, dit-il, nous avons des photos aériennes de cette zone. Chaque bâtiment peut devenir un blockhaus. Il faudrait des lance-flammes. Même les Israéliens n'y ont pas été.

— Et une opération hélicoptérée ?

— Ces types ont des centaines de RPG 7 et ils savent s'en servir. Sans parler des bi-tubes de 23 mm. Nous risquons de perdre beaucoup d'appareils ...

Une explosion toute proche fit trembler les murs. Aussitôt, un klaxon strident se mit à hurler et toutes les lumières s'éteignirent. Arrosage d'artillerie. Quand la lumière revint, les quatre hommes se regardèrent. Découragés. Robert Carver avait allumé un cigare et tirait dessus pensivement.

— Si on demandait au *New Jersey* d'écraser cette base avec ses tubes de 420 ? proposa Malko.

Chaque projectile transformait en parking un carré de cinq cents

mètres de côté. Un mini tremblement de terre.

Robert Carver posa son cigare :

— Même pour détruire un commando suicide, le Pentagone refusera de bombarder un quartier de Beyrouth.

— Si on met des balises radio, on pourrait traiter le problème avec les Phantoms de la VI^e Flotte, grâce aux *smart bombs*⁽²²⁾. Ils travaillent avec une précision étonnante. Vous avez vu ce que les Schlomos ont fait à Baalbek.

— Et l'Armée libanaise ? avança encore Malko.

— On sait ce qu'elle donne, fit le chef de poste. Il n'y a que la VIII^e Brigade. Des chrétiens. Mais cela provoquera un bain de sang s'ils entrent dans ce quartier. C'est un dédale de galeries, de bunkers, de canons, de missiles sol-air.

L'Américain reprit son cigare et en tira une bouffée, appuyé à la table.

— Pourriez-vous, avec Malko, effectuer une reconnaissance ? demanda-t-il à « Johnny ». Tenter de prendre des photos de ces engins. C'est la première condition pour convaincre l'état-major. En même temps repérer les lieux avec précision. Je sais que je vous demande d'aller vous jeter dans la gueule du loup, ajouta-t-il, mais nous n'avons pas le choix. Il fera nuit dans une heure.

— Aujourd'hui, c'est trop tard, dit « Johnny ». Il faudrait essayer dès l'aube, demain matin.

— Le jour se lève à six heures, remarqua le colonel. En admettant que vous soyez à pied d'œuvre, le temps d'opérer et de revenir, cela nous laisse un temps de réaction très limité.

— Ils auront des moyens radio, objecta Robert Carver. Je vais, dès ce soir, tenter d'organiser toute l'opération. Avec votre collaboration.

— Vous l'avez, dit le colonel. Mais vous allez faire courir un sacré risque à ...

« Johnny » semblait absent, comme si cela ne le concernait pas. Malko se dit qu'au point où il en était ... De toute façon, ses nerfs étaient dans un tel état qu'il avait avant tout besoin de se détendre, avant de repartir à l'assaut pour cette ultime mission de reconnaissance.

— Nous aurons besoin de protection, remarqua-t-il. Pouvez-vous utiliser votre ami Farouk ?

« Johnny » inclina la tête affirmativement.

— Oui, mais il faut le payer.

— J'ai pas mal d'argent liquide dans le coffre de mon bureau, dit aussitôt Robert Carver. J'emmène Malko et « Johnny ». Mon colonel, je vous recontacte dans deux heures.

— Arrêtez-moi ici, demanda « Johnny ».

Ils venaient de passer le carrefour de Chatila et se trouvaient en plein quartier palestinien.

— On se retrouve comment ? demanda Malko.

— Je vous appelle à votre hôtel à cinq heures du matin, dit le Palestinien. D'ici là, j'ai beaucoup à faire.

Il sauta de la Chevrolet et disparut dans l'obscurité. Robert Carver soupira bruyamment.

— Sans ce type, vous seriez mort et nous serions dans une merde invraisemblable.

— En effet, remarqua Malko, nous ne sommes plus dans la merde. Il nous reste quelques heures pour arrêter avec des moyens improvisés un attentat préparé depuis des semaines. À part ça ...

— Bien sûr ! reconnut le chef de station de la CIA. Mais avec votre chance et votre métier, je suis sûr que vous allez réussir.

— Il y a des tas de gens comme moi qui peuplent les cimetières, dit Malko.

Ils parvinrent à éviter le barrage du musée et vingt minutes plus tard, la Chevrolet déposait Malko au *Commodore*. Mahmoud était là, heureux comme un chien qui retrouve son maître. Il y avait une note dans la case de Malko. Une certaine Mona avait appelé. Sans laisser de message. Ainsi, la pulpeuse hôtesse de l'air ne l'avait pas oublié. Sous sa douche, en train de se débarrasser de la poussière de ciment infiltrée dans tous ses pores, Malko se mit à penser à elle. Le destin semblait s'ingénier à contrarier leurs rencontres.

Pris d'une impulsion subite, il s'habilla, glissa le 357 Magnum dans la poche de son trench-coat et descendit. Mahmoud se précipita.

— On va encore faire la guerre ? demanda-t-il avec une grimace comique.

— Non, dit Malko, on va à Achrafieh.

Il fallut à Mahmoud quarante-cinq minutes pour retrouver dans le dédale des petites rues d'Achrafieh l'immeuble où Malko avait déposé l'hôtesse de l'air, le jour de leur rencontre. Déception, il y avait un interphone. Et pas de noms ... Par contre l'électricité fonctionnait à nouveau.

Systématiquement, il se mit à appuyer sur tous les boutons, en demandant « Mona ». Au septième, une voix douce répondit :

— *Aiwa ?*

— C'est Malko.

Silence, puis un éclat de rire léger.

— Mais ... Je ne vous avais pas dit de venir. Je vous ai appelé dans la journée. Je suis prise maintenant.

Malko avait encore les tympanes vibrant des explosions dans l'immeuble où il s'était trouvé piégé. Cette difficulté supplémentaire piqua encore plus son désir. Puisque Mona l'avait appelé à plusieurs reprises, c'est qu'il ne lui était pas indifférent. Il prit sa voix la plus douce pour dire :

— Je viens de traverser tout Beyrouth pour vous voir.

Vous ne pouvez pas me laisser repartir ainsi. Offrez-moi un verre.

Silence et suspense. Puis enfin la voix de Mona, à demi convaincue :

— Bon. Mais vous ne resterez pas longtemps.

Le ronronnement de l'interphone résonna aux oreilles de Malko comme une musique céleste.

Mona l'attendait sur le pas de sa porte, au septième.

Drapée dans une robe de chambre rouge d'où émergeaient deux longues jambes gainées de gris fumée, juchée sur de hauts talons. Elle accueillit Malko avec un sourire amusé et un peu ironique.

— Je me doutais bien que vous donneriez signe de vie.

Une musique arabe très rythmée sortait d'un électrophone. Mona jeta un coup d'œil à une montre en diamants qui valait dix ans de salaire d'une hôtesse et soupira d'un ton faussement commisératif :

— Décidément, vous n'avez pas de chance ... Mon Jules va venir me chercher. Mais nous avons le temps de prendre un verre.

Elle le fixait, l'œil accrocheur, un peu déhanchée, très salope, sûre d'elle.

Devant le regard insistant de Malko, elle finit par baisser les yeux.

— J'ai beaucoup apprécié votre numéro à la soirée, dit Malko.

Elle éclata de rire.

— Lequel ? Quand je dansais ou plus tard ...

— Les deux. Pour l'instant, je voudrais que vous dansiez.

Elle le regarda, surprise.

— Que je danse ? Maintenant ?

— Oui.

— Vous êtes fou ! Nous n'avons pas le temps. Demain soir, nous pourrions dîner ensemble, alors ...

— Qui sait où nous serons demain ?

Mona le toisa longuement, avec une expression indéfinissable. Il soutint le regard de ses yeux noirs. À Beyrouth, où on côtoyait la mort tous les jours, les projets étaient toujours aléatoires. Sans un mot, elle défit la cordelière de sa robe de chambre et la fit glisser de ses épaules, révélant une guêpière blanche qui tenait des bas gris, montant très haut sur les cuisses fuselées. Elle attrapa un grand foulard et le noua autour de sa taille, assez lentement pour qu'il puisse

se rendre compte qu'elle n'avait pas jugé utile de couper la ligne de sa guêpière par un slip.

— Installez-vous, dit-elle, montrant le lit, unique siège confortable de la pièce.

La musique qui s'élevait dans la chambre était la même que celle de la soirée chez le décorateur. D'abord, Mona resta immobile, bougeant imperceptiblement les hanches, puis, son corps se mit peu à peu en mouvement, ses bras ondulèrent. De nouveau, ce fut le miracle. Mona commença à mimer un orgasme interminable, se rapprochant de Malko. Par moments, le foulard s'écartait et il surprenait un coin de chair, au-dessus des bas.

Mona était en train de descendre en souplesse vers le sol, pour le clou de son numéro quand Malko se leva et lui saisit les poignets, l'attirant vers le lit. En riant, elle chercha d'abord à lui échapper. Dans la lutte, le foulard se dénoua, révélant le ventre nu. Leurs corps se touchèrent et Malko crut qu'il allait exploser instantanément.

Mona demeura quelques instants collée à lui, comme pour vérifier l'effet qu'elle provoquait, puis tenta de le repousser.

— Vous m'avez demandé de danser, pas ...

Il lui ferma la bouche d'un baiser qu'elle lui rendit très vite, son corps reprenant machinalement ses ondulations sexuelles, achevant de plonger Malko dans un état voisin du délire. Il glissa une main autour de sa taille et elle se mit à danser tout contre lui, son regard rivé au sien.

Le bourdonnement de l'interphone leur fit l'effet d'une douche froide. Ils s'immobilisèrent. Malko n'osait pas parler. Mona souffla :

— C'est l'interphone. Mon Jules. Il faut que j'y aille. Sinon, il va monter.

Malko ne la lâcha pas.

— Ne réponds pas, il pensera que tu n'es pas là.

— Il sait que je suis là.

— Alors, tu lui diras que l'interphone est détraqué.

— Il ne l'est pas ...

Comme pour lui donner raison, un nouveau bourdonnement strident les fit sursauter. Malko lâcha Mona, se rapprocha du mur et arracha le fil de l'interphone.

— Maintenant, il est détraqué.

Revenant vers elle, il la poussa vers le lit, où ils tombèrent ensemble. C'est Mona qui l'aida à se libérer, roulant sous lui, nouant ses jambes jusqu'à ce qu'il la prenne d'un coup de reins impatient, réalisant enfin son fantasme.

Mona poussa un gémissement étouffé. Ils se mirent à faire l'amour avec violence et douceur. C'était fantastique.

— Viens, viens, murmura-t-elle.

Non seulement Malko n'obéit pas, mais il se retira de son ventre et la retourna gentiment, l'agenouillant sur l'épais tapis, le corps allongé sur le lit. Mona voulut se redresser, protestant mollement :

— Non, pas comme ça !

— Tu ne sais même pas ce que je veux te faire, murmura Malko.

Le temps de plonger encore une fois dans son ventre, il lui fit ce qu'elle faisait semblant de redouter. Mona poussa un cri bref. Elle se cambra lorsque la virilité de Malko lui perfora la croupe, se frayant lentement un chemin dans ce domaine secret qui avait pourtant visiblement déjà été exploré.

Mona oublia très vite sa première réserve. Entre deux gémissements elle murmura d'un ton extasié :

— Tu me prends comme une chienne !

Une glace leur renvoya l'image de leurs deux corps engagés dans une étreinte furieusement animale. Mona donna une série de coups de reins qui eurent pour effet de faire exploser Malko. Juste à la fin du disque. Il demeura ancré en elle jusqu'à ce qu'elle s'ébroue et sursaute en regardant sa montre.

— Mon Dieu, il est huit heures et demie.

— Il est peut-être parti, suggéra Malko.

— Sûrement pas ! Il faut que tu t'en ailles le premier, je ne peux pas sortir comme ça, je dois me remaquiller.

Malko aurait eu mauvaise grâce à refuser ; il avait réalisé son fantasme. Mona se releva, tira sur ses bas, les yeux brillants.

— Demain, je suis libre, dit-elle. Si tu as encore envie.

— *Inch Allah* ...

Ils se quittèrent hâtivement. Le palier était désert. Mais en bas, Malko vit un grand garçon barbu et frisé qui trépignait à côté de sa BMW. Il lui jeta un regard noir et se rua par la porte ouverte dans l'escalier. Mona aurait bien du mal à le calmer.

Malko allait tuer le temps jusqu'à l'aube, le cœur un peu plus léger. Dans douze heures exactement, tout serait joué.

La pluie rendait les façades lépreuses encore plus sinistres. Le couvre-feu venait d'être levé et les premiers véhicules de la banlieue arrivaient dans le centre de Beyrouth. Il faisait un froid glacial dans la vieille Mercedes de « Johnny ». Il était venu chercher Malko. Ce dernier emportait un sac vert contenant le viatique remis par Robert Carver aux environs de minuit : des dollars, des livres libanaises, deux Motorola.

Le Palestinien semblait préoccupé. Au passage du musée, ils prirent au sud-est, la route descendant vers Hazmîyé, longeant la voie

de chemin de fer. Un triste paysage de cubes de béton entrelardés de terrains vagues. Malko eut le cœur serré en passant le dernier barrage de l'armée libanaise. Ils aperçurent encore quelques Italiens transis autour d'un M113 blanc, puis plus rien. Ils se trouvaient en pleine zone Amal. À des années-lumière d'Achrafieh et de Mouna.

— L'endroit est très protégé, avertit « Johnny ». Une opération comme celle-ci prend des semaines à organiser. Je sais qu'ils ont investi près de cent mille dollars rien que pour les informateurs et la logistique. Sans compter les ULM. Ceux qui préparent l'attentat, qui repèrent l'objectif sont des gens d'ici qui travaillent pour de l'argent. Celui qui me renseigne est arrivé en se faisant passer pour un vendeur de soda jusqu'à la résidence de votre ambassadeur ... Nous allons le voir maintenant ...

Malko n'en revenait pas.

— Où ?

— Il nous attend, il sait où se trouvent les checkpoints. Sans lui, nous ne passerions jamais.

Ils franchirent un petit pont sur une rivière et tournèrent à droite, s'enfonçant dans Hadet. Une silhouette avec un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles, une parka et un Kalachnikov, surgit soudain de l'ombre, leur barrant la route. Aussitôt, « Johnny » alluma son plafonnier et baissa sa glace.

— Donnez-moi votre laissez-passer Amal, dit-il à Malko.

— Mais s'ils m'ont repéré ?

— Celui-là ne sait pas lire.

Court dialogue, sourires, ils repartirent. Deux kilomètres plus au sud, ils tournèrent de nouveau à droite dans un chemin défoncé.

— Nous approchons, annonça « Johnny ».

Ils cahotèrent dans des ornières de ruelles infectes pour éviter d'autres barrages. Une rafale claqua dans le lointain, bruit habituel. Puis, « Johnny » tourna dans un garage sombre, sur lequel s'était effondré un petit immeuble de trois étages. Il éteignit ses phares et sortit. Le froid pénétrant fit frissonner Malko.

— Nous attendons ici, dit le Palestinien.

Ils restèrent debout, appuyés au ciment glacial. Puis, une silhouette surgit, un jeune garçon empâté, avec des lunettes et un regard affolé d'oiseau de nuit qu'il posa avec inquiétude sur Malko. « Johnny » le rassura d'une phrase et dit à Malko :

— Il a peur, il n'aime pas les étrangers.

— Demandez-lui ce qu'il sait.

Longue conversation en arabe, à voix basse. Ils étaient entre la voiture et le fond du garage. Personne ne pouvait les voir de l'extérieur. Enfin, « Johnny » traduisit :

— Ils ont travaillé toute la nuit sous la direction d'un spécialiste.

Un membre des Services syriens.

— Le matériel ? demanda Malko. L'explosif ?

— Trois ULM, ceux qui sont venus de Téhéran en caisses. Deux ont été chargés d'hexogène. Chaque charge comporte une centaine de kilos. Le troisième est équipé de huit roquettes Luchaire anti-personnel. Chaque roquette comporte des milliers de billes d'acier. Celui-là se posera sur la pelouse en face de la résidence et lâchera sa rafale. Les deux autres viendront ensuite s'écraser sur la résidence.

Malko était atterré. La réunion à la résidence de l'ambassadeur US était prévue pour neuf heures du matin. Aurait-on le temps d'amener de la DCA et surtout, serait-elle assez efficace ? Il suffisait qu'un seul appareil passe et c'était la catastrophe.

— Je veux voir ces ULM, dit-il.

Traduction. Le « guide » sembla se recroqueviller et lâcha une phrase d'un ton plaintif.

— Nous risquons tous notre vie, avertit « Johnny ». Il vous a dit la vérité.

— Je le crois, expliqua Malko, mais si je ne peux pas témoigner moi-même, ça ne servira à rien.

Discussion. Le « guide » transpirait à grosses gouttes. Finalement, il lâcha un seul mot.

— Mille dollars, traduisit « Johnny », tout de suite.

Malko les avait. Robert Carver avait vidé son coffre.

Près de cinquante mille dollars. Le « guide » enfouit l'argent au fond de sa poche.

— Il va marcher devant, expliqua « Johnny ». Normalement, il n'y a pas de barrage. Si nous sommes arrêtés, nous ferons semblant d'être perdus. Sinon ...

— C'est loin ?

— Un kilomètre.

Le jour commençait à se lever vaguement, un ciel gris et sale où traînaient encore des lambeaux de nuit. Ils suivaient un sentier qui courait le long d'une voie ferrée désaffectée.

Hadeth n'était guère qu'un grand terrain vague avec quelques champs d'oliviers, des cabanes de réfugiés, des entrepôts et surtout de la boue. Tout le quartier avait été rasé par les bombes israéliennes. Un camion passa près d'eux. Ils atteignirent enfin un groupe d'habitations un peu moins détruites. Il faisait maintenant assez clair pour qu'on puisse distinguer les objets.

— Attention ! souffla leur « guide ».

Ils s'immobilisèrent. Encore un petit crapahut sur des gravats, puis le « guide » tendit la main sur un terrain dégagé bordé par des entrepôts.

— C'est là, annonça « Johnny ».

Malko aperçut d'abord le minaret démoli par un obus d'une mosquée en ruines. Puis, dans un coin d'ombre, la silhouette aplatie d'un char soviétique T52. À sa connaissance, Amal n'avait pas d'armement lourd. Sous un arbre, il en distingua un autre. Ses occupants avaient allumé un feu à même le sol et y faisaient cuire quelque chose. Encore plus loin, il vit un M113 embusqué dans les décombres d'une maison, protégé par un auvent de béton, puis ce qui lui sembla être un quadri-tube anti-aérien.

— D'où viennent ces chars ? demanda-t-il.

— Nous les avons laissés en partant et Amal les a récupérés, expliqua « Johnny ». Ils ont concentré ici tous leurs moyens. Les ULM sont dans le hangar avec les pilotes.

Une Range-Rover traversa soudain le terrain à toute vitesse et s'immobilisa en face du bâtiment. Aussitôt, des hommes armés surgirent de tous les côtés. Deux passagers descendirent du véhicule et pénétrèrent dans le hangar. Pendant un court instant, Malko aperçut l'intérieur illuminé. Au premier rang, un ULM d'une dizaine de mètres d'envergure, recouvert de peinture camouflée verte et jaune. Train tricycle, petit habitacle, moteur derrière le pilote et double dérive. Sous les ailes, on voyait nettement les longs tubes des roquettes. Quatre de chaque côté. De quoi faire un massacre.

Derrière, il devina deux autres appareils semblables. Puis la porte se referma.

Le « guide » ne leur avait pas raconté d'histoires. Celui-ci les tira par la manche.

— Il ne faut pas rester. Il y a des patrouilles.

Malko battit en retraite. Cent mètres plus loin, le « guide » les abandonna. Ils regagnèrent la voiture en silence, pataugeant dans les flaques de boue. « Johnny » l'observait du coin de l'œil.

— Vous en avez assez vu ?

— Bien sûr, dit Malko, se remémorant le plan de la base secrète.

Il n'y avait qu'une voie d'accès, les autres côtés étaient barrés par des remblais de terre. Le guide avait expliqué que des chicanes faites de piquets étaient scellées dans le sol.

Ils repartirent vers le nord. Déjà, il y avait beaucoup plus de circulation. Comme ils quittaient le quartier, personne ne leur demanda rien.

— Nous allons à l'ambassade ? demanda « Johnny ».

Malko regarda sa Seiko-Quartz. Sept heures moins dix. Moins de deux heures avant l'heure H. Il passa mentalement en revue les solutions possibles. Une opération commando était trop longue à organiser avec l'obligation d'avoir des feux verts de Washington et de Gemayel. Une attaque d'hélicoptères armés était également hasardeuse. Attendre que les ULM décollent et les abattre sur le

chemin de leur objectif représentait un risque certain. Ce qui le décida fut un proverbe chinois qu'il avait lu, il y a bien longtemps, dans la bibliothèque du château de Liezen en compagnie d'Alexandra : « Pour se débarrasser d'un serpent, il ne faut pas lui couper la queue, mais la tête. »

« Johnny » le contemplait pensivement, plutôt détaché. Malko se tourna vers lui. Le plan qu'il venait d'échafauder était fou, mais s'il réussissait, il résolvait le problème.

— Allons au stade Camille Chamoun, proposa-t-il. Je vais vous expliquer mon idée.

CHAPITRE XIX

Ils remontaient vers le nord, par Hazmiyé. L'avenue Camille Chamoun se trouvait à l'ouest, parallèlement à eux, et au nord de Chiyah. Malko se tourna vers « Johnny ».

— Si nous laissons partir les ULM de Hadet, dit-il, nous risquons une catastrophe. Il faut les détruire sur place. Or, jamais Robert Carver n'obtiendra les autorisations nécessaires. Donc, il faut agir nous-mêmes.

Le Palestinien freina devant un barrage encore peu encombré, tenu par une position italienne. Cet ancien quartier de réfugiés était déprimant. Les véhicules dérapaient sur le sol détrempe, créant des embouteillages monstres.

— Quelle est votre idée ? demanda « Johnny » en redémarrant.

— La benne à ordures qui se trouve dans le garage près de la mosquée Hussein est sûrement déjà piégée, puisque les deux opérations doivent être simultanées. Il suffit de s'en emparer et de l'utiliser contre la base des ULM.

— Comment allez-vous la récupérer ?

— Si vous êtes d'accord, je vais proposer à votre jeune ami Farouk d'attaquer le garage où la benne est cachée.

En le motivant, bien entendu. Ensuite, j'aurai besoin de votre aide ...

Le Palestinien lui jeta un regard perçant sous ses lourdes paupières :

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je pourrai vous aider ?

— La logique, dit Malko. Si vous refusez, tout ce qui a été fait jusqu'ici, y compris la mort de votre ami Nabil, risque de ne servir à rien. Par contre, si vous participez, je peux vous assurer que la « Company » ne l'oubliera pas.

— Et en quoi puis-je vous aider ?

— Une fois la benne récupérée, je veux l'amener à l'endroit où se trouvent les ULM et la faire exploser, ce qui les détruira. Sans vous, je ne franchirai jamais les barrages et je ne retrouverai probablement pas le hangar, à Hadet.

— Vous avez l'intention de vous suicider ? demanda « Johnny » avec une certaine ironie.

— Absolument pas, dit Malko. Je veux conduire cette benne aussi

près que possible des ULM, mettre en route la minuterie et l'abandonner.

— Comment savez-vous qu'il y a une minuterie ?

— Toutes les voitures piégées en comportent une.

— Vous êtes fou. L'explosion de cette benne va tout dévaster. Vous n'aurez pas le temps de vous mettre à l'abri.

— Si, dit Malko. Il y a une énorme fosse, près du hangar aux ULM. Je m'y abriterai. Et de toute façon, c'est *mon* problème. Alors, vous acceptez ?

« Johnny » ne répondit pas tout de suite, comme s'il était absorbé par la conduite.

— J'accepte, dit-il enfin. Je vous amènerai jusqu'à l'entrée du camp.

— Merci, dit Malko.

Le Palestinien haussa légèrement les épaules.

— Ne vous méprenez pas. Je n'ai aucune confiance dans vos amis américains. Mais je vous respecte. Ils oublieront très vite ce « service ». Je souhaite qu'il n'en soit pas de même pour vous.

Cinq minutes plus tard, ils stoppèrent devant le grand stade écrasé par les bombes israéliennes. La circulation était intense sur l'avenue Camille Chamoun, surtout des camions chargés de fruits et de légumes, venant de Tyr. Malko et « Johnny », crapahutant sur les tribunes écrabouillées, parvinrent sans trop de mal à l'intérieur du stade.

Aucun signe de vie sur la pelouse. Les épaves de voitures et la carcasse du char détourellé y pourrissaient toujours. Le silence était impressionnant. Le spectacle aussi. Cet enchevêtrement de béton et de poutrelles ... Maculant ses bottillons verts, « Johnny » parvint à l'entrée de la planque des jeunes Palestiniens. Il poussa deux coups de sifflet stridents et ensuite cria quelque chose en arabe.

Trente secondes plus tard, une mince silhouette surgit entre les deux plaques de béton : Farouk. Le gosse, dégringola comme un singe les gradins démantelés et rejoignit les deux hommes près du char détruit, l'air méfiant, traînant un Kalach plus grand que lui.

« Johnny » se lança dans de longues explications en arabe.

Tandis qu'il parlait, une fille en jean, un 45 à la ceinture, suivie de quatre gamins, émergea à son tour.

Quand « Johnny » eut fini, Farouk secoua la tête et cracha dans l'herbe, en lançant quelques mots.

— Il ne veut pas.

— Pourquoi ?

— Trop de risques.

— Il sait combien je paie ?

— Non.

— Quarante mille dollars.

« Johnny » transmit. Farouk baissa les yeux, poussant du pied un bout de bombe. Puis ses yeux noirs fixèrent Malko, et il demanda en anglais :

— Tu as l'argent ?

— Oui.

— C'est vrai que tu viens avec nous ?

— C'est vrai.

Il secoua la tête.

— Ça ne suffit pas. Après, si je fais cela, je ne pourrai pas rester ici. Les gens d'Amal me tueraient. Il faut que je puisse partir.

— Où veux-tu aller ?

Il haussa les épaules.

— Je m'en fous. Très loin ...

— En Amérique ?

— Je pourrai emporter les armes ?

Les yeux du gamin brillaient.

— Non, dit Malko.

— Alors, je veux aller en Tunisie. Il paraît que c'est chouette.

Malko lui tendit la main.

— Juré. C'est d'accord ?

— Combien ils ont d'hommes à ton garage ?

— Une demi-douzaine, répondit « Johnny » à sa place.

Farouk hocha la tête, signifiant que c'était dans ses possibilités.

— Rendez-vous ici dans un quart d'heure, dit Malko. Avec vos armes.

Il fallait quand même prévenir Robert Carver qui devait se ronger les sangs près de son téléphone. Malko avait repéré une boutique qui en possédait un. À Beyrouth, il n'y avait pas de taxiphones près de la position des Italiens.

Robert Carver laissa échapper un soupir excédé, déformé par les grésillements de la ligne.

— Écoutez, fit l'Américain, il y a plusieurs autres solutions. D'abord, je viens déjà de faire renforcer la défense anti-aérienne de la résidence. L'amiral m'a promis de m'envoyer six hélicoptères de combat qui seront stationnés tout autour, en partie sur le toit du building voisin. Si vos Iraniens viennent, nous n'en faisons qu'une bouchée. Et s'ils ne viennent pas, on monte une opération avec les Marines pour les détruire. Je ne vois pas pourquoi vous iriez prendre de tels risques personnels. Sans compter les bavures avec vos petits sauvages. Et si vous vous faites prendre ...

— Vous vous souvenez de l'expédition en Iran pour récupérer les otages ? fit remarquer Malko. Tout était préparé, hein ? Il ne manquait pas un boulon. Et pourtant ...

Un ange passa, dans une tornade de sable.

— Et puis merde, allez-y ! capitula le chef de station. Mais je prends toutes les autres précautions.

— Bien sûr, dit Malko, rien ne dit que nous réussirons. Si vous entendez une grosse explosion du côté de Hadeth, vous saurez à quoi vous en tenir.

— Dieu soit avec vous, fit l'Américain. Vous êtes un type gonflé, mais cinglé. Je me demande comment la « Company » emploie encore des gens comme vous.

Avant de raccrocher, Malko cria dans l'appareil :

— Contre les Fous de Dieu, il faut les Fous du Président ...

Installé sur la carcasse rouillée du T52, Farouk paraissait plus que ses quatorze ans, vêtu d'un treillis, armé d'un RPG 7 et de six roquettes dans un étui de toile autour de la taille. Il comptait les liasses de billets de cent dollars avec la dextérité d'un croupier de Las Vegas. Par prudence, il avait éloigné ses « hommes ».

Les billets comptés, il leva un regard sérieux vers Malko.

— *Inch Allah* ! Si cela marche, je m'achète un bar avec plein de putes que je niquerai tous les jours ...

Rêve d'enfant.

Il enfourna les liasses sous son treillis. Puis Malko commença à lui expliquer l'opération, relayé par « Johnny » pour les termes techniques. Farouk avait sept gosses avec lui, dont la fille toute frisée au 45.

Tous étaient armés jusqu'aux dents. Sans le moindre vague à l'âme.

— Ça ne te gêne pas d'attaquer des chiites ? demanda Malko.

Le petit Palestinien cracha à terre.

— J'en ai rien à foutre. Les chiites, les sunnites, les Schlomos, c'est tous des enculés. On y va comment, à ton truc ?

— À pied, expliqua « Johnny ». À cause des barrages. Rendez-vous dans une demi-heure.

Il continua en arabe, précisant ce qu'ils auraient à faire. Malko regarda Farouk rameuter ses « hommes » et leur faire franchir à la queue leu leu les gradins comme pour sortir d'un volcan éteint. Silhouettes minuscules et pathétiques. Maintenant, c'était à eux de jouer. Les jeunes Palestiniens étaient de bons mercenaires.

« Johnny » mit le pied dans un trou plein d'eau et jura, secouant son bottillon vert. Ils regagnèrent la Mercedes. Ils firent un détour pour retrouver la rue Omar Beyhum, point d'entrée obligé pour le quartier de Chiyah. Ensuite, il faudrait gagner discrètement les parages de la mosquée Hussein. Le soleil était déjà haut dans le ciel et Malko imagina les pilotes suicides iraniens en train de prier, prosternés face à La Mecque, avant de monter dans leurs bombes

humaines ...

« Johnny » freina : le barrage d'Amal, à l'entrée de Chiyah. Trois jeunes gens, pas rasés, avec les photos de Moussa Sadr sur la poitrine. L'air pas commode. Ils interpellèrent « Johnny » et la conversation en arabe se prolongea désagréablement.

— Ils veulent fouiller la voiture, annonça Johnny.

Ils la fouillèrent, ouvrant le coffre, soulevant le capot. Malko gardait les mains dans les poches de son trench-coat. Le 357 Magnum pesait à sa ceinture un poids de plomb, le sac vert contenant les radios était à ses pieds. En cas d'incident, ils n'auraient pas le temps de s'en sortir. Un des trois militaires, posté à l'arrière, tenait la voiture sous le feu de son Kalach. Enfin, le « chef » leva le menton : ils étaient autorisés à passer. Avec une sage lenteur, pour ne pas exciter leur méfiance, ils redémarrèrent.

Un peu plus loin, ils abandonnèrent la voiture sans la fermer, afin que personne ne la prenne pour un véhicule piégé. Encore quelques ruelles et ils se retrouvèrent dans l'immeuble démolí qui leur avait déjà servi d'observatoire. Farouk et ses « hommes » les y avaient devancés, regroupés dans les pièces vides, encombrés de cartouchières et de roquettes.

— Il faut faire vite, avertit Farouk. Je crois qu'on a été repérés. Ils ne savent pas encore ce qu'on fait mais ils risquent de lancer des patrouilles pour nous retrouver ...

— Venez, fit Malko.

Ils montèrent jusqu'à la terrasse, prenant soin, cette fois, d'observer les toits alentour. Miracle : le garage était ouvert et on distinguait nettement la tache jaune de la benne à ordures, à côté d'une Range-Rover. Tandis qu'ils la surveillaient, quelqu'un monta au volant et la fit démarrer, la laissant devant le garage, prête à partir. Le cœur de Malko se mit à battre plus vite. Il leur restait peu de temps pour intervenir.

Une demi-douzaine d'hommes armés traînaient autour de la benne et il devait y en avoir plus à l'intérieur. Farouk ajusta les étuis de toile de ses roquettes et lança à Malko :

— On y va !

— Surtout, ne touchez pas à cette benne à ordures, recommanda Malko.

Le gosse comptait à voix basse les miliciens armés. L'un d'eux inspecta la benne. Il monta dans la cabine et se pencha vers le tableau de bord. Malko essayait de calculer la quantité d'explosifs qu'ils avaient pu y cacher.

— *Inch Allah* ! lança Farouk.

Son dos chargé de roquettes disparut dans l'escalier. Malko demeura sur le toit, observant la situation, « Johnny » à ses côtés. Ils

virent surgir en contrebas, dans la rue, les sept gosses menés par Farouk, à la queue leu leu, progressant sans se cacher, le RPG 7 et le Kalach à l'épaule. Malko vit que le jeune Palestinien avait collé un poster de l'imam Moussa Sadr sur son treillis !

— Ces petits ont vraiment le sens de la survie, remarqua « Johnny », à mi-voix.

Malko suivait anxieusement la progression. Il s'arrêta presque de respirer quand la tête de la colonne pénétra sur le terre-plein devant le garage. Il entendit les interjections en arabe, vit les gardes se ruer sur les Kalachnikov. Farouk s'arrêta, rejoint par ses « hommes », cria quelque chose.

— Il leur dit qu'il est envoyé par Abu Nasra, traduisit « Johnny ».

À Chiyah, une bande armée n'avait rien de surprenant. Le fait qu'ils ne se cachent pas les rendait encore moins suspects. C'est ce qu'escomptait Farouk. Malko le vit tout juste faire passer son RPG 7 de l'épaule à la main droite, tant son geste fat rapide.

— Allons-y ! dit Malko.

La partie la plus dangereuse de l'opération commençait.

Une fraction de seconde plus tard, l'enfer se déclencha ! Les gosses tiraient tous en même temps, rafalant en vieux professionnels, par courtes giclées, coupées par les coups sourds du RPG 7. Un milicien vola en morceaux, atteint à l'épaule, et retomba en pluie. Le silence se fit. Un petit Palestinien gisait sur le côté, mort. Touché par un des gardes. Tous les miliciens étaient hors de combat.

À ce moment, Farouk se retourna, cherchant Malko des yeux. Il y eut une explosion sourde venant du garage, un nuage de fumée, qui cacha le jeune garçon. Les autres gosses se ruèrent à l'intérieur. Nouvelle fusillade, avec deux coups de RPG 7, des volutes noires sortirent du garage, puis des flammes. Malko et « Johnny » couraient déjà vers la benne. Ils y arrivèrent au moment où quatre gosses survivants refluaient, l'arme au poing, parmi eux la fillette, 45 au poing.

Farouk gisait sur le dos, un trou gros comme une assiette dans la poitrine. Atteint de plein fouet par une roquette. Des paquets de billets de cent dollars étaient éparpillés autour de son cadavre, brûlés, déchirés, et des dizaines d'autres avaient volé très loin sous le souffle. Il n'avait pas aperçu l'homme embusqué dans le garage. Le Palestinien demeura quelques secondes immobile près du gosse mort, puis reprit :

— Vite, d'autres vont venir ...

Malko ouvrit la portière de la cabine de la benne à ordures. Il trouva le contact sans difficulté, et mit en route. Essayant de ne pas penser qu'en cas de contre-attaque des miliciens, une roquette suffisait à faire sauter la charge explosive dissimulée dans la benne.

Le moteur ronronna et « Johnny » sauta à côté de lui, les gosses

survivants s'accrochant au marchepied. Une partie du garage brûlait, il y avait des corps étendus partout. L'attaque n'avait pas duré plus de quatre minutes. Maintenant, il leur restait à traverser tout Chiyah, au volant d'une bombe roulante.

— Laissez-moi conduire, dit « Johnny ». Qu'on ne vous voie pas.

Malko lui laissa le volant, s'installant à côté, caché par les gosses debout sur le marchepied.

Toutes les ruelles se ressemblaient, si étroites que la benne y passait à peine. Malko parcourut le tableau de bord du regard et aperçut un interrupteur collé avec du scotch, à côté de la commande des essuie-glaces.

— C'est la mise à feu de la charge avec une minuterie, commenta placidement « Johnny ». Vous aviez raison.

Le seul problème, c'est qu'ils ignoraient sa durée : vingt secondes, une minute, ou plus ?

De cette simple question allait dépendre leur vie. Ils arrivaient sur un barrage. Malko se laissa glisser sur le plancher, les gosses agitèrent leurs armes en criant et ils passèrent sans problème ! Soudain, une camionnette surgit d'une voie transversale, stoppa, et plusieurs hommes en descendirent, leur faisant signe de s'arrêter. Malko vit bondir à terre un des petits Palestiniens avec un RPG 7 deux fois gros comme lui. Agenouillé, il braqua le tube sur la camionnette.

Une déflagration sourde et le véhicule explosa, projetant son capot par-dessus les toits. Les survivants ouvrirent le feu et une grêle de balles arrosa l'arrière de la benne. Malko cessa de respirer, mais rien ne se produisit.

« Johnny » tourna, arrachant une aile à un pan de mur. Le gosse était remonté en voltige. Malko ne voyait plus ni la pluie, ni les murs lépreux, ni les quelques passants qui s'écartaient vivement. Il vivait au rythme des changements de vitesse : la benne n'était pas l'engin idéal pour une course poursuite, surtout avec une charge d'explosifs pouvant se déclencher à la moindre fausse manœuvre ... Il songea au milicien chiite, deux mois plus tôt, chargé de convoier une voiture piégée jusqu'à l'ambassade de France, et qui s'était arrêté acheter des cigarettes. Un coup de volant malheureux l'avait réduit en chaleur et en lumière, avec une cinquantaine de passants et trois immeubles. Malko se consola en se disant qu'on ne devait rien sentir.

« Johnny » freina brutalement : la rue était barrée par des piquets de fer. Derrière, un pliant avec deux barbus et une grande affiche de Moussa Sadr. Les deux hommes n'eurent pas le temps de saisir leur Kalach. Les gosses les rafalaient déjà, sans même quitter le marchepied. Il restait les piquets de fer. « Johnny » sauta à terre et Malko récupéra le volant.

— Allez-y doucement, dit le Palestinien. Je vous guide.

Malko passa la première et le pare-chocs avant de la lourde benne commença à plier les piquets. Il ne respirait plus ... Centimètre par centimètre, ils se courbèrent, raclèrent le dessous de la benne. Ouf, ils étaient « passés » !

Il regarda le visage des gosses accrochés au marchepied. Crispés, tendus, mais sans la moindre trace de peur. Des rats aux aguets, prêts à bondir, à tuer, pour ne pas être tués. Il ignorait pourquoi ils restaient avec lui : pour le protéger, ou seulement parce qu'ils traversaient plus facilement la zone dangereuse ?

Les maisons étaient plus espacées. Ils approchaient de la zone non construite, entre Bordj El Brajneh et Hadeth. Un des gosses tapa sur la portière d'un coup sec. Malko ralentit. Il les vit sauter à la voltige, puis disparaître, sans même se retourner. Qu'allaient-ils devenir ? Pauvre Farouk, il ne profiterait pas de ses dollars. Il revoyait son visage étonné, couvert de sang. Lui non plus n'avait pas eu le temps d'avoir peur. La première erreur de sa courte vie.

— Attention, nous sommes suivis !

L'avertissement de « Johnny » le fit sursauter. Le rétroviseur lui renvoya l'image d'une Range-Rover qui venait de surgir d'un chemin transversal. Elle se rapprochait d'eux. Sa conviction fat faite aussitôt : c'était un des rescapés du massacre du garage, qui avait coupé à travers Chiyah, devinant où ils se rendaient. Malko accéléra, examinant plus attentivement le véhicule : surprenant, le conducteur semblait seul à bord. Il avait pourtant eu l'occasion de ramasser des miliciens ...

Une pensée abominable lui serra tout à coup l'estomac. La plupart des voitures piégées, en plus de la minuterie, comportaient un système de mise à feu par télécommande. Il suffisait au conducteur de la Range-Rover, qui avait participé à la « préparation » de la benne à ordures, de se rapprocher assez près pour faire sauter Malko et « Johnny » avec le chargement d'explosifs. Or, la Range-Rover était beaucoup plus rapide que la benne jaune.

CHAPITRE XX

Malko eut l'impression de se trouver emprisonné dans un bloc de glace. Il ne voyait plus les ruines autour de lui, mais seulement la lisière des maisons de Hadeth et la ligne du Chouf, dans le lointain, noyée de brume. Il écrasa l'accélérateur, tout le corps en avant comme si cela pouvait faire avancer la benne plus vite. Dieu merci, la Range-Rover souffrait autant dans les trous que leur lourd véhicule ... Il se tourna vers le Palestinien.

— « Johnny », dit-il, celui qui nous poursuit a probablement une télécommande pour faire exploser cette benne à distance. S'il se rapproche assez ...

Le Palestinien se retourna.

— C'est très possible, admit-il. Il va falloir l'abandonner très vite.

— Sautez, dit Malko, je vais prendre le risque de continuer. Vous avez une idée du genre de mécanisme qu'ils utilisent ?

« Johnny », le cou tordu, surveillait la Range-Rover qui cahotait.

— Cela dépend, fit-il. Je ne pense pas que ce soit quelque chose de très sophistiqué, sinon, nous serions déjà morts. Ce doit être une télécommande de jouet ou de porte de garage. Avec une portée de quelques dizaines de mètres ...

La Range-Rover devait se trouver à cent mètres. Rarement, Malko avait joué une telle partie de roulette russe ... La benne jaune roulait à fond. « Johnny » tira machinalement sur ses bottillons verts couverts de boue. Il ne s'était pas rasé et la barbe naissante donnait à ses traits un aspect malsain. Son gros œil de batracien demeurait rivé au rétroviseur. La distance ne diminuait pas entre les deux véhicules. Ils arrivèrent aux premières maisons de Hadeth.

— C'est encore loin ? demanda Malko.

— En ligne droite, non, expliqua le Palestinien. Mais il y a un gros barrage, nous allons effectuer un détour.

Ils ne pouvaient pas s'offrir le luxe d'un arrêt, avec la Range-Rover derrière eux. La roue avant droite de la benne plongea dans un trou boueux, projetant le cœur de Malko dans sa gorge. Le sang battait à ses tempes, à chaque seconde, il se posait la même question obsédante : quel effet cela faisait-il d'être désintégré vivant ?

La benne se mit en travers et faillit emboutir un pilier, seul vestige d'un immeuble. Le « vlouf-vlouf » d'un hélicoptère domina soudain le

bruit du moteur, puis le bruit diminua.

« Johnny » s'agitait nerveusement sur la banquette. Il sembla à Malko que la Range-Rover gagnait inexorablement du terrain.

— Ici, prenez la ruelle à gauche, dit le Palestinien.

Malko braqua et la benne passa de justesse. C'était une voie étroite courant entre des maisons encore habitées. À travers l'ouverture béante creusée par un obus, on apercevait toute une famille en train de déjeuner, et qui jeta un coup d'œil étonné à la grosse benne jaune.

— À gauche, encore ! ordonna « Johnny ».

Virage à angle droit. Malko donna un brusque coup de volant, avant d'avoir achevé sa manœuvre. Il venait d'apercevoir au bout de la ruelle, des hommes armés dont l'un porteur d'un redoutable RPG 7 ... « Johnny » jura, perdant pour la première fois son sang-froid.

— Je ne sais pas où ça mène !

Ils n'avaient perdu que quelques précieuses secondes. Malko essuya son front couvert de sueur. Ils surent très vite où la rue conduisait, au virage suivant : un véritable barrage fait de blocs de béton, de terre et de rails rendait tout passage infranchissable. Le pare-chocs de la benne vint s'enfoncer dans la terre molle.

Malko se retourna.

La Range-Rover fonçait vers eux. Ils étaient piégés.

Malko n'eut pas le temps d'arrêter « Johnny ». Le Palestinien avait déjà sauté à terre et courait vers la Range-Rover, glissant dans la boue, comme une monstrueuse grenouille. Malko descendit à son tour. Si la benne explosait, cela ne changerait pas grand-chose. « Johnny » avait déjà parcouru cinquante mètres. Il s'accroupit, épaula son Kalachnikov et tira la moitié de son chargeur ...

Le pare-brise de la Range-Rover s'étoila, puis devint opaque, la voiture zigzagua, continuant quand même à avancer, sans qu'on sache si son conducteur était toujours vivant.

Le Kalachnikov tira encore trois fois, puis, comme au ralenti, Malko vit le pare-chocs de la Range-Rover heurter de plein fouet « Johnny » et le projeter à terre. Il lui sembla qu'une des roues passait sur le Palestinien. Tétanisé, Malko s'immobilisa, tous ses muscles bandés, tandis que la Range-Rover basculait, effectuait un tonneau et s'écrasait sur un monceau de plaques de béton.

Malko courut jusqu'à « Johnny ». Le Palestinien, allongé sur le dos, était livide, les yeux ouverts. Une mousse rosâtre perlait aux commissures de ses lèvres. Lorsque Malko voulut lui toucher la

poitrine, il poussa un cri étouffé :

— J'ai mal, oh, j'ai mal.

Le pare-chocs, lui avait défoncé la cage thoracique, et, une côte avait dû percer la plèvre et les poumons. Il respirait à peine, par petits coups, la bouche grande ouverte, une main comprimant sa poitrine.

— Reculez, murmura-t-il. Essayez de franchir le barrage, ensuite c'est tout droit jusqu'à la voie de chemin de fer. Puis, à droite. Vous reconnaîtrez ...

Il eut un hoquet et ferma les yeux. Malko sentit qu'il était en train de mourir. Il ne pouvait rien pour lui, et les coups de feu risquaient d'avoir alerté des miliciens. Il courut jusqu'à la benne. Plus tard, on ferait les comptes ... En montant, il remarqua sur le plancher une languette de métal pivotante. Il réalisa immédiatement qu'il s'agissait d'un dispositif destiné à bloquer l'accélérateur. Ceux qui l'avaient « préparée » avaient tout prévu. Il remonta, repartit en marche arrière, évitant de peu le corps de « Johnny » qui ne donnait plus signe de vie.

Dans les débris de la Range-Rover, il aperçut un homme effondré sur son volant, ruisselant de sang. « Johnny » lui avait sauvé la vie. Il essaya de ne plus y penser. Posant le 357 Magnum sur ses genoux, il acheva sa marche arrière, puis accéléra dans la ruelle étroite. Vingt mètres plus loin, un milicien armé lui fit signe de stopper sur une petite place.

Malko ralentit, pour lui donner confiance. Puis, parvenu à quelques mètres, il écrasa l'accélérateur. Le milicien évita d'être heurté d'un bond de côté. Au passage, Malko aperçut plusieurs hommes stupéfaits, entendit des cris. Quelques secondes plus tard, une tête barbue surgissait à la portière opposée. Il saisit le 357 et tira.

La tête disparut sans qu'il sache s'il avait fait mouche. Dans le rétroviseur, il vit ses poursuivants s'essouffler, courir vers une Land-Rover. Ils risquaient d'arriver trop tard. Concentré sur sa conduite, il oublia le danger. Le chemin semblait interminable. Enfin, il vit les rails courant vers le sud, depuis longtemps désaffectés. Il emprunta le sentier qui les suivait. Là aussi, tout avait été nivelé par les bombes et les obus, sauf quelques cabanes. Il n'avait plus qu'une hantise : ne pas retrouver le garage d'où partaient les ULM.

Le sentier continuait et l'angoisse se transforma en rage. Il avait été trop loin !

Presque aussitôt, il aperçut le minaret de la mosquée détruite qui lui servait de point de repère. La base d'Abu Nasra était sur sa droite à moins de cinq cents mètres. Il inspecta le ciel : les engins n'étaient pas encore partis. D'ailleurs, s'ils étaient bien renseignés, les Fous de Baalbek savaient que le rendez-vous entre le président Gemayel et l'ambassadeur des États-Unis était à neuf heures. Sa Seiko-Quartz indiquait huit heures. De Hadeth à Baabda, il y avait à peine cinq

minutes de vol ... Sur sa gauche, il distingua le terre-plein et la clôture de barbelés surmontant le remblai et les vieux autobus qui protégeaient la base terroriste. Il n'y avait plus qu'à le suivre pour trouver la chicane menant au point stratégique. En souhaitant que les barrages ne s'avèrent pas infranchissables ...

Abu Nasra contemplait ses hommes en train de repousser lentement la porte blindée protégeant le hangar des trois ULM. Le chef de mission se trouvait dans un état d'excitation indescriptible. Toute la nuit, il s'était tourné et retourné dans son lit de camp installé à côté des ULM, craignant une aggravation du mauvais temps, une complication ou même un contre-ordre de Damas. Avec les Syriens, on ne savait jamais ... Le ciel était à peu près dégagé, la pluie venait de cesser et le téléphone était demeuré muet. D'ailleurs, ce silence commençait à l'inquiéter. Il aurait dû être averti du départ de la benne piégée. L'explosion au passage du musée, juste en face du PC des Français à une heure de pointe, allait semer le désordre. Elle était programmée pour huit heures trente.

Une angoisse brutale le submergea. Il ignorait ce que la jeune chiite, exécutée sur son ordre, avait pu révéler. L'agent des Américains lui avait échappé mystérieusement et depuis, il avait perdu sa trace. Le commando chargé de le traquer avait été anéanti. Ce n'étaient pas de bons signes ...

Il alla vider une bouteille de Pepsi, pour se calmer, mais crut avoir bu de l'acide, tant son estomac contracté refusait du service.

Il vérifia d'un coup d'œil les sentinelles. C'étaient tous des gens venus de Baalbek, soit de Amal Islamique, soit des Iraniens. Ils veillaient, emmitouflés dans leurs parkas comme les équipages des deux chars de protection.

Abu Nasra avait prévu l'éventualité d'une action militaire américaine, la seule possible, compte tenu des conditions politiques, mais avait placé des « sonnettes » partout, avec des jumelles, sur l'avenue de Paris, face à la mer, aux entrées du camp des Marines et même à Baadba, près du PC de la VIII^e Brigade. Il aurait toujours le temps de faire décoller ses ULM. Une fois en vol, à basse altitude, ils étaient pratiquement invisibles et inaudibles.

Ses trois pilotes étaient déjà levés et priaient, prosternés en direction de La Mecque, longuement, le visage transfiguré, le front ceint d'un bandeau rouge. Ils avaient eu droit à une cigarette de haschich. De quoi les déconnecter un peu sans leur faire perdre leurs réflexes. Tous avaient juré de donner leur vie pour l'imam Khomeiny.

Ils allaient être comblés.

Leurs chances de survie dans une mission pareille étaient très voisines de zéro. L'ULM équipé de huit lance-roquettes, devait se poser le premier à côté de la piscine et lâcher sa salve dont les milliers de billes d'acier hacheraient tout ce qui était vivant dans un rayon de cent mètres.

Les deux autres engins arrivaient ensuite pour parfaire le massacre à l'hexogène. Les déclencheurs à minuterie des charges explosives étaient de dix-huit secondes exactement. Ils avaient l'ordre de les activer lorsqu'ils seraient encore à dix mètres du sol, avant de se laisser tomber dans le jardin de la Résidence de l'ambassadeur. Si le choc endommageait la minuterie, un second dispositif de mise à feu, par inertie, ferait le travail. En plus, Abu Nasra avait infiltré, dans les parages de la résidence, un homme à lui avec une double télécommande réglée sur les deux longueurs d'onde des deux charges explosives.

Le président Gemayel assassiné et l'ambassadeur US en poussière, les Syriens auraient les mains libres. Les Américains seraient assez dégoûtés pour se désengager et les chrétiens, démoralisés, offriraient moins de résistance. L'opposition triompherait, ayant prouvé qu'elle pouvait frapper où et quand elle voulait. Et lui, Abu Nasra, s'implanterait encore plus chez les chiites de la banlieue sud, capitalisant sur l'aura qu'une telle action d'éclat lui apporterait.

Les pilotes se relevèrent. Tous portaient des tenues de vol vertes aux couleurs de l'Islam avec le portrait de Khomeiny cousu sur la poitrine. Abu Nasra s'approcha d'eux et les étreignit longuement, un par un, leur murmurant des paroles d'encouragement. Ils n'en avaient guère besoin. Tous brûlaient de mourir pour l'Islam, d'être enfin des martyrs.

— Frères, c'est l'heure, dit-il.

D'autres Iraniens se levèrent et commencèrent à pousser les trois ULM vers l'extérieur. C'était le moment le plus dangereux, où ils pouvaient être vus par une reconnaissance aérienne. Mais cela ne serait pas long. Au fur et à mesure, on jetait de grandes bâches sur les appareils. Une ultime fois, le technicien vérifia les systèmes de mise à feu et les brancha sur les batteries des appareils. Tout avait été préparé jusqu'au plus minutieux détail.

Le téléphone grelotta. Un milicien répondit puis tendit l'appareil à Abu Nasra.

— C'est la mosquée Hussein.

Abu Nasra entendit la voix hachée d'un homme, faisant un récit incroyable. Des enfants avaient attaqué le garage. On avait cru apercevoir un étranger. La benne à ordures piégée avait disparu !

Le chef de mission raccrocha violemment, muet de fureur. Amal avait toujours affirmé que le quartier de Chiyah était impénétrable

aux éléments ennemis. Il se tourna vers les pilotes :

— Préparez-vous à décoller immédiatement !

Mentalement, il passa en revue ce cas non conforme.

Qui avait volé la benne piégée et pourquoi ? La réponse à cette question jaillit dans son cerveau, juste alors qu'une rafale de Kalachnikov éclatait venant de l'entrée du camp retranché.

Les traits convulsés par la rage, il cria aux pilotes :

— Décollez, décollez !

CHAPITRE XXI

Malko s'engagea dans la dernière chicane, l'estomac contracté. Il bénéficiait de l'effet de surprise, mais pas pour longtemps. La piste de latérite rouge sinuait devant lui, bordée, comme chez les Marines de hauts talus de terre. Il aperçut soudain un mirador de bois sur sa droite, avec un homme muni de jumelles qui se mit à agiter les bras. Cinq mètres plus loin, il tomba sur les premiers rouleaux de barbelés qui auraient arrêté une voiture normale.

Le moteur de la benne ronfla, mais elle passa, entraînant les barbelés dans son sillage. Il restait encore deux « S » à franchir avant la dernière ligne droite menant au hangar des ULM.

Plusieurs miliciens armés surgirent devant lui, épaulant leurs Kalachnikov. Coup de chance, aucun ne possédait de RPG 7. Malko plongea sous son volant au moment où ce qui restait du pare-brise achevait de se volatiliser. Les coups sourds des impacts ébranlèrent la lourde carrosserie. Une balle ricocha sur le volant, le brisant net.

Malko fut obligé de risquer un œil, vit un homme, le visage crispé, le Kalach à la hanche, tirant contre l'avant de la benne à ordures ; il se baissa de nouveau, il y eut un choc et il devina plus qu'il ne vit que l'homme avait été renversé. Encore quelques raclements contre la caisse et il se redressa : le plus dur était passé. Les gardes de la chicane étaient derrière lui. Il entendit des rafales tirées dans son dos, mais les tôles épaisses de la benne le protégeaient. Il ne pensait même plus à la charge mortelle recelée dans ses flancs et qui pouvait exploser sous un impact. Il n'avait plus qu'une idée : les ULM.

Brusquement, il y eut une détonation violente, un nuage de fumée devant lui, il faillit perdre le contrôle de son véhicule : un RPG 7 tiré, il ne savait d'où, venait de le rater.

Son front saignait, sûrement un éclat de verre. Il restait vingt mètres de ce tunnel en plein air, puis c'était l'espace découvert. Il se demanda si les deux chars auraient le temps de réagir. D'un seul coup de canon, ils le réduisaient en bouillie, mais la charge explosive partirait et le but serait atteint. La vision de son château et du visage sensuel d'Alexandra le troubla pendant une fraction de seconde, puis il aperçut le hangar et les trois ULM devant.

L'un d'eux roulait déjà. Il décolla aussitôt, s'élevant d'une dizaine de mètres au-dessus du sol. Des hommes s'affairaient autour des deux

autres. Le regard de Malko photographia tout : les miliciens en train de courir, les tourelles des deux chars qui tournaient, l'animation autour des deux autres ULM prêts à décoller. Quarante mètres avant le hangar, Malko se baissa, trouva à tâtons la languette métallique du plancher et la souleva. Puis il appuya le pied à fond sur l'accélérateur et fit pivoter la languette. Lorsqu'il releva le pied, celle-ci maintint l'accélérateur écrasé au plancher et la benne s'élança lourdement en avant. Droit vers les ULM. Il vérifia la course, les roues étaient bien dans la ligne. D'un coup d'épaule, il ouvrit la portière et abaissa l'interrupteur déclenchant la minuterie.

Abu Nasra regardait la benne à ordures jaune foncer sur les ULM, le cerveau paralysé, ne pensant même plus au risque qu'il courait. Les coups de feu, les cris ne l'atteignaient plus. Comme un automate, son Kalachnikov à bout de bras, il se mit en route vers son adversaire. Comme si la seule force de sa volonté avait pu le stopper. Son cerveau lui disait qu'il allait mourir, mais l'information n'était pas transmise au centre qui gouverne la peur.

Et puis, il vit le conducteur de la benne sauter en marche et l'engin continuer à foncer sur lui, comme un gros coléoptère maladroit.

Alors seulement, il leva son Kalachnikov et se mit à vider son chargeur, essayant d'arrêter le monstre. Il tirait encore quand le lourd pare-chocs le heurta à la taille, lui écrasant le bassin. Projeté à terre, il ne vit pas l'essieu avant lui fracasser le crâne.

Malko ressentit un choc violent à l'épaule et à la tête, roula sur lui-même, aperçut la masse jaune de la benne foncer vers le hangar. Presque du même élan, il bascula dans l'énorme excavation rectangulaire pleine d'eau croupie qui ressemblait à une fosse commune. Des rafales firent jaillir la boue autour de lui, puis il tomba au fond dans une gadoue jaunâtre pour s'apercevoir qu'il avait perdu son 357 Magnum dans la chute !

À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir des miliciens venant l'achever à bout portant.

Il se redressa, chercha à remonter le long de la paroi. Il avait franchi deux mètres quand l'explosion se produisit. Un fracas de fin du monde, qui lui sembla durer une éternité. Les tympanes écrasés par la brusque surpression, il hurla. Le souffle ne le frappa que faiblement, mais une nuée de débris commença à retomber autour de lui. Quelque chose de lourd fit un « splash » terrifiant dans la boue, continuant à brûler : la tourelle d'un des chars, avec encore plusieurs moitiés de corps humains à l'intérieur ... Il lui semblait que le bruit ne s'arrêtait pas mais c'était seulement dans ses oreilles. En réalité, il régnait un silence de mort.

Comme un animal, il grimpa le long de la paroi jaunâtre, respirant

difficilement l'atmosphère chargée de poussière et l'odeur âcre de l'explosif. D'abord, il ne reconnut pas le paysage. Le hangar avait disparu, rasé par le souffle, le M113 brûlait, renversé sur le côté ; un des chars aussi et le second, éventré, n'avait plus de tourelle. Deux boules de feu se consumaient avec une fumée noire, ce qui restait des ULM. Il vit un bras détaché, tenant encore une arme, des corps étendus partout, des morceaux de chair innommables, une tête qui avait roulé sur le ciment. Un nuage de fumée blanchâtre flottait au-dessus de l'explosion. La carcasse de la benne jaune avait été projetée à plus de cent mètres, par-dessus le hangar.

Aucun signe de vie.

Malko fit quelques pas, trouva un Kalachnikov par terre et le ramassa. Les sirènes de plusieurs ambulances commençaient à couiner dans le lointain. À Beyrouth, on réagissait vite aux explosions.

Il se dirigea vers le fond du terrain, statue de boue jaune, titubante, sourde, sonnée, ne réalisant pas encore l'ampleur de la déflagration. Une pensée de l'Écriture lui passa par la tête : *Qui frappe par l'épée périra par l'épée* ... Des Fous de Baalbek, il ne restait plus que des morceaux de chairs déchiquetées. Il avait vengé Neyla, John Guillermin, le colonel Jack et tous les autres.

L'énorme trou où il avait basculé l'avait protégé du souffle et des débris, mais l'explosion l'avait quand même choqué. Il se retourna en escaladant le mur de terre : un énorme champignon de fumée blanchâtre montait vers le ciel, surplombant des incendies rougeoyants. Combien pouvait-il y avoir de morts. Dix ? Vingt ? Plus ?

De la base terroriste, il ne restait rien que des cadavres et des ferrailles tordues. Il aperçut des silhouettes surgissant de la fumée, brandissant des armes : des miliciens de Amal qui accouraient. Des balles sifflèrent, trop loin pour être dangereuses. Il chercha à s'orienter, l'estomac retourné par l'angoisse. Soudain, un très faible bruit de moteur lui fit lever la tête. Il aperçut le troisième ULM qui après s'être éloigné vers l'ouest, virait, se dirigeant vers Baabda !

Hurlant de rage, il se mit à courir comme un fou vers le sud, là où se trouvaient les Marines. Le troisième appareil qui avait échappé à la destruction, suffisait à remplir l'objectif des Fous de Baalbek.

Robert Carver, debout sur le toit de la villa voisine de la résidence de l'ambassadeur examinait le quartier chiite à la jumelle, sans rien voir de suspect. Il avait fait placer des sentinelles autour mais personne ne lui avait encore signalé la benne jaune. Pas de nouvelles non plus de Malko. Trois walkies-talkies posés près de lui, le reliaient aux principaux postes américains. Six hélicoptères des Marines, des

« gun-ships » se tenaient prêts à intervenir. À côté de lui, une batterie de quatre mitrailleuses lourdes renforçaient le dispositif existant. Il consulta sa montre. Huit heures dix. Ils avaient encore le temps. Soudain, un brouhaha de voix, venant du chemin en pente conduisant à la résidence de l'ambassadeur le fit s'approcher du rebord de la terrasse. Il aperçut trois soldats libanais en train de lutter avec un civil. Par sa radio, il appela un des Marines de garde devant la résidence et lui demanda d'aller voir. Quelques instants plus tard, la voix d'un sergent le renseigna :

— C'est un marchand ambulant qui vient presque tous les jours ...

— Pourquoi l'ont-ils arrêté ?

— Ils disent qu'il a un drôle d'accent. Il n'a pas de papiers et parle comme un Iranien.

— Qu'on le fouille.

Du rebord de la terrasse, il assista à l'opération. L'homme se débattait furieusement. Les soldats le mirent pratiquement la tête en bas afin de pouvoir le fouiller sous toutes les coutures ... Quelque chose tomba de son pantalon et il poussa un hurlement inhumain. Le sergent des Marines l'avait déjà ramassé. Sa voix éclata dans le récepteur :

— Sir, on dirait un petit émetteur radio ...

Robert Carver n'eut pas le temps de faire de commentaires. Le prisonnier avait réussi à se dégager. Comme un fou, il fonça vers un M113 voisin, l'escalada, balaya d'une manchette le servant de la mitrailleuse et s'en empara. Le lourd « pom-pom-pom » de la 12,7 fit trembler les cyprès. Le sergent des Marines tomba, ainsi que deux soldats libanais. D'autres accoururent, tirant de toutes leurs armes sur le M113. Le civil, déchiqueté par les balles, rebondit sur le blindage et, de là, sur le sol boueux. Le chef de la CIA dégringolait déjà les escaliers. Il arriva à temps pour voir à travers le T-shirt déchiré du mort, un portrait de Khomeiny tatoué sur toute la largeur de sa poitrine !

L'Américain ramassa l'objet tombé de la main du sergent. C'était un petit « bip », comme ceux dont on se sert pour ouvrir les portes de garage à distance. Assez puissant pour déclencher une charge explosive. Première preuve que l'information de Malko était bonne. Si l'homme était là, c'est que l'attaque n'allait pas tarder ... Il remonta à toute vitesse vers son PC, sur le toit de la villa. Le Palais présidentiel se trouvait à moins d'un kilomètre. Donc Amin Gemayel ne l'avait pas encore quitté. Il fallait retarder le rendez-vous, quitte à perdre la face. Il avait, certes, confiance en Malko, mais ne se sentait pas le courage de jouer à la roulette russe avec la vie du Président libanais et celle de son ambassadeur. Tant pis pour la face.

Il arrivait à la terrasse quand une énorme explosion se répercuta

sur les collines de Baabda. La colonne de fumée monta tout droit vers le ciel gris, près de la voie de chemin de fer, dans la plaine près de l'aéroport. Puis l'onde de choc secoua les arbres et l'air trembla, malgré la distance. Une des plus grosses explosions que Beyrouth ait connu. Malko avait peut-être réussi. Mais où se trouvait-il ? Personne ne pouvait avoir survécu dans un rayon de cent mètres. Robert Carver était encore en train de se poser toutes ces questions quand une des radios grésilla.

— Ici, Fox One, lui dit une voix, nous venons d'apercevoir un objet héli-volant, près de l'explosion. Vitesse lente et très basse altitude. Il se dirige vers l'est. *Over*.

La communication venait du poste de Marines installé sur le toit d'une station-service, à la limite de Bordj El Brajneh. Le sang de Robert Carver se glaça : Malko n'avait pas réussi. Il empoigna l'autre radio et appela :

— Ici, Fox Leader. Que les six *gun ships*⁽²³⁾ décollent immédiatement et se portent sur Baabda. Repérez un ULM qui vole à basse altitude. Abattez-le sans sommations.

Il y eut un léger silence, puis une voix demanda :

— Ici, Fox One pour Fox Leader. Répétez « sans sommations ».

— Ici, Fox Leader, répéta Robert Carver. Affirmatif, affirmatif, affirmatif : « sans sommations ».

Il prit ses jumelles et les braqua sur le champ des Marines. Quelques secondes plus tard, le premier des *gun ships* s'éleva au-dessus du camp, suivi des cinq autres et les appareils en formation, prirent la direction de Baabda.

L'Américain balaya la rue de ses jumelles, cherchant l'ULM signalé. Le nuage de fumée le gênait : de plus, si l'engin volait à une vingtaine de mètres du sol, les collines et les rideaux d'arbres le cacheraient jusqu'à la dernière seconde. Il se retourna vers les servants américains des mitrailleuses.

— Tenez-vous prêts ! Un appareil suicide est en train de se diriger vers nous, chargé d'explosifs. Tirez dès que vous le verrez.

Les doigts crispés sur la détente, les servants guettaient le rideau d'arbres. Mais la résidence étant en contrebas, ils risquaient de voir l'appareil trop tard, au moment où l'ULM se laisserait tomber dans le jardin ou sur le toit de la maison de l'ambassadeur. Robert Carver composa sur son téléphone le numéro du diplomate. Dès qu'il l'eut en ligne, il avertit :

— Sir, descendez dans votre abri, un appareil suicide iranien se dirige vers nous. Je vous préviendrai dès la fin de l'alerte.

— *My God !* fit le diplomate, bouleversé. Et le Président ?

— Je le préviens.

Il raccrocha et appela, sur ondes courtes, le Palais présidentiel. Il

du t's'y reprendre à plusieurs fois avant d'obtenir le colonel en charge. Robert Carver se fit connaître et demanda :

— Où est le Président ?

— Il vient de partir, annonça l'officier libanais.

Robert Carver eut l'impression qu'on lui donnait un coup de pied dans le ventre.

— *Oh, no !* murmura-t-il.

Il raccrocha sans explication et appela aussitôt le convoi présidentiel. Ça ne passait pas. Il essaya à plusieurs reprises, sans plus de succès. Pendant ce temps, le Président se rapprochait de la zone dangereuse. Même sa voiture blindée et ses gardes du corps ne pourraient le protéger de l'ULM suicide. Et soudain, il se souvint : la fréquence radio présidentielle changeait tous les matins. Il l'avait oublié dans la panique des dernières heures. Il lui était impossible de joindre le convoi en route vers le lieu de l'attentat. Frénétiquement, il tenta de nouveau de joindre le Palais.

C'est un léger ronronnement qui l'alerta. Robert Carver se dressa sur la pointe des pieds, essayant de voir par dessus la cime des arbres et crut que son cœur allait s'arrêter. Un petit ULM d'une dizaine de mètres d'envergure, avec un seul homme dans le cockpit, grimpait le long d'une colline pelée comme un malfaiteur escalade un mur. Arrivé à la crête, il se laisserait retomber de l'autre côté, chez l'ambassadeur !

Derrière lui il aperçut six silhouettes se rapprochant, beaucoup plus grosses : les *gun ships*. Ils l'avaient découvert trop tard. Comme s'ils avaient pu l'entendre, il cria :

— *Jesus-Christ !* Tirez, mais tirez donc !

Des traits rouges partirent de l'hélicoptère de tête. Une fraction de seconde plus tard, une colossale boule de feu remplaça l'ULM. La terre trembla, une déflagration effroyable assourdit tout dans un rayon d'un kilomètre et le souffle balaya les mitrailleuses et les servants. L'hélicoptère des Marines qui avait tiré, pris par la vague d'air brûlant, explosa à son tour, ainsi que le second et le troisième. Les arbres se courbèrent, des débris volèrent dans toutes les directions, tuant ou blessant ceux qui n'étaient pas à l'abri. Balayé, Robert Carver fut arrêté douloureusement par la rambarde de pierre et tomba, le bassin fracturé.

La boule de feu se dissipa et il ne resta de l'ULM suicide qu'une épave se consumant au flanc de la colline. Le vent amena l'odeur âcre de l'hexogène, dissipant peu à peu la famée blanchâtre. Les trois hélicoptères survivants restèrent à tourner au-dessus de la colline réclamant un secours inutile. Personne n'avait pu survivre au brasier.

— Alerte rouge ! Alerte rouge ! Alerte rouge ! cria dans sa radio le chef de patrouille.

Sur les ponts des porte-avions, les équipages se ruèrent vers les appareils et les hélicoptères. Partout dans Beyrouth, les gens se téléphonaient, se demandant ce qui avait bien pu exploser chez les chiïtes ... Robert Carver se demanda où était le président Gemayel. Et ce qui était arrivé à Malko.

Malko glissa et tomba, se releva, couvert de boue. Il avait l'impression d'avoir été pris dans une essoreuse, mais surtout, il avait perdu le sens de la direction et il était sourd ! Il se retourna ; plusieurs miliciens couraient dans sa direction, tirant au hasard des rafales de Kalachnikov. Son cœur cognait contre ses côtes et une pointe aiguë lui perçait le flanc droit. Il n'en pouvait plus. Soudain, il vit ses poursuivants s'arrêter, lever leurs armes vers le ciel. L'un d'eux tomba. Il tourna la tête et aperçut une grosse « banane Sikorski », un hélicoptère aux grandes portes latérales rectangulaires occupées par des mitrailleurs.

Les Marines.

L'appareil s'immobilisa au-dessus de lui et lança une échelle de corde. Il essaya de la saisir, mais il était trop faible. D'après le recul du canon et les flammes, il vit qu'une des mitrailleuses tirait, mais il ne l'entendait pas.

Le Sikorski s'abaissa encore, touchant pratiquement le sol. Des Marines sautèrent à terre, l'aidèrent à se hisser dans la carlingue et l'appareil repartit, en crabe, tirant de toutes ses mitrailleuses, pour se poser cinq cents mètres plus loin, à l'abri des sacs de sable du PC, sur le toit de la station-service. Un officier s'approcha et cria à Malko :

— Sir, nous avons l'ordre de vous transporter chez notre ambassadeur !

Malko comprit le mot « ambassadeur » et hocha la tête.

Il se sentait dans du coton. On l'entraîna et de nouveau, il se retrouva en l'air.

La première chose qu'il aperçut dans le jardin de l'ambassadeur fut une civière avec Robert Carver qu'on venait de descendre de sa terrasse. En dépit de sa douleur, l'Américain lui adressa un signe joyeux. Malko s'approcha de lui, vit un homme se précipiter et lui secouer vigoureusement la main. Il réalisa enfin qu'il n'entendait pas.

— Je crois que je suis sourd, fit-il.

Il s'accroupit auprès de Carver qui l'agrippa aussitôt.

— *We made it ! We made it !*⁽²⁴⁾ exulta le chef de poste de la CIA. Vous avez réduit ces salauds en poussière, il paraît ... Le dernier a sauté ici. Ils ne sont pas près de recommencer ...

Un peu plus loin, il aperçut un homme qui sortait d'une longue limousine et qui se dirigeait vers l'intérieur de la résidence, entouré

d'un véritable mur humain : le président Gemayel.

Malko sentit la tête lui tourner. Il revoyait Farouk et ses dollars, le dos déchiqueté, et la gorge tranchée de Neyla. Et aussi le visage las et calme de « Johnny ». Il se sentait fatigué, terriblement fatigué. Un voile passa devant ses yeux. Il voulait dire des tas de choses, mais n'arrivait pas à prononcer un mot.

On le prit par le bras, deux infirmiers soulevèrent la civière de Robert Carver. Il monta dans l'appareil qui l'avait emmené. De nouveau l'air. Trois *gun ships* escortaient la « banane volante ». Ils passèrent au-dessus de Hadeth. La fumée n'était pas encore dissipée. Des ambulances stationnaient tout autour. Le pilote se retourna et leva son pouce en guise de victoire.

— *Jolly good job !*⁽²⁵⁾ hurla-t-il.

Malko regardait Beyrouth, noyé dans la brume matinale, si calme en apparence. Qui se réveillait en ayant échappé à une nouvelle catastrophe. Grâce à lui. Il aurait dû en être heureux. Pourtant, il craignait, hélas, de n'avoir fait reculer le sablier du destin que de quelques grains de sable.

- {1} Rattrape-le ! Il l'a tué !
- {2} M. Guillermin a été abattu ! Il est mort !
- {3} Espoir, en arabe.
- {4} Roquette sol-air de fabrication soviétique, tirée à l'épaule par un seul homme.
- {5} SAS n° 61 : *Le complot du Caire.*
- {6} Véhicule blindé armé d'un canon sans recul.
- {7} Fusée sol-sol soviétique.
- {8} Le couvre-feu !
- {9} SAS n° 72 : *Embuscade à la Khyber Pass.*
- {10} Une minute !
- {11} Tranches de mouton rôti, enveloppées dans des galettes.
- {12} SAS n° 26 : *Mort à Beyrouth.*
- {13} L'Armée israélienne.
- {14} Comité International de la Croix-Rouge.
- {15} Oui.
- {16} Chef de Amal islamique.
- {17} Journaliste !
- {18} Pipe à eau.
- {19} Allah est grand.
- {20} Forces de Sécurité Intérieure.
- {21} Bienvenue.
- {22} Bombes intelligentes, guidées par radio.
- {23} Hélicoptères de combat.
- {24} Nous avons réussi !
- {25} Du bon travail !